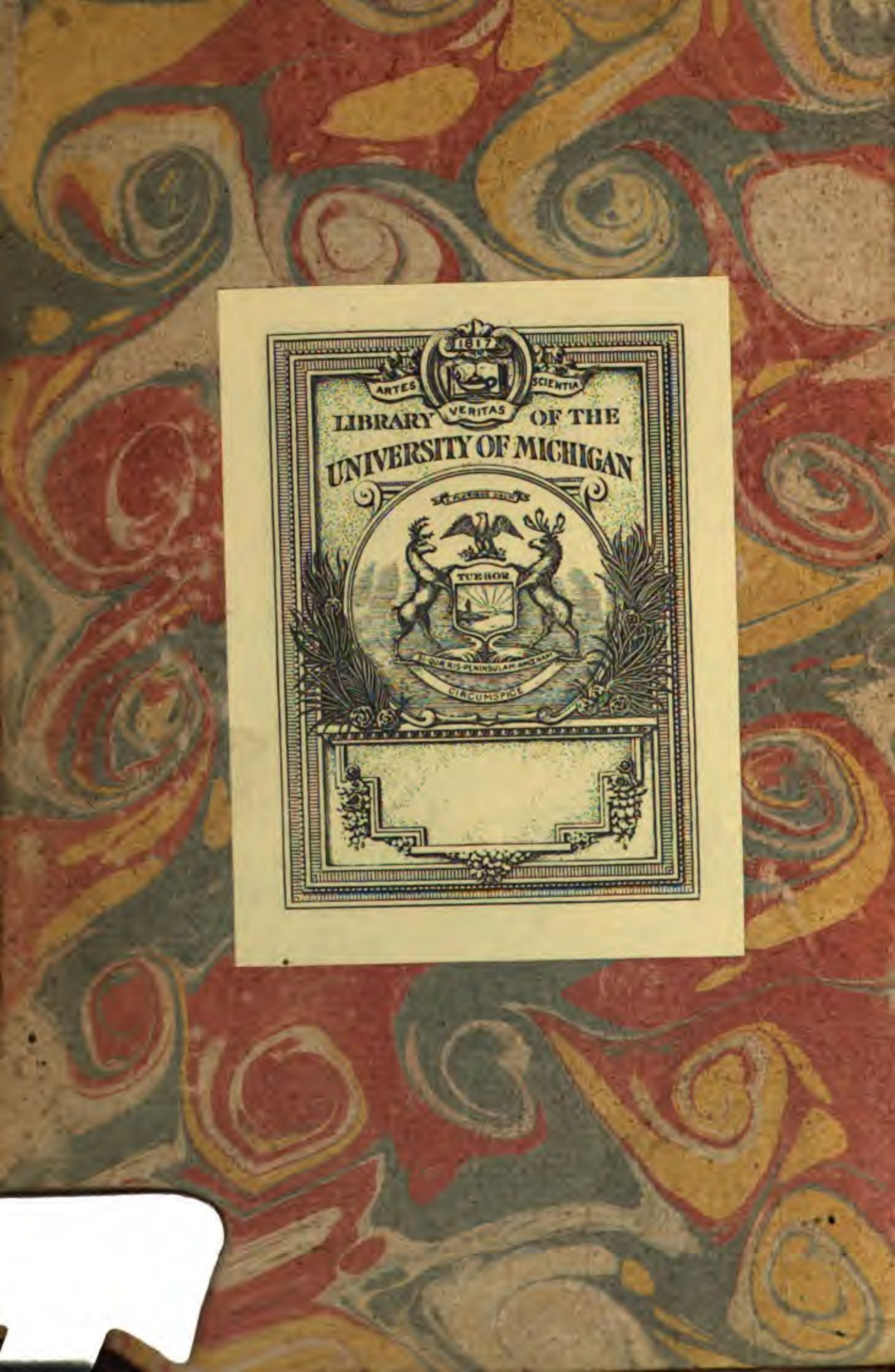
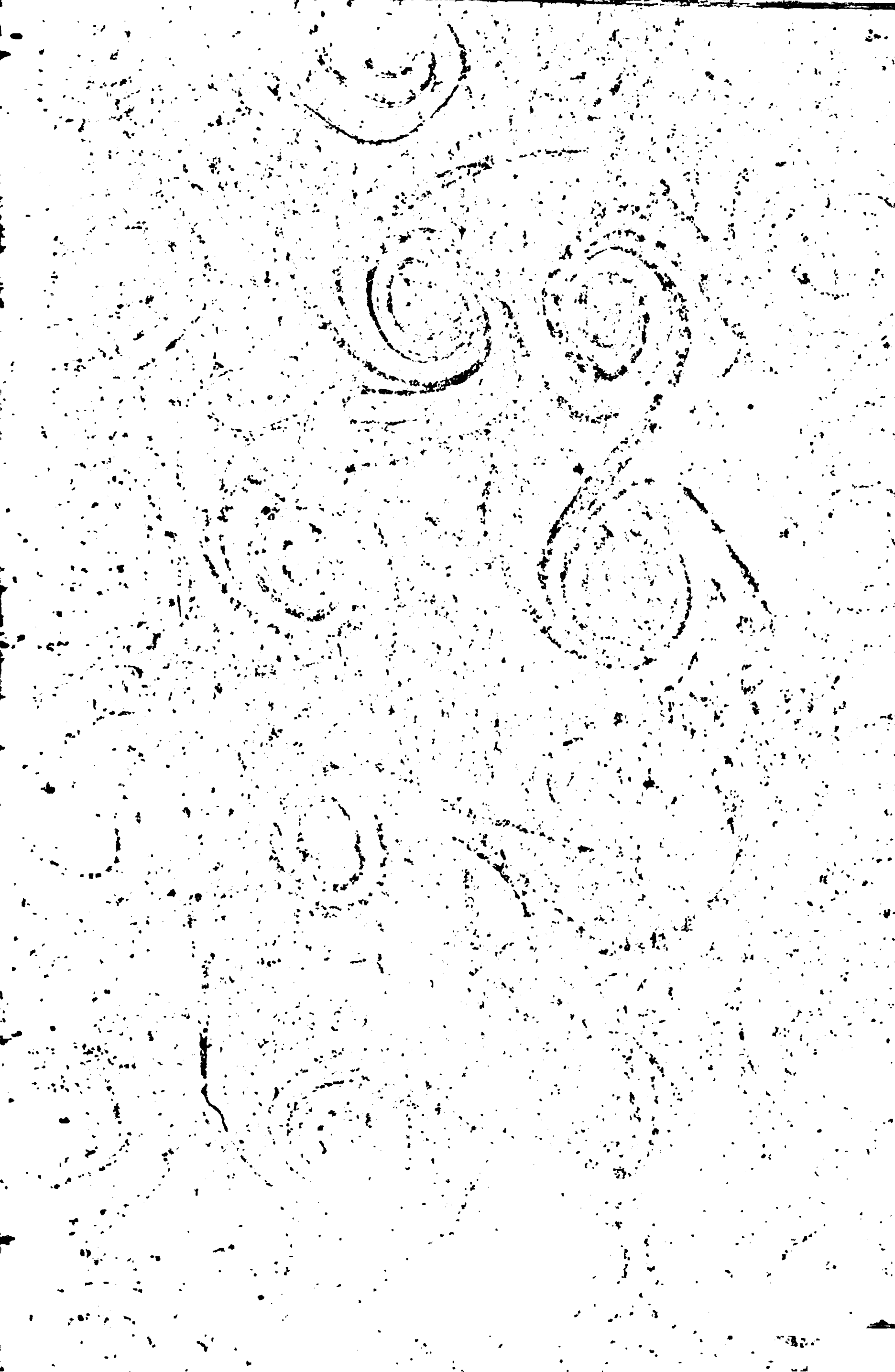

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE SAINT-FOIX.

A BREST, chez EGASSE.



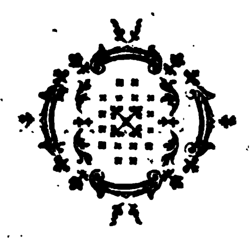
Pougin de S.t Aubin effig. pinx. — Marillier ornam. del. — N. le Mire sculp.

ŒUVRES COMPLETTES DE M. DE SAINT-FOIX,

Germain François Poullain de

Historiographe des Ordres du Roi.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple-du-Goût.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

A BREST, chez EGASSE.

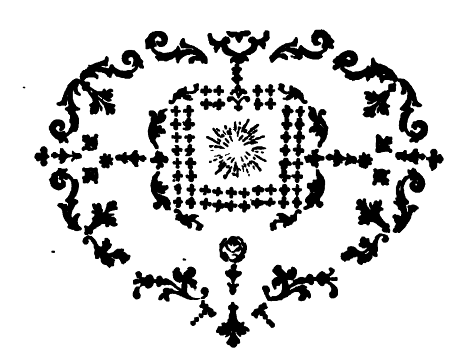


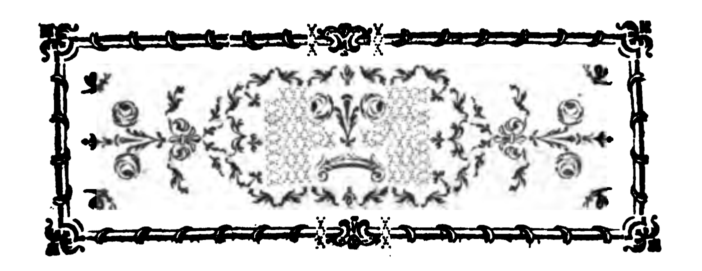
AVERTISSEMENT.

M. DE SAINT-FOIX, *s'étoit proposé de donner l'Edition que nous faisons paroître aujourd'hui, & avoit même rassemblé un très-grand nombre de morceaux intéressans & curieux, destinés à completter le recueil de ses* Essais Historiques. *Il nous avoit marqué lui-même l'ordre que nous devions suivre dans la distribution genérale de ses Œuvres, & les Gravures dont il désiroit qu'elles fussent décorées. On s'est fait un devoir de s'y conformer; & sa mort n'a rien dérangé à l'exécution de son plan.*

LES morceaux qui n'avoient point encore paru sont insérés, dans leur rang, parmi les Essais sur Paris, *& ont augmenté de près d'un Volume cette nouvelle Edition: on les a imprimés aussi séparément en un*

Tome in-12, *en faveur de ceux qui désireront compléter les Editions précédentes.*





ÉLOGE HISTORIQUE, DE M. DE SAINT-FOIX.

GERMAIN-FRANÇOIS POULLAIN DE SAINT-FOIX, né à Rennes, en Bretagne, le 25 Février 1699, fit ſes Etudes au Collége des Jéſuites, & fut enſuite Lieutenant de Cavalerie dans le Régiment de la Cornette-Blanche.

QUOIQUE né avec un caractère bouillant & fougueux, il ſentit de bonne heure l'amour des Lettres; & ſes premiers pas le portèrent

vers la carrière du Théâtre. A vingt-trois ans, il donna sa petite Comédie de *Pandore*, dont il n'a laissé qu'une simple analyse. Il ne reste non plus qu'un extrait fort court de la *Veuve à la mode*, qui fut jouée aux Italiens en 1726. Je ne parle point d'une autre pièce intitulée : *le Contraste de l'Amour & de l'Hymen*, dont le manuscrit ne s'est point retrouvé.

Au premier bruit de guerre, en 1733, M. de Saint-Foix suivit le Maréchal de Broglie en Italie, en qualité de son Aide-de-Camp. A la paix, il sollicita une Compagnie qu'il n'obtint pas ; & dans la crainte d'éprouver de nouveaux refus, il quitta le service, dès que les circonstances purent le lui permettre.

La réforme de son Régiment lui fournit un prétexte honnête de se retirer dans sa Patrie, où il acheta une charge de Maître-Particulier des Eaux & Forêts, qu'il exerça

pendant quelques années ; mais l'amour des Lettres le ramena dans la Capitale, le ſeul endroit où l'on puiſſe les cultiver avec ſuccès.

SON caractère inquiet, emporté, contrariant, ne l'empêcha pas d'arriver aux places & aux penſions deſtinées aux Gens de Lettres. Ses ouvrages lui firent des Protecteurs ; mais ſon inflexibilité lui ſuſcita des affaires, dont quelques-unes ſe terminèrent avec l'épée. Dans l'hiſtoire de ſes querelles, la plus célèbre eſt celle qu'on lui attribue avec un Garde du Roi, au ſujet d'une taſſe de café, mais dont il s'eſt toujours fort défendu.

MALGRÉ l'âcreté & la violence de ſon humeur, M. de Saint-Foix s'eſt fait une réputation brillante, qu'il a conſtamment ſoutenue, & comme Auteur Dramatique, & comme Hiſtorien. Son *Théâtre*, ſes *Eſſais Hiſtoriques ſur Paris*, ſes *Lettres Turques*, celles de *Nédim-Coggia*,

& son *Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit*, sont les quatre genres d'Ouvrages, sur lesquels est établie cette réputation Littéraire, qui le place au rang de nos bons Ecrivains.

DES peintures de mœurs naïves, les expressions les plus naturelles & les plus délicates, caractérisent son *Théâtre*. C'est la nature même, c'est le cœur qui parle & qui se développe ; c'est le sentiment qui emprunte la voix de l'ingénuité, & qui se peint sous les plus aimables couleurs. M. de Saint-Foix joint à une diction pure, correcte & toujours élégante, la façon de dialoguer la plus vive, & en même-tems la plus décente. Dans vingt Comédies que nous avons de lui, on ne trouve pas une plaisanterie hasardée & qui ne soit du bon ton. Son badinage est d'autant plus agréable, qu'il a toujours l'air naturel, même en offrant les traits les plus ingénieux, & où il y a le plus de finesse. Il a le mérite d'avoir créé les sujets

de la plupart de ses Pièces ; & c'est un genre neuf qu'il a mis au Théâtre. Molière expose les défauts les plus communs parmi les hommes, pour les corriger par le ridicule. Les Romanciers Dramatiques retracent, dans leurs Pièces, des situations touchantes, telles qu'il peut en arriver en effet dans les familles. L'ingénieux Auteur de l'*Oracle*, du *Sylphe* & des *Grâces*, semble avoir choisi un milieu entre ces deux extrémités : il ne fait pas rire dans le goût de Molière ; il est encore plus éloigné de faire pleurer ; mais il fait sourire agréablement le Spectateur ; & ce souris, que fait naître un trait spirituel, ou une idée de volupté délicatement voilée, vaut bien le ris qu'excite une plaisanterie purement comique. L'Auteur paroît s'être appliqué à étudier le cœur des femmes, à y démêler les plus secrets sentimens, & à les exposer au naturel sur la scène, sous l'enveloppe d'une fiction aimable. Lui seul sait saisir, sans être vainement subtil, les nuances fines & imperceptibles. Il exprime habile-

ment le goût, la façon de penſer, & les petits défauts même du beau Sexe : il les fait ſentir avec adreſſe, & de manière à le flatter plutôt qu'à l'offenſer.

Les talens de M. de Saint-Foix ne ſe bornoient pas au Théâtre : il commença en 1753 ſes *Eſſais Hiſtoriques ſur Paris*. C'eſt un aſſemblage de Faits ſinguliers, qui forment un tableau des Mœurs de la Nation dans les différens ſiècles, depuis la fondation de la Monarchie juſqu'à nous. C'eſt en même-tems une ſuite de réflexions neuves, aiſées, agréables, écrites avec toutes les grâces, la force, le naturel & la préciſion du ſtyle de l'Auteur. C'eſt une Critique ſûre, éclairée ; une ironie fine & légère ; une Erudition qui étonne d'autant plus, qu'elle n'eſt jamais recherchée, avec l'expreſſion la plus ſimple, la plus nette & la plus claire. Cet Ouvrage eſt un de ceux qui intéreſſent & par le ſtyle, & par le fond des choſes. La manière dont elles y ſont placées, fait ſouvent Epigramme ;

de même que chaque anecdote, chaque trait, vaut une réflexion philoſophique & y ſupplée. Paris ſemble devenir un ſéjour encore plus intéreſſant, depuis qu'à chaque pas on peut s'y rappeler quelque évènement mémorable ou ſingulier; & ce n'eſt pas le ſeul fruit de ces *Eſſais*. Quelles lumières l'Auteur ne répand-il pas ſur les endroits les plus obſcurs de notre Hiſtoire, les plus négligés par tous nos Ecrivains, & peut-être les plus intéreſſans! C'eſt la voix du Philoſophe & du Citoyen: il ne déguiſe point les défauts de ſa Nation; mais il s'intéreſſe à ſa gloire. Quant aux Mœurs des anciens Francs & Gaulois, rien de plus agréable que de les comparer avec les nôtres; de juger combien les Deſcendans l'emportent ſur leurs Pères dans les Sciences, les Arts, dans toutes les connoiſſances acquiſes; & combien peut-être ils leur ſont inférieurs du côté de la franchiſe, & de certaines vertus que les Sciences ne donnent pas toujours, & qu'elles ôtent quelquefois. Hiſtorien philoſophe,

ſintéreſſement & d'amour pour la Patrie, préſentent une ſuite d'exemples honorables à la Nation, & dignes d'un Ordre ſi illuſtre. D'ailleurs on voit que l'Auteur s'eſt appliqué à découvrir l'origine de pluſieurs uſages qu'on y a conſervés; il a donné, ſur quelques Statuts, des éclairciſſemens abſolument néceſſaires, & a relevé des erreurs conſidérables de pluſieurs de nos Hiſtoriens.

En publiant cet ouvrage, quoique moins eſtimé que les précédens, M. de Saint-Foix a du moins eu l'avantage ſur quelques muets Hiſtoriographes de France, de s'être acquitté des obligations que ſa place d'Hiſtoriographe de l'Ordre lui impoſoit. Il l'obtint comme une récompenſe de ſes talens & de ſes écrits; & l'on ne s'attendoit pas qu'il rendroit publique, avant ſa mort, une Hiſtoire dont ſon grand âge ſembloit à peine lui permettre de préparer les matériaux; mais l'amour du devoir

l'excita à l'entreprendre ; & le zèle l'exécuta.

On a lieu d'être étonné qu'avec un eſprit inquiet, difficile, emporté, & des talens recommandables, M. de Saint-Foix ait joui paiſiblement, pendant près de ſoixante ans, de ſa réputation. L'Envie elle-même a-t-elle donc auſſi redouté la violence de ſon caractère ? Ou, n'eſt-ce pas plutôt, parce qu'au milieu de ſes ſuccès, ſon triomphe n'avoit rien d'inſultant pour ſes Rivaux ? Jamais on ne l'entendit vanter ſon génie, ni tirer vanité des applaudiſſemens. Si l'orgueil du talent ſe fût joint à l'âcreté de ſon humeur, il eût été le fléau de la République des Lettres. Il critiquoit rarement, & n'étoit point abſolument offenſé d'une critique honnête & juſte. Mais lorſqu'un Anonyme imprudent ôſa le déférer comme un Ecrivain hardi & irréligieux, il ne s'abbaiſſa point à lui rendre injure pour injure ; il le cita au Tribunal de la Loi, & laiſſa aux Magiſtrats le ſoin de le venger.

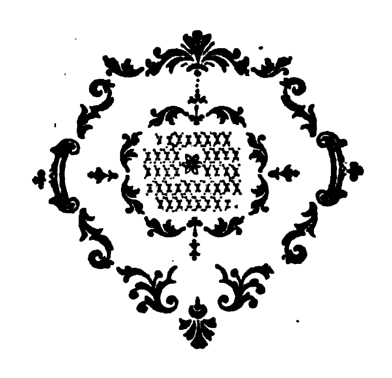
Les Lettres ont perdu en M. de Saint-Foix un Hiſtorien philoſophe, qui n'abuſa point de ſa raiſon pour faire adopter des paradoxes; qui jamais ne tranſmit à la mémoire un fait qui n'intéreſsât le cœur, ou ne fût une leçon pour les mœurs. Elles ont perdu un Ecrivain agréable, ſous la plume duquel les faits ſe convertiſſoient en vérités philoſophiques, de manière que le plus ſouvent ils ſemblent être une ſuite d'Apologues, dont les moralités ſe préſentent naturellement aux Lecteurs. Elles ont perdu un Auteur ingénieux & ſage, qui conſerva la pureté du goût, dans un ſiècle où enfreindre ſes loix, paſſe pour l'eſſor du génie.

On peut mettre M. de Saint-Foix au nombre des bons Ecrivains que l'Académie Françoiſe a rejettés, ou qu'elle a négligé de s'aſſocier. Il méritoit certainement, par ſes écrits, d'être admis dans ce Corps reſpectable; mais, il faut en convenir, ſon caractère n'avoit rien de ce liant indiſpenſable dans

une Compagnie, où l'union, la douceur, les égards doivent régner autant que l'eſprit & le goût. Ce n'eſt pas qu'on ait pu lui reprocher cet orgueil altier, ce dédain excluſif pour tout ce qui n'étoit ni lui, ni de lui. A cet égard il avoit la modeſtie du vrai talent, & la ſimplicité de l'homme de génie. Il eut même quelques amis parmi les Gens-de-Lettres; & il les recevoit dans la retraite qu'il s'étoit choiſie à l'une des extrémités de Paris; mais ils ſe prétoient à ſon caractère, cédoient à ſes emportemens, ne le contrarioient jamais, & ſouffroient ſon humeur en faveur de ſon eſprit & de ſes bonnes qualités, qui balançoient quelquefois ſes défauts.

S'IL eſt vrai que les Auteurs ſe peignent dans leurs écrits, M. de Saint-Foix eſt une exception à la règle: non-ſeulement aucun ne ſe reſſent de cette humeur véhémente; mais ils forment, avec elle, le contraſte le plus frappant.

Cette inquiétude qu'auroient dû augmenter les avant-coureurs de la mort, disparut avant ce terme. Il vit approcher son dernier moment d'un œil tranquile, demanda à être administré, & rendit le dernier soupir le 25 Août 1776.



L'ORACLE,

L'ORACLE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 22 Mars 1740.

ACTEURS.

LA FÉE *Souveraine.*

ALCINDOR, *fils de la Fée.*

LUCINDE, *jeune Princesse, aimée d'Alcindor.*

La Scène est dans le Palais de la Fée.

Tom. Ier *Page 3.*



C. P. Marillier inv. 1771 L. Halbou Sculp.

Oui, je vous aime, je vous adore.

l'Oracle Sc. derniere



L'ORACLE, COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FÉE, ALCINDOR.

LA FÉE.

EN vérité vous êtes bien insupportable!

ALCINDOR.

Mais, ma mere....

LA FÉE.

Mais, mon fils, d'où venez-vous?

ALCINDOR.

D'admirer tout ce que la Nature a jamais formé de plus beau.

LA FÉE.

De voir Lucinde?

ALCINDOR.

Sourd, muet, insensible !

LA FÉE.

Jugez, mon fils, par la tendresse que j'ai pour vous, combien cette réponse m'affligea : cependant, à force d'y rêver, j'espérai, en prenant certaines mesures, de détourner les malheurs qui vous menaçoient, & de voir l'accomplissement de l'Oracle, quelque impossibilité qu'il y parût.

ALCINDOR.

Je n'ai pas, Madame, la même confiance que vous dans la bizarrerie du goût des femmes, & je ne croirai jamais ...

LA FÉE.

Ecoutez-moi. Au même instant que vous vites le jour, naquit aussi une Princesse, fille d'un Roi voisin de cette Isle : (c'est votre Lucinde.) Je l'enlevai, & la transportai dans ce Palais, inaccessible à tous les humains. Elle n'y a été servie que par des statues, & n'y a vu que des figures insensibles, auxquelles, par la puissance de Féerie, j'imprimois toutes sortes de mouvemens. Loin de lui donner quelque idée de ce qui se passe dans le monde, j'ai tâché jusqu'à présent de lui per-

ſuader que nous y ſommes, elle & moi, les ſeuls êtres qui parlent, qui penſent, qui connoiſſent & qui raiſonnent; & que tous les autres, formés uniquement pour nous ſervir, ou pour nous amuſer, ſont abſolument inſenſibles, ſans connoiſſance, & incapables également d'amour & de haine, de douleur & de plaiſir.

ALCINDOR.

Quel a été, & quel eſt le but de tous ces faux préjugés où vous avez élevé ſon enfance ?

LA FÉE.

De lui faire croire, en vous préſentant à elle, que vous n'êtes qu'une poupée...

ALCINDOR.

Une poupée ?...

LA FÉE.

Oui, une eſpèce de marionette organiſée au-deſſus des tailles ordinaires.

ALCINDOR.

J'entends : cette idée me divertit, & peut réuſſir. Pſiché ne voyoit point l'Amour; elle le croyoit un monſtre ; cependant elle l'aimoit. L'imagination ſéduite par vos preſtiges, Lucinde me croira tel que l'Oracle exige qu'elle me croie; c'eſt-à-

dire, n'ayant une bouche & des yeux que pour l'agrément; cependant elle m'aimera : on peut tromper la raiſon, mais jamais le ſentiment : ſon cœur recevra de la Nature des avis qu'elle goûtera, ſans les comprendre, & qu'elle ſuivra par inſtinct, comme l'Abeille va cueillir le parfum des fleurs. Cette intelligence, cette chaîne, cette force ſympathique des cœurs agira... Oui, Madame, elle m'aimera; & je ſerai, dans ce jour, le plus heureux des mortels. Allons la trouver : vous pouvez compter, puiſque l'intérêt de mon amour l'exige, que je ſuis une ſtatue, une vraie ſtatue, un marbre inſenſible.

LA FÉE.

Il n'eſt pas encore tems que vous paroiſſiez... je l'apperçois; retirez-vous vîte, & paſſez par ce cabinet. Dans la converſation que nous allons avoir enſemble, je vais préparer les choſes, & tâcher de les amener à votre ſatisfaction.

ALCINDOR.

Un mot. Quand elle badine avec ſon chien, il la careſſe; ne pourrai-je pas auſſi, ſi elle badine avec moi?...

LA FÉE.

Bon! voilà l'homme de marbre? (*Le faiſant ſortir.*) Sortez, vous dis-je, ſortez donc.

SCÈNE II.

LA FÉE, LUCINDE.

LUCINDE *entre en rêvant profondément.*

CE n'eſt point une illuſion.... ce n'eſt point un ſonge; il avoit la bouche ſur ma main.

LA FÉE.

Que dites-vous, Lucinde?

LUCINDE.

Ah!... je ne vous voyois pas.

LA FÉE.

Il avoit la bouche ſur votre main? Eh qui?

LUCINDE.

Je ne ſais. Il a diſparu comme un éclair; mais il ſemble qu'en baiſant ma main, il y ait imprimé un trait de flamme, qui depuis ce moment agite mon cœur... Oui, depuis ce moment je ne ſuis plus la même; je cherche... Eh quoi? Je ne puis me l'expliquer. Il ſemble que je reſpire un autre air... Toute la Nature me paroît plus riante, plus animée.... Quelle union, quelle tendreſſe, ma bonne, je viens d'admirer dans deux petits

oiſeaux! ils étoient ſur une même branche; ils chantoient l'un à l'autre; ils ſe regardoient, mais avec des regards que je n'ai encore vu qu'à eux, & que nous n'avons point enſemble, vous & moi. Quelques momens de ſilence ſuccédoient à leur ramage; & ils recommençoient bientôt à chanter, ou plutôt à ſe répondre avec une vivacité, avec des tranſports... Vous riez?

LA FÉE.

Sans doute. Car enfin, pour ſe répondre, il faut s'entendre.

LUCINDE.

Je crois bien auſſi qu'ils s'entendoient.

LA FÉE.

Eh! croyez-vous auſſi que votre clavecin, ou votre baſſe de viole vous entendent, vous répondent, & ſont ſenſibles aux doux accens de votre voix, lorſqu'ils s'accordent ſi juſte aux tons que vous prenez?

LUCINDE.

Belle comparaiſon! ce ſont des machines.

LA FÉE.

Ne vous ai-je pas dit cent fois, que vos oiſeaux ſont de pures machines, mais mieux organiſées,

parce que la Nature toujours plus induſtrieuſe, toujours plus ſavante, & toujours ſupérieure à l'art, en a compoſé & arrangé elle-même les reſſorts?

LUCINDE.

Répétez-le moi encore mille fois, ma bonne, & je n'en croirai rien. Un ſentiment intérieur qui m'a ſaiſie à la vue de ces deux oiſeaux, répugne à ce que vous me dites : ſi j'avois pu les attraper, je les aurois flattés de la main, careſſés, baiſés; je les aurois mis enſemble dans mon appartement; & j'euſſe été fort attentive à tous leurs beſoins : au lieu qu'en vérité je n'ai jamais penſé à careſſer ma viole ou mon clavecin, ni à regarder ſi ma guittare avoit froid ou chaud.

LA FÉE.

(*A part.*) Il faut l'étonner par un nouveau trait de mon art. (*Haut.*) Lucinde, regardez ces ſtatues; examinez-les bien; touchez-les; elles ſont de marbre; & vous ne croyez pas ſans doute qu'elles ſoient ſenſibles : cependant je vais faire jouer certains reſſorts qui produiront les mêmes mouvemens que vous admirez dans vos oiſeaux, & qui vous font croire qu'ils ſentent & qu'ils penſent.

La Fée touche de ſa baguette trois ſtatues; celle du milieu commence une entrée par des mouvemens

de surprise & d'admiration, & forme ses pas sur une sarabande jouée par les deux autres statues, dont l'une tient un violon & l'autre une flûte allemande : après la sarabande, tout l'orquestre en sourdine se joint à la flûte & au violon, & joue un air gai & coulé, sur lequel la statue continuant toujours de s'animer par degrés, danse un tambourin par lequel l'entrée finit. Pendant ce divertissement Lucinde baisse les yeux & paroît triste.

Qu'avez-vous, Lucinde? Quelle sombre tristesse vous a saisie tout-à-coup ? il sembleroit que ce petit divertissement vous fait de la peine ?

LUCINDE.

Il m'en fait sans doute. Il confond & détruit des idées où je m'entretenois avec plaisir. Mes pauvres petits oiseaux, n'êtes-vous donc que des machines ? Je m'imaginois que vous étiez sensibles, & que vous goûtiez une satisfaction infinie à vous voir, à vous regarder, à vous entretenir le jour, & à vous retrouver la nuit l'un à côté de l'autre sur une même branche. (*A la Fée.*) La Nature, disois-je ensuite en moi-même, pour ménager des plaisirs à ces oiseaux, leur inspire une union si tendre ; elle n'aura pas été moins bonne

à mon égard ; & il y a ſans doute quelque être de mon eſpece... Vous le ſavez, dites-le moi ; qui peut être venu me baiſer la main tandis que je dormois ?

LA FÉE, *ſouriant.*

Je ſoupçonne... un jeune homme dont je crois avoir apperçu les traces, & qui rôde depuis ce matin autour de ce Palais. Il ſera d'abord accouru à vous comme à un être de ſon eſpece ; mais en vous éveillant, vos regards l'auront mis en fuite.

LUCINDE.

Un jeune homme !.. Les hommes ſont-ils auſſi des machines ?

LA FÉE.

Oui, mais plus parfaites & plus achevées que votre ſinge même, à qui vous croyez tant d'eſprit. Leur couleur eſt ordinairement blanche, & leur taille comme ces ſtatues. J'en avois autrefois ici quelques-uns ; mais ils ont tant de défauts, que je m'en ſuis dégoûtée.

LUCINDE.

Les oiſeaux chantent, ces ſtatues danſent, mon clavecin rend des ſons, & ma pendule indique l'heure qu'il eſt ; que font les hommes ?

LA FÉE.

Ils sont divisés en plusieurs espèces. Ceux qu'on appelle guerriers, & qui plaisent le plus à l'apparence, s'assemblent par milliers dans une plaine; ils ont de longs couteaux bien tranchans; ils s'élancent, se précipitent les uns sur les autres, s'égorgent, se taillent en piéces...

LUCINDE.

Cela est horrible! Oh, ce sont des machines; il n'y a point de raison à tout ce carnage-là: cependant je ne serois pas fâchée de voir un homme, si je ne craignois sa fureur & sa méchanceté.

LA FÉE.

Vous n'avez rien à craindre; nous sommes femmes; tout fléchit devant nous dans l'Univers; ces hommes si furieux entr'eux, rampent à nos pieds; nous portons dans les yeux un caractere qui les adoucit; cet aimant les attache & les plie à tous nos mouvemens; ils n'ont que ceux que nous voulons, & y sont asservis à peu-près comme cette figure qui s'offre à vous dans un miroir.

LUCINDE.

Mais cette figure est la mienne.

LA FÉE.

Et cependant n'est pas vous. Les hommes aussi,

ſans être nous, paroiſſent devenir d'autres nous-mêmes, ſe transforment dans nos ſentimens, & prennent toutes nos paſſions.

LUCINDE.

Ma bonne, tâchez de me faire voir celui qui eſt venu me baiſer la main, tandis que je dormois.

LA FÉE.

Si vous ne l'avez point trop effarouché, il eſt peut-être encore autour de ce Palais : je vais le chercher auparavant qu'il s'éloigne.

LUCINDE.

Allez vîte ; j'attends votre retour avec impatience.

SCÈNE III.

LUCINDE, *ſeule.*

Elle rit.... de mon impatience ſans doute... elle a raiſon. Réellement ma curioſité va juſqu'à l'émotion. Il me paſſe dans la tête des chimeres, qui ſemblent être approuvées par mon cœur. Un homme... Eh bien un homme!.. Oh! je veux... je veux jouer un air ſur mon clavecin.

(*Elle va à ſon clavecin, & revient auſſi-tôt.*)

Je fais une réflexion. Je suis une étourdie ; je devois accompagner Souveraine ; elle auroit guété de son côté, & moi du mien ; & s'il avoit paru, nous nous serions doucement, doucement rapprochées, & nous l'aurions pris.

(*Elle retourne encore à son clavecin, & revient aussi-tôt.*)

Quel cruel soupçon vient m'agiter ? Pourquoi ne m'a-t-elle pas proposé d'aller avec elle ? Car enfin nous nous serions aidées : elle a dû le penser : quand elle a dit que les hommes avoient tant de défauts qu'elle s'en étoit dégoûtée, je me suis apperçue qu'elle sourioit, & ne disoit pas ce qu'elle pensoit. Ne voudroit-elle point encore garder celui-ci pour elle, & me le cacher comme les autres ? Oh! ne soyons pas sa dupe ; allons la joindre avant qu'elle ait le tems....

(*Voulant sortir, elle apperçoit la Fée qui entre.*)

SCÈNE IV.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LUCINDE.

AH ! vous voilà ! eh bien, est-il pris ?

LA

LA FÉE.

Oui, & je n'ai pas eu de peine à l'amener.

LUCINDE.

Où est-il donc ?

LA FÉE.

Il me suivoit.

LUCINDE.

Oh ! vous l'aurez laissé échapper.

(*Elle court au fond du Théâtre, & apperçoit Alcindor.*)

Ah ! ... ma bonne ! ... mais ... comment ? ... En vérité ... oui ...

LA FÉE *la contrefaisant.*

Ah ! ... ma Bonne ! mais .... comment ? ... En vérité ... oui ... que voulez-vous dire ?

LUCINDE.

Je ne sais : vous m'avez jetté un regard qui m'a tout-à-fait embarrassée.

LA FÉE.

Moi, je vous ai jetté un regard ?

LUCINDE *se mettant à côté d'Alcindor.*

Il est aussi grand que moi ! Comme il me regarde ! Ses yeux sont doux & gracieux ! Oh ! je suis

persuadée qu'il n'est pas de ces furieux qui se battent & se déchirent. Je le retiens pour moi.

LA FÉE.

Je vous le cède volontiers.

LUCINDE.

Il faut lui donner un nom. Comment l'appellerons-nous ?

LA FÉE.

Comme vous voudrez.

LUCINDE.

Charmant.

LA FÉE.

Charmant, soit. Mais laissons pour quelques momens Monsieur Charmant ; & allons considérer un phénomène que je viens d'appercevoir au coucher du Soleil.

LUCINDE.

Ma bonne ! j'ai tant vu le Soleil.

LA FÉE.

Mais vous n'avez pas vu ce phénomène ; & nous raisonnerons ensemble...

LUCINDE.

En vérité, Madame, je raisonnerois fort mal.

LA FÉE.

En vérité, Mademoiselle, restez avec votre Charmant ; je ne veux point vous gêner ; il faut espérer que cette fantaisie vous passera comme bien d'autres.

SCÈNE V.

LUCINDE, ALCINDOR.

LUCINDE *regardant sortir la Fée.*

Elle sort ; tant mieux ; sa présence m'embarrassoit ; son esprit est quelquefois monté sur un ton qui m'ennuie beaucoup.

(*Considérant Alcindor.*)

Les beaux cheveux ! Qu'il porte bien la tête ! Sa taille est parfaite ! Il semble à mon cœur qu'il trouve enfin l'objet qu'il cherchoit, & que des idées confuses lui traçoient il y a long-tems.

(*Contrefaisant la Fée.*)

Cette fantaisie vous passera comme bien d'autres !

(*S'approchant d'Alcindor.*)

Non, Charmant, je vous chérirai toujours. Fantaisie ! Quel terme ! Il sembleroit encore que je ne

ſuis occupée que de quelques oiſeaux : ah quelle différence ! & que je la ſens bien !

(*Elle prend un tabouret & s'aſſied.*)

Venez Charmant.... Il vient ! Il ſe met à mes genoux ! Oh, cela eſt trop aimable !

(*Tandis qu'Alcindor eſt à ſes genoux, elle le regarde, & lui attache au cou un ruban fort long, & s'entortille le bras du reſte.*)

J'entends du bruit ; ſeroit-ce déja Souveraine ?

(*Elle ſe leve, & court où elle croit entendre du bruit, tenant Alcindor en leſſe.*)

Elle ne vient pas ; je me trompois ; elle eſt attachée à conſidérer ſon phénomène. Puiſſe-t-elle y rêſter juſqu'à ce que j'aille la chercher !

(*Elle prend un autre tabouret, le place auprès du ſien, & fait ſigne à Alcindor de s'aſſeoir.*)

Il ne veut pas s'aſſeoir ! Il ſe remet à mes genoux !... Charmant, oui, vous êtes charmant. Je vous ai bien nommé.... Vous me charmez.... Vous m'enchantez.... Hélas ! le plaiſir que j'ai à le voir ſéduit ma raiſon ; je lui parle, comme s'il pouvoit m'entendre & me répondre... Je me plais dans cette illuſion... Je ne ſais preſque où je ſuis... je ſoupire.... un trouble, un déſordre agréable s'empare de mes ſens, & répand dans mon cœur une joie ſecrette ;.. une agitation ;.. une douceur

qui jusqu'à présent m'a été inconnue... Donnez la main, Charmant.

(*En voulant l'obliger de se lever, elle lui met par hasard la main sur le cœur...*)

En vérité, le cœur lui bat comme à moi!

ALCINDOR *à part.*

Je n'y puis plus tenir; cette situation est trop critique pour un amant.

SCÈNE VI.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LA FÉE *à part, en entrant.*

JE reviens; j'ai peur que mon étourdi n'ait oublié qu'il doit paroître sourd, muet, insensible.

LUCINDE *courant à la Fée.*

Ma Bonne, accordez-moi une grace.

LA FÉE.

Quelle grace?

LUCINDE.

Ah! ma chere Bonne, animez Charmant; faites qu'il puisse penser, me parler, m'entendre & me répondre.

LA FÉE.

Vous me demandez l'impossible.

LUCINDE.

L'impossible, Madame ?

LA FÉE.

Oui, l'impossible, Lucinde.

LUCINDE.

Vous me désespérez !

LA FÉE.

Faut-il encore vous répéter que ces êtres qui vous amusent, peuvent bien par la liaison de leurs ressorts, imiter quelques-unes de nos actions; mais que ces ressorts, de quelque façon qu'on les arrange, ne peuvent jamais produire un sentiment, une pensée ?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Je vous entends, Madame, je vous entends; je pénetre fort bien dans vos idées.

LA FÉE.

Et qu'y voyez-vous ?

LUCINDE, *avec beaucoup de vivacité.*

J'y vois, Madame, que vous êtes très-savante; que vous voudriez que je devinsse une Philosophe comme vous, pour avoir toujours quelqu'un avec

qui raiſonner, & que vous ne jugez pas à propos d'animer Charmant, parce que vous croyez que ſi nous pouvions nous entretenir enſemble, nous ne ſerions occupés que du plaiſir de nous voir, de nous aimer, & que nous nous ſoucierions fort peu de nous rendre dignes de vos ſublimes entretiens. Eh bien! Madame, une juſte colere me ſaiſit. Je vous déclare que je ſuis une ignorante; que je veux toujours l'être; que j'ai la ſcience en horreur, & que je vais, à l'inſtant, briſer & mettre en pieces tous ces inſtrumens de Piloſophie, qui me paroiſſent des meubles très-ridicules dans mon appartement.

SCÈNE VII.

LA FÉE, ALCINDOR.

ALCINDOR, *regardant ſortir Lucinde.*

ADIEU les globes & les ſphères. Cet emportement n'eſt-il pas charmant?

LA FÉE.

Il eſt plaiſant, du moins; elle eſt auſſi vive que vous, mon fils.

ALCINDOR.

Je l'en aimerai davantage. Un ſentiment ten-

dre, vivement exprimé, fait les délices du cœur. Mais je vous dirai, Madame, que vous êtes arrivée fort à propos; je n'étois plus mon maître; j'allois parler...

LA FÉE.

Et l'Oracle?

ALCINDOR.

L'Oracle? J'avois la vue troublée, & ne voyois plus que Lucinde. Prévenu, flatté, caressé, par ses beaux yeux, j'ai long-tems baissé les miens; je me mordois les lèvres; toute ma personne m'embarrassoit. Ah! Madame, qu'une bouche & des yeux sont à charge, lorsqu'il faut les tenir inutiles avec ce qu'on aime!

LA FÉE.

Il faudra bien cependant vous contraindre encore quelque tems. Peut-être que les sentimens qu'elle vous marque ne sont point de l'amour, mais de purs mouvemens d'un caprice & d'une curiosité vive pour un objet nouveau. Il est donc de la prudence d'examiner pendant sept ou huit jours...

ALCINDOR.

Sept ou huit jours!

LA FÉE.

Oui, mon fils.

ALCINDOR.

Sept ou huit jours ! mais, mais, mais, Madame, pensez-vous à la situation ? pensez-vous que dans son appartement, à la promenade, au fond d'un bosquet, Lucinde voudra m'avoir toujours avec elle, & que semblable au mouton chéri d'une innocente Bergère, je serai caressé à tous les momens du jour ? Et vous voulez....

LA FÉE.

Je veux que le mouton soit sage.

ALCINDOR.

Dites plutôt me faire souffrir un genre de tourment tout nouveau, & qui est en vérité trop au-dessus de mes forces.

LA FÉE.

Eh ! comment font tant de jeunes filles qui, pendant des mois entiers, résistent à leur penchant, cachent leur amour, & paroissent non-seulement insensibles, mais même cruelles à un amant qui leur plaît ?

ALCINDOR.

Oh ! je ne suis ni fille ni statue ; & je vais le déclarer à Lucinde...

LA FÉE.

De grace, mon fils, différez encore quelques momens; laissez-moi faire subir à son cœur un nouvel examen; & ne risquez pas de vous découvir mal-à-propos, puisque le bonheur de votre vie en dépend.

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

LUCINDE, LA FÉE, ALCINDOR.

LUCINDE.

JE viens de briser le Zodiaque & les Pôles, & de jetter par les fenêtres le globe de l'Univers.

LA FÉE.

Vous êtes bien vive!

LUCINDE.

Et vous, bien cruelle! vous dites quelquefois que vous m'aimez; & cependant vous me refusez la seule chose qui peut me combler de joie, & me donner la satisfaction la plus sensible.

LA FÉE.

Pour vous prouver que je vais toujours au-devant de tout ce qui peut vous faire plaisir, je veux

bien vous dire que votre Charmant étant parmi les hommes d'une espèce qu'on appelle *Petits-maîtres*, il n'est pas possible de le faire penser, & de lui inspirer de la raison; mais que d'ailleurs, il ira, viendra, rira, pleurera, se jettera à vos genoux, paroîtra tendre, soumis, complaisant, amoureux, inquiet; & cela machinalement, comme tous ceux de son espèce.

LUCINDE.

Machinalement!

LA FÉE.

Il fera plus: il sifflera, fredonnera & chantera même quelques airs & des paroles...

LUCINDE, *avec transport.*

Ah! faites qu'il chante, je vous prie.

LA FÉE.

Volontiers; mais songez toujours que cela n'a qu'un jargon, une suite de mots, & de lieux communs qu'ils répètent à presque toutes les femmes indifféremment, au hasard, & comme ils les ont appris.

LUCINDE.

Vous me l'avez déja dit. Vous m'impatientez. Faites-le donc chanter.

LA FÉE, *bas à Alcindor.*

Vous voyez le rôle que vous avez à jouer. (*Haut*) Il faut préluder un moment, & l'exciter comme l'écho.

Elle chante.

Tout ce qui respire . . .

ALCINDOR *répete.*

Tout ce qui respire . . .

LA FÉE.

Reconnoît l'empire
Du charmant amour.

ALCINDOR.

Reconnoît l'empire
Du charmant amour.

LUCINDE.

Le son de sa voix pénètre jusqu'au cœur!

ALCINDOR *à la Fée qui, d'un regard de colère, le fait taire.*

Doutez-vous encore de mon bonheur, & que l'Oracle? . .

LUCINDE.

Quel bonheur? Quel Oracle? Que veut-il dire?

LA FÉE.

Avez-vous déja oublié que ces espèces d'ani-

maux-là répètent au hasard, sans sentiment & sans raison, ce qu'ils ont entendu chanter ?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Oui, Madame, je l'avois presque oublié; mais vous auriez été bien fâchée de ne m'en pas faire ressouvenir. Eh bien ?

LA FÉE.

Eh bien ?

LUCINDE.

Pourquoi ne chante-t-il plus ?

LA FÉE.

Parce qu'apparemment on ne lui en a pas appris davantage. Il me semble que vous devez être bien contente ; & je suis sûre que votre perroquet ne vous en a jamais tant dit.

LUCINDE.

Mon perroquet ! mon perroquet ! vous ne faites ces comparaisons, que pour tâcher de donner du ridicule au penchant qu'il m'inspire.

LA FÉE.

Et vous, Mademoiselle, vous ne faites que gronder. Vous avez bien de l'humeur aujourd'hui.

LUCINDE.

Qui n'en auroit pas ? Car enfin regardez-le.

mais regardez-le bien. N'est-il pas cruel qu'il ne puisse connoître combien je l'aime ?

ALCINDOR *bas à la Fée qui lui ferme la bouche, lui fait des signes, & le retient pendant toute cette Scène.*

L'Oracle est accompli, vous dis-je ; je veux parler.

LUCINDE.

Que son insensibilité m'affligera de fois dans le jour !

LA FÉE.

Il est vrai ; croyez-moi, chassez-le de ces lieux, & de votre souvenir.

LUCINDE.

Le chasser ! chasser Charmant ! me priver de sa vue ! ô Ciel !

LA FÉE.

Eh bien ! qu'il reste-donc ; & amusez-vous à lui apprendre des vers & des chansons que vous lui ferez répéter tant que les jours dureront.

LUCINDE.

Vous avez raison ; & je veux tout-à-l'heure lui donner la première leçon. Voyons, Charmant, si vous prononcerez bien mon nom. Lucinde...

ALCINDOR.

Lucinde !

LUCINDE.

Ma chere Lucinde.

ALCINDOR.

Ma chere Lucinde !

LUCINDE.

Je vous aime.

ALCINDOR *se débarrassant de la Fée qui semble encore vouloir l'arrêter, & se jettant aux genoux de Lucinde.*

Oui, je vous aime, je vous adore. Il n'est point de termes qui puissent exprimer mon amour. Lucinde !.. ma charmante Lucinde !.. que de choses à dire ! & cependant je ne puis que dire mille fois, je vous aime.

LUCINDE.

Ah, ma Bonne, il parle tout seul ! ce ne sont point-là des chansons.

LA FÉE.

Vous voyez que votre première leçon l'a bien avancé.

ALCINDOR.

Ne cherchez point, Madame, à prolonger son erreur. Mon bonheur est certain : je puis sans crainte me livrer à mes transports, & lui montrer toute la reconnoissance & l'amour dont mon cœur est pénétré.

LUCINDE.

Vous avez donc un cœur reconnoiſſant ? Pourquoi me le cachiez-vous ?

ALCINDOR.

Forcé par un Oracle cruel, il falloit que je paruſſe inſenſible. Me reprocheriez-vous l'erreur où je vous ai jettée, lorſque l'intérêt de mon amour m'en faiſoit une néceſſité !

LUCINDE.

Puis-je vous la reprocher ? Elle n'a ſervi qu'à faire mieux éclater tous les ſentimens que vous m'avez d'abord inſpirés ?

ALCINDOR.

Mon adorable Lucinde !

(*On entend une ſymphonie variée de flûtes, de tambourins & de violons.*)

LA FÉE.

J'entends des concerts : c'eſt la Fée des plaiſirs. Embraſſez-moi mes enfans : ſon arrivée m'annonce qu'en effet l'Oracle eſt accompli, & que déſormais les Deſtins, l'Amour & l'Hymen vous préparent les jours les plus heureux.

(*La Fée des plaiſirs paroît avec ſa ſuite, qui forme le Divertiſſement.*)

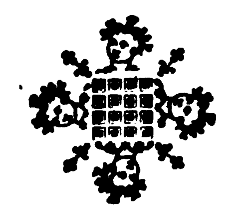
DIVERTISSEMENT.

DIVERTISSEMENT.

RETENEZ bien, jeunes Amans,
Ces regles infaillibles :
Si vous voulez être charmans,
Paroissez pendant quelque tems
Sourds, muets, insensibles.
Pour suivre ces sages décrets,
Il n'est pas besoin des apprêts
De la Féerie & du miracle :
Soyez tendres, soyez discrets :
C'est le sens de l'Oracle.

Rendez aux yeux indifférens
Vos cœurs inaccessibles :
Pour tromper les plus vigilans
Paroissez à tous les instans
Sourds, muets, insensibles.
De votre amour, de vos soupirs,
Au seul objet de vos desirs,
Prodiguez le charmant spectacle ;
Joignez le mystere aux plaisirs :
C'est le sens de l'Oracle.

L'Amour vous tend, objets charmans,
Des piéges invifibles :
Pour fuir les perfides Amans ;
Paroiffez à tous leurs fermens
Sourds, muets, infenfibles.
Mais après ces fages combats,
Aux cœurs tendres & délicats
N'oppofez point d'injufte obftacle ;
Eprouvez, ne rebutez pas :
C'eft le fens de l'Oracle.



Le jour qu'on apprit la nouvelle de la priſe de Mahon, Madame la Comteſſe d'Egmont, fille de M. le Maréchal de Richelieu, étant à la Comédie où l'on jouoit l'Oracle, j'ajoutai ces deux couplets ſur un autre air qu'on chante ordinairement à la fin de cette Pièce.

En vain dans un Fort redoutable,
L'ennemi ſe croit imprenable,
Et du haut de ſon roc inſulte à nos ſoldats:
Quand notre Maréchal commande,
Il faut que la place ſe rende:
Cet Oracle eſt plus ſûr que celui de Calcas.

A Madame d'Egmont.

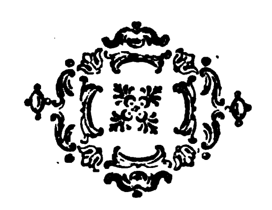
La Victoire a ſéché vos larmes:
A l'Hymen prodiguez vos charmes;
Et qu'un nouveau héros guide un jour nos ſoldats:
Votre ſang lui donnant la vie,
Vaudra tous les dons de Féerie:
Cet Oracle eſt plus ſûr que celui de Calcas.

FIN.

ANECDOTE

Sur la Comédie de l'Oracle.

DANS une répétition de cette Piece, l'Actrice, feue Mademoiselle Lamotte, jouant la Fée sur le ton d'une Harangere, l'Auteur lui arracha la baguette qu'elle tenoit dans sa main, & lui dit en colère : « J'ai besoin » d'une Fée & non d'une Sorcière. » L'Actrice voulut insister & crier ; mais M. de SAINTFOIX lui répondit : « Vous n'avez pas de voix ici ; nous sommes au Théâtre » & non au Sabat. » *Anecdotes Dram.*

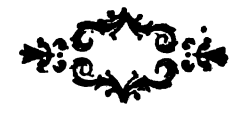


DEUCALION ET PIRRHA,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 20 Février 1741.

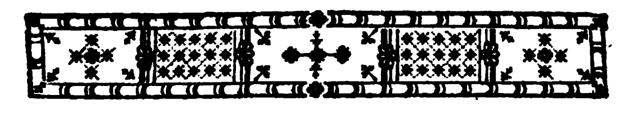
J'AI fait des Comédies à trois ſeuls Acteurs ; mais il étoit d'une toute autre difficulté d'en faire une, où il n'y en auroit que deux ; le ſuccès devoit même m'en paroître preſque impoſſible, parce qu'une pareille Pièce entraîne néceſſairement des monologues, & que le monologue refroidit la ſcène. Cette petite Comédie plut beaucoup à la Cour, & y fut redemandée ; au lieu que la première repréſentation n'avoit que foiblement réuſſi à Paris. Les repréſentations ſuivantes eurent un plein ſuccès ; & j'oſe croire qu'on la verra toujours avec plaiſir, pourvu qu'elle ſoit vivement jouée.



ACTEURS DU PROLOGUE.

LA MARQUISE, *jeune veuve, très-vive.*

LE CHEVALIER.



PROLOGUE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

SAVEZ-VOUS pourquoi je vous ai appellé ?

LE CHEVALIER.

Pour que j'aie le plaisir d'être auprès de vous.

LA MARQUISE.

Je vous trouve admirable ! est-ce que je m'intéresse à vos plaisirs ? C'est pour voir toutes les mines que vous allez faire pendant la représentation de cette petite Comédie que vous avez vantée, & que tout le monde, j'en suis sûre, va trouver froide & peu intéressante.

LE CHEVALIER.

Vous en êtes sûre ? Mais Madame....

LA MARQUISE.

Mais, mon cher Monsieur, j'en suis fâchée pour le beau jugement que vous en avez porté.

LE CHEVALIER.

Vous vous piquez d'être vraie, sincère...

LA MARQUISE.

Certainement.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc, lorſque l'Auteur nous la liſoit, il y a deux jours, vous entendis-je répéter pluſieurs fois, *fort bien, à merveilles, on ne peut pas mieux?*

LA MARQUISE, *éclatant de rire.*

La mépriſe eſt plaiſante! je parlois à une de mes femmes qui m'eſſayoit une coëffure nouvelle. A peine écoutai-je la premiere ſcène.

LE CHEVALIER.

Comment pouvez-vous donc juger de cette Pièce?

LA MARQUISE *embarraſſée.*

Comment?.. Comment?.. Comme on juge..?

LE CHEVALIER.

Oui, ſouvent; vous avez raiſon.

LA MARQUISE.

Quoi, vous voudriez me perſuader que le projèt ſeul de faire une Comédie où il n'y auroit que deux Acteurs, n'étoit pas fou, extravagant?

LE CHEVALIER.

Je conviens qu'il étoit difficile à remplir; mais

dans cet essai, fou, extravagant, d'une Comédie où l'on ne vouloit absolument employer que deux Acteurs, cet intérêt, ce nœud, ce dénouement qui se trouvent précisément & uniquement réduits & renfermés entre Pirrha & Deucalion, me paroissent heureusement imaginés. En général, l'idée de cette petite Pièce m'a paru neuve & assez ingénieuse.

LA MARQUISE.

Je vois que s'il n'y avoit eu qu'un seul Acteur, elle vous auroit paru un chef-d'œuvre.

LE CHEVALIER.

Non, Madame : deux, c'est la Nature; la Comédie doit être une image de la vie ordinaire, & comme je suis persuadé que vous, l'amour & moi pourroient former...

LA MARQUISE, *vivement.*

Ils ne formeront jamais rien; mais rien, absolument rien, que quelques folles idées dans votre tête, & des sentimens fort inutiles dans votre cœur; cela est dit, décidé, arrangé; vous y pouvez compter; revenons à la Piece. On auroit pu ménager des scènes où Deucalion & Pirraha se seroient entretenus sur leur postérité; & alors quelle

foule d'images, de caracteres vifs, de portraits brillans, d'idées plaisantes, agréables, piquantes, sur tous les états & sur toutes les conditions!

LE CHEVALIER.

Et entr'autres sur les Gens de robe, les Financiers & les Abbés! En vérité, Madame, ces railleries tant de fois répétées, peuvent-elles plaire encore?

LA MARQUISE.

Par la tournure & l'expression, on leur donne les graces de la nouveauté.

LE CHEVALIER.

Et rarement celles de la raison. Je sais cependant qu'elles saisissent ordinairement le gros du Public; mais ces prétendus brillans n'auroient-ils pas été déplacés dans cette petite Comédie? J'ai cru, je vous l'avoue, que son action simple & réduite à elle-même, plairoit par son unité, & que soutenue par une expression de sentiment qui m'a paru noble, vraie, naturelle, on devoit absolument en bannir l'art & la parure empruntée, pour n'y conserver que des nuances simples & peu colorées.

LA MARQUISE.

Elles ne pouvoient être trop chargées; mais le

goût de votre ami eſt de ne s'amuſer que ſur des eſpèces de miniatures, de petits développemens naïfs du cœur, quelques idées riantes qu'il veut toujours traiter ſimplement, & ne jamais parer que de leurs propres beautés, qui ſouvent même ſe perdent ſous ſa main.

LE CHEVALIER.

Ces eſpèces de miniatures, ces petites idées riantes & ces développemens naïfs du cœur, ſont aſſez difficiles à renfermer dans leurs juſtes proportions; & les traits fins & délicats qui leur ſont propres, & ſur-tout ceux de la ſimplicité, ne ſe trouvent pas aiſément.

LA MARQUISE.

En un mot, qu'il change de ſtyle; il faut dans une Comédie des écarts, des tirades, des traits extrêmement marqués, de gros Financiers, de petits Gens de robe ſemillans, de fades Abbés, & ſur-tout des Épiſodes; j'aime les Épiſodes.

LE CHEVALIER.

Il eſt certain qu'un Épiſode qui ſe lie naturellement à l'action principale, peut y jetter un nouveau feu, la varier & l'embellir; une Comédie

avec un Épisode heureux & bien amené, c'est Thalie avec du rouge, des mouches & de riches habits; une petite Comédie, réduite à son propre fond, c'est Thalie

Dans le simple appareil
D'une Beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

LA MARQUISE.

Ah! quelle fade comparaison!

LE CHEVALIER.

Eh! pourquoi? J'ajouterai même que l'imagination d'un Auteur, quand elle est frappée d'une idée riante, a ses transports, comme le cœur à la vûe d'un objet aimable; qu'il faut préparer, établir son sujet, filer des scènes, des incidens, tenir toujours l'esprit du spectateur en suspens, à-peu-près comme les rigueurs & les demi-bontés d'une maîtresse, qui se succèdent tour à-tour, tiennent un amant dans l'incertitude de son sort; jusqu'à ce qu'enfin le moment du dénouement arrive.

LA MARQUISE.

Enfin, vous êtes un extravagant dont les discours m'ennuient; & la Pièce commence fort à propos.

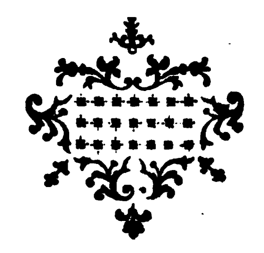
LE CHEVALIER.

Quoi? vous voulez l'écouter!

LA MARQUISE.

Que n'écouterois-je pas plutôt que de vous entendre!

Fin du Prologue.



ACTEURS DE LA COMÉDIE.

DEUCALION.

PIRRHA.

La Scène est dans une Forêt.



DEUCALION
ET
PIRRHA,
COMÉDIE.

Le Théâtre représente une Forêt. DEUCALION *est endormi au pied d'une statue, dont la figure & les traits ne laissent point distinguer si elle est d'un homme ou d'une femme.*

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUCALION *s'éveillant.*

QU'AI-JE entendu!.. Quel songe!.. Astrée... La divine Astrée... Elle vient de m'apparoître; & j'apperçois encore dans les airs la trace brillante

du nuage qui la dérobe à ma vue. « Une fille, » m'a-t-elle dit, qui comme toi s'ennuie d'être » seule, va venir te trouver; & vous apprendrez » l'un & l'autre dans ce jour, la volonté des Im- » mortels. » Dieux tout puissans, c'est un ami que je vous ai demandé; un ami avec qui, lié par la sympathie & la vertu, la ressemblance d'humeur & de caractere, je puisse m'entretenir, en contemplant les merveilles que votre main inépuisable répand sans cesse dans la Nature ... Une fille dans ces lieux! Je croyois que toute la race humaine étoit ensevelie sous les eaux, & que la colère céleste n'avoit épargné que moi. Il resteroit des femmes sur la terre! Ah! les Dieux ne m'enverroient sans doute celle-ci, que pour m'éprouver!... Mais peut-être est-ce une illusion, un vain songe.... Je regarde.... O ciel, elle vient! je l'apperçois à travers ces arbres. Allons, rappellons-nous la fausseté, les caprices, les séductions, la tyrannie de ce sexe perfide, tous les égaremens où il entraînoit l'homme son malheureux esclave, & dont enfin il a causé la perte. Armons-nous de toute la haine... Hélas! un regard, un seul regard; & peut-être que dans l'instant ce même objet contre lequel je cherche à m'irriter par mes réflexions, embelli par mes desirs, deviendra l'idole de mon

cœur... elle approche... ne nous exposons point au danger de la regarder ; détournons la tête : fermons les yeux ; & restons avec elle le moins de tems qu'il sera possible.

SCÈNE II.

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA, *au fond du Théâtre.*

VOILA véritablement un homme ; & s'il s'appelle Deucalion, je ne puis plus douter que ce ne soit une voix céleste, qui cette nuit m'a commandé de venir dans ces lieux. Il en reste donc encore un sur la terre ! ah, ne le regardons point ! (*S'approchant.*) Je cherche Deucalion.

DEUCALION.

Le voici.

PIRRHA, *d'un ton méprisant.*

Je ne vous chercherois pas, si les Dieux ne me l'avoient ordonné.

DEUCALION.

Et moi, certainement, je ne vous attendrois pas, s'ils ne me l'avoient prescrit.

PIRRHA.

Vous leur avez donc repréfenté que vous ne pouviez plus fupporter l'ennui d'être feul ?

DEUCALION.

Vous les avez donc priés de vous accorder quelqu'un pour vivre avec vous ?

PIRRHA.

Je ne fais quelles font vos idées.

DEUCALION.

J'ignore les vôtres.

PIRRHA.

Mais, je fuis fort inquiète.

DEUCALION.

Et moi, fort embarraffé.

PIRRHA.

Vous flatteriez-vous que je vouluffe demeurer ici ?

DEUCALION.

Vous imagineriez-vous, que fi vous y demeuriez, j'y refterois ?

PIRRHA.

Vous vous tromperiez beaucoup.

DEUCALION.

Vous seriez bien dans l'erreur.

PIRRHA.

Un homme!

DEUCALION.

Une femme!

PIRRHA.

C'est une compagne que j'ai demandée aux Dieux.

DEUCALION.

Et moi, un ami.

PIRRHA.

Et dès qu'ils me l'auront accordée, nos adieux seront bientôt faits : voilà ma moitié de l'Univers où je vivrai à ma fantaisie; & voici la vôtre où je ne me souviendrai qu'il habite un homme, que pour n'y pas revenir.

DEUCALION.

Je compte sur votre mémoire.

PIRRHA, *vivement.*

Ah! comptez encore plus sur ma raison & sur toute l'indignation que doit m'inspirer un sexe inconstant, perfide, impérieux, bizarre, qui sans

ceſſe guidé par l'orgueil, déçu par l'amour-propre, dupe de la flatterie, eſclave de l'oſtentation, de la mode, & de mille faux préjugés, vient enfin de s'attirer & d'attirer ſur le mien, ce châtiment univerſel que la juſtice des Dieux ne pouvoit plus retarder.

DEUCALION, *froidement.*

Malgré ce beau portrait, comme je ſuis le ſeul homme qui reſte ſur la terre, je ne ſerois pas étonné qu'en deux jours, demain, aujourd'hui même, vous revinſſiez ici...

PIRRHA, *avec mépris.*

Vous rechercher ?

DEUCALION.

J'ai vu tant de femmes déteſter les hommes, & cependant les aimer; mais je vous déclare que cela ſeroit fort inutile, & que dès que je vous verrois approcher, je détournerois les yeux comme j'ai fait juſqu'à préſent.

PIRRHA.

Quoi, cet ennemi des femmes ſe reconnoît ſi foible qu'il n'oſe les regarder ?

DEUCALION.

Si foible ?

PIRRHA.

Je vous aurois cru une ame ferme, sûre d'elle-même, inébranlable...

DEUCALION.

Vous raillez? Je vois que cette espece de crainte & de méfiance que je vous marque, vous enorgueillit?

PIRRHA.

Vous pouvez me faire rire, mais m'enorgueillir, jamais.

DEUCALION.

De bonne foi, vous imagineriez-vous que si je levois les yeux sur vos divins appas, je tomberois subitement transporté d'amour à vos genoux?

PIRRHA.

Je n'imagine que ce qui peut me faire plaisir.

DEUCALION.

Il seroit aisé de vous donner celui de voir l'effet de vos charmes.

PIRRHA.

Non, non: la rencontre même est plaisante; car je ne vous ai point aussi regardé. Il étoit naturel que dans l'idée que vous aviez demandé une

épouſe aux Dieux, & que j'allois être cette infortunée, mon dépit me fit détourner les yeux de deſſus mon tyran.

(*Avec le ton de mépris le plus marqué.*)

Flattez-vous que c'eſt dans la crainte que votre vue ne fît tout-à-coup trop d'impreſſion ſur mon cœur, & n'aſſervît malgré moi ma liberté.

DEUCALION, *du même ton de mépris.*

Et croyez-vous que vous aſſerviriez la mienne ? Daignez tourner la tête, la belle perſonne.... (*Elle le regarde; il eſt frappé à ſa vue.*) Madame... (*A part.*) Jamais rien de ſi beau ne s'eſt offert à mes yeux ! Deucalion, s'il te reſte un inſtant de raiſon, tâche de dérober ton cœur à la ſurpriſe de tes ſens. *Il ſort.*

SCÈNE III.

PIRRHA *ſeule, le regardant s'éloigner.*

IL eſt jeune & bien fait !.. Ce départ eſt bruſque... Qu'arrivera-t-il de tout ceci ? Je vais ſans doute l'apprendre; car cette voix du Ciel qui cette nuit m'a ordonné de venir dans ces lieux où je

rencontrerois un Mortel nommé Deucalion, a ajouté que j'y trouverois aussi une Statue, au pied de laquelle des caractères tracés de la main des Dieux, m'annonceroient leur volonté.

(*Regardant la Statue.*)

La voilà, sans doute. Approchons... Je n'y vois rien... Ah! il semble qu'une main invisible m'attendoit pour les y tracer.

(*Elle lit.*)

« A l'instant que Deucalion & Pirrha, d'un
» consentement unanime, mettront une guirlande
» de fleurs sur la tête de cette Statue, elle s'ani-
» mera; & malheur à l'un & à l'autre, s'ils ne
» vouloient pas l'animer. »

Cette Statue s'animera! mais s'animera-t-elle pour moi! Sera-t-elle cette Compagne que j'ai demandée aux Dieux?..... Oh! réflexion faite, je n'en veux plus; Deucalion est aimable; elle feroit trop exposée avec lui; & s'il la trompoit, quels reproches n'aurois-je pas à me faire!... Si je demande aussi que ce soit un jeune homme, n'est-ce pas prendre, avec ce nouveau Mortel, une espèce d'engagement de le rendre heureux? Ne recevra-t-il la vie que pour vivre uniquement? Que pour voir ces bois, ces eaux, cette verdure, ces campagnes? Hélas, cela est bientôt vu! Il voudroit être aimé,

& certainement. Deucalion... oui... Deucalion en feroit jaloux. Je me fuis fort bien apperçue qu'il cherche, & vainement, à irriter contre mon fexe un cœur qui ne lui obéit pas; fa furprife, fes regards, lorfque nos yeux fe font rencontrés.... Mais pourquoi ce trouble que j'ai moi même reffenti? Pourquoi cette foule d'idées qui viennent m'agiter? *Deucalion refte feul fur la terre; j'y fuis feule auffi; les Dieux nous raffemblent ici; il faut donc que la providence de l'Amour ait quelque deffein fur nous*.... Et m'y voilà d'abord toute réfignée, moi qui haïffois tant les hommes, il n'y a qu'un moment... D'un autre côté, pourquoi ce mortel, ou cette mortelle, que les Dieux ne font pas fans doute naître fi miraculeufement, pour ne fe trouver qu'en tiers avec deux amans heureux?.. Tout ceci m'embarraffe... je n'y comprends rien... je vois... oui, je vois que nous ne ferons que trois fur la terre, & qu'il y a toute apparence que deux ne pourront s'accorder... Deucalion revient... non, il retourne... il s'arrête... cette inquiétude feule ne découvre-t-elle pas l'état de fon cœur?.. il approche enfin. Eft-ce là ce mortel qui me parloit avec tant de dédain? Qu'il a l'air timide, confus, humilié!

SCÈNE IV.

PIRRHA, DEUCALION.

DEUCALION *à part.*

Qu'elle est belle ! & je voulois la fuir !

PIRRHA.

Il semble que vous ne faites que tourner autour de ces lieux ?

DEUCALION.

Il est vrai que croyant m'en éloigner, j'y reviens sans m'en appercevoir.

PIRRHA.

Toujours occupé de vos chagrins contre les femmes ?

DEUCALION.

Ce ne sont pas ceux qu'elles ont pu me causer, qui m'occupent à présent.

PIRRHA.

Vous ne devez pas, je pense, en craindre à l'avenir.

DEUCALION.

Si votre cœur vouloit m'en être le garant, je l'en croirois autant que les Dieux mêmes.

PIRRHA.

Je veux dire qu'il n'y a pas d'apparence que rien trouble désormais ces jours tranquilles, que vous vous promettez avec l'Ami que vous leur avez demandé.

DEUCALION.

Je ne le leur demande plus.

PIRRHA.

Comment ? Quelle nouvelle idée ? Vous n'y pensez pas ?

DEUCALION.

J'y pense ; & c'étoit en partie le sujet de mes réflexions.

PIRRHA.

Quoi, à l'instant qu'ils vous l'accordent ?

DEUCALION.

J'ai réfléchi qu'il pourroit s'ennuyer avec moi ; &... je ne le leur demande plus, vous dis-je.

PIRRHA.

Oh ! ce n'est pas là mon compte ; j'ai mon in-

térêt à cet Ami dont vous ne vous ſouciez plus ; regardez, & liſez ces caractères qu'une main inviſible vient de tracer au pied de cette Statue.

DEUCALION, *avec émotion, après avoir lû.*

Eh bien, Madame ?

PIRRHA.

Eh bien, je reçois l'Amant qu'ils m'envoient.

DEUCALION.

Eh ! que deviendrai-je, moi ?

PIRRHA, *d'un ton railleur.*

Notre ami.

DEUCALION.

Moi, l'ami de votre Amant !

PIRRHA.

Il faut une ſociété dans la vie ; nous tâcherons de vous rendre la nôtre la plus agréable qu'il nous ſera poſſible.

DEUCALION, *avec menace.*

Mon conſentement eſt néceſſaire pour que cette Statue s'anime...

PIRRHA.

Sans doute ; & les Dieux l'auront ainſi voulu ;

pour que la reconnoiſſance nous attache à vous, comme l'Amour nous unira l'un à l'autre.

DEUCALION.

Ce ſeroit de ma main que vous recevriez un amant ! Non, il ne verra jamais le jour.

PIRRHA.

Quel emportement ! Je ne vous comprends pas ! Eh ! pourquoi aviez-vous donc demandé un ami ?

DEUCALION.

Eh ! pourquoi aviez-vous demandé une amie ?

PIRRHA.

Les Dieux ont bien vu que je ne ſavois ce que je voulois ; mais une ame raiſonnable comme la vôtre devoit s'être décidée avant que de les importuner.

DEUCALION.

Vous inſultez, cruelle, à mon déſeſpoir ; mais je ferai le vôtre ; ce ſera une fille.

PIRRHA.

Ce ſera un jeune homme.

DEUCALION.

Je penſe même qu'elle ſera très-jolie.

PIRRHA, *regardant la Statue.*

Je crois qu'il ſera fort aimable.

DEUCALION, *à part.*

Ciel ! comme elle regarde cette Statue ! de ſi beaux, de ſi tendres regards devroient ſeuls l'animer !

PIRRHA.

Le tems de la force & des loix injuſtes de votre ſexe, eſt paſſé ; je ne vous céderai point.

DEUCALION.

J'aurai le plaiſir de vous contrarier.

PIRRHA, *d'un ton malin.*

Quelle injuſtice ! Vous nous euſſiez été ſi cher !

DEUCALION.

Moi, cher à votre amant ! chaque mot déchire mon cœur. Ah ! finiſſons ; & puiſque nous ne pouvons nous accorder, les Dieux nous jugeront.

PIRRHA.

Les Dieux !

DEUCALION, *d'un ton ironique.*

Oui, vous leur repréſenterez les beſoins de votre cœur, & tout ce que l'état de fille a de triſte & d'ennuyeux : de mon côté...

PIRRHA.

En vérité, vous êtes bien méchant !

DEUCALION.

Nous aurons de belles chofes à dire de part & d'autre.

PIRRHA.

Ce trait eft digne de votre fexe; j'en fens toute la raillerie. Non, Deucalion, je n'irai point foutenir devant les Dieux une conteftation qui blefferoit cette modeftie dont je dois me faire une loi févère ; mais reconnoiffez du moins que fouvent les hommes, pour réuffir dans leurs deffeins, abufent contre nous de nos vertus mêmes. Je confens que cette Statue foit une fille. Puiffiez-vous, charmés l'un de l'autre, dans une confiance mutuelle, une amitié véritable, & le defir toujours preffant de vous plaire, goûter tout le bonheur de deux cœurs bien unis ! Je vais cueillir des fleurs, & préparer la guirlande ; je ne vous ferai pas attendre long-tems.

Elle fort.



SCÈNE V.

DEUCALION, *seul.*

Dieux immortels ! Je ne vous demandois qu'un ami ; vous m'envoyez un objet charmant que vos prodigues mains ont embelli de toutes les grâces & de tout l'éclat que la jeunesse peut ajouter à la beauté. N'ai-je pas dû penser que le ravissement de mon cœur accomplissoit un de vos décrets ? Étoit-ce celui du malheur de ma vie ?.. Pirrha, cruelle Pirrha, je ne suis point aimé ! Le voilà, ce rival que vous me préférez ; un rival qui n'est point... & qui ne sera jamais !.. Sexe aimable ! Sexe charmant ! Sexe adorable que j'ai voulu mépriser, vous êtes bien vengé ! cette statue sera une fille, ai-je dit à l'ingrate ; je croyois que l'idée d'une rivale la piqueroit ; vaine menace ! vaine ressource d'une passion qui cherche à se flatter ! donne-t'on de la jalousie, qu'on n'ait inspiré de l'amour ! Mais du moins, dans mon juste dépit, je dois, pour me venger.... pour me venger ! & de qui ? D'une femme, parce que je n'en suis point aimé ! Ajouterai-je au désespoir de n'avoir pu lui plaire, l'affreuse idée

d'en être haï, abhorré, & de l'avoir rendue malheureuſe ? Pour jouir du barbare plaiſir de la priver d'un époux qu'elle aimeroit, demanderai-je aux Dieux une épouſe que je n'aimerai pas ? Non; du moins elle me plaindra. Heureuſe ſtatue, tes yeux vont donc s'ouvrir à la lumiere; ton premier ſentiment ſera de l'amour; ta bouche ne s'ouvrira que pour l'exprimer; amant favoriſé auſſi-tôt qu'amoureux, quel ſort différent du mien !

SCÈNE VI.

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA.

J'APPORTE la guirlande; cet inſtant va combler vos vœux...

DEUCALION.

Il ſera le dernier de ma vie !

PIRRHA.

Comment ! quel déſeſpoir ! & pourquoi ?

DEUCALION.

Je brûle pour vous de l'ardeur la plus vive; on

tantôt, dès que j'ai levé les yeux sur vous, tous vos traits se sont peints dans mon cœur; une flamme si prompte, & en même-tems si malheureuse, m'a d'abord semblé un de ces coups éclatans, dont l'Amour se sert pour humilier & punir tout mortel qui veut mépriser son empire; mais, plus je vous ai vue, plus je vous regarde, plus je sens qu'elle est l'effet naturel de vos charmes; je ne me repens point de m'y être exposé; je ne saurois trop expier mes injustices contre un sexe dont vous êtes. Venez, Madame, venez; j'aurai du moins la triste consolation d'avoir commencé votre bonheur.

PIRRHA.

Mais je voulois faire le vôtre; je consentois que cette statue fût une fille.

DEUCALION.

Ah! le Ciel même me l'auroit en vain destinée; en vain il feroit renaître pour moi toutes ces jeunes beautés qui faisoient l'ornement de l'Univers; il n'en étoit qu'une seule pour mon cœur!.. Le marbre va s'animer pour vous: les Dieux devoient ce miracle à vos charmes; & sans doute qu'ils rendront cet amant digne de les posséder par tous les agrémens de l'esprit & de la figure;

mais pourront-ils lui donner un cœur qui vous adore comme le mien ?

PIRRHA.

Quoi ? lorſque j'ai paru vouloir vous donner un rival ; lorſqu'un juſte dépit devroit vous irriter contre moi, vous préférez mon bonheur au vôtre ; & vous ne croyez pas qu'une épouſe de la main même des Dieux, puiſſe vous conſoler ! Ah, Deucalion ! je goûte dans cet inſtant le plaiſir inexprimable d'être engagée par la reconnoiſſance à ſuivre tout le penchant de mon cœur.

DEUCALION.

Qu'entends-je ! ... ô ciel ! ... ce pourroit-il ? .. belle Pirrha, vous m'aimez ! .. ces lieux témoins de mon déſeſpoir, le feroient de ma félicité !

PIRRHA.

Je n'ai voulu que vous éprouver.

DEUCALION.

Dieux immortels ! j'ai tâché par la vertu qui régnoit dans mon ame, d'être votre image ſur la terre ; avec ma chère Pirrha, je vais l'être par mon bonheur.

PIRRHA.

Qu'en aſſemblant cette guirlande, j'étois peu tranquille ! que j'étois inquiète, en revenant ici ! Vivement piqué, diſois-je, de mon indifférence, il va demander que je couronne ma rivale.

DEUCALION.

Votre rivale ! Et qu'aurois-je demandé ? Après vous avoir vue, que pouvois-je deſirer, que ces mêmes traits, ces grâces, ces charmes, que j'adore en vous ? (*Regardant la ſtatue.*) Vain objet, qui nous a tant inquiétés, tu n'auras enfin ſervi qu'à faire mieux éclater tout l'amour qui va déſormais nous unir. (*A Pirrha.*) Mais que deviendra-t-il ? Je vous laiſſe maîtreſſe de ſon ſort.

PIRRHA.

Cette ſtatue reſtera ſtatue ; elle ne ſouffre point : n'y auroit-il pas de la barbarie à l'expoſer au tourment cruel, que pourroit lui cauſer notre amour ?

DEUCALION.

Nous ne pouvons pénétrer dans les décrets des Dieux...

(*Il lit.*)

« Cette ſtatue s'animera ; & malheur à l'un &
» à l'autre, s'ils ne vouloient pas l'animer... » Ah!

quand je devrois me donner un rival ; duffiez-vous me facrifier à lui, & du comble de la félicité me précipiter dans le plus affreux défefpoir, l'idée du moindre malheur qui pourroit vous arriver, m'effraye trop pour que je balance un inftant à l'animer.

PIRRHA.

Je vois que vos jours font menacés comme les miens.... Deucalion.... Sera-ce une fille ? Sera-ce un garçon ?

DEUCALION.

Décidez.

PIRRHA.

Je ne déciderai point.

DEUCALION.

Ni moi.

PIRRHA.

Je fuis dans un trouble...

DEUCALION.

Je ne puis vous exprimer mon agitation.

PIRRHA.

Nous étions fi bien feuls ! pourquoi les Dieux ? ..

DEUCALION.

Abandonnons-nous à leurs décrets ; & par une

entière obéissance, tâchons de nous les rendre favorables.

(Ils s'approchent de la statue, tenant la guirlande, & se regardant tristement.)

PIRRHA.

Deucalion !

DEUCALION.

Pirrha ! elle ne devra la vie qu'à notre tendresse ; si je ne tremblois pas pour vos jours ; si vous ne craigniez pas pour les miens !...

PIRRHA.

Posons la guirlande ; & fuyons si vîte & si loin, qu'elle ne puisse nous voir, ni jamais nous trouver.

(Ils posent la guirlande ; & l'Amour qui paroît à la place de la statue, en les prenant tous les deux par la main, les arrête.)



SCÈNE VII.

L'AMOUR, DEUCALION, PIRRHA.

L'AMOUR.

Je vous retiens, & ne veux plus vous quitter.

PIRRHA & DEUCALION *ensemble.*

O ciel ! c'est l'Amour !

L'AMOUR.

Lui-même. Dès que vous vous êtes vus, n'avez-vous pas dû penser que je ne tarderois pas à venir vous tenir compagnie ?

DEUCALION.

Dieu puissant !

PIRRHA.

Dieu charmant !

L'AMOUR.

Je m'ennuyois beaucoup d'être oisif ; & je me suis diverti à lancer tous mes traits sur vos cœurs.

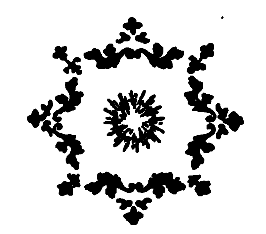
DEUCALION.

Amour, s'il t'en reste encore, épuise-les sur le mien !

L'AMOUR.

Oh ! je ne ſaurois te rendre plus amoureux, ni Pirrha plus belle. Grâces, Jeux & Ris, qui renaiſſez avec mon empire, par vos danſes & vos chants, célébrez ce grand jour.

Les Jeux & les Ris, déguiſés ſous différens perſonnages, forment le divertiſſement.



DIVERTISSEMENT.

L'AMOUR *chante.*

DEUX Mortels échappés aux plus terribles coups,
Du monde submergé, restes insociables,
Alloient par leurs haines coupables
Éterniser l'arrêt du céleste courroux.
A des traits plus aimables
Leurs cœurs se sont ouverts.
Amans inséparables,
Repeuplez l'Univers.
De mes bienfaits inépuisables,
Mortels heureux, enivrez-vous.
Destins cruels, Destins inexorables,
L'Amour est plus puissant que vous.
Jeux & Ris, partagez l'honneur de ma victoire;
Par de brillans concerts animez leurs desirs :
En augmentant leurs plaisirs,
Vous ajoutez à ma gloire.

COUPLETS.

L'AMOUR.

AMANS, cessez des plaintes vaines,
Sans l'Amour vous ne seriez rien;
Malgré tout le poids de mes chaînes,
Comptez vos plaisirs & vos peines :
Je fais moins de mal que de bien.

AUTRE.

Contre moi tout le monde crie ;
De mes bienfaits on ne dit rien :
C'eſt pourtant moi qui vous allie ;
C'eſt moi qui vous donne la vie :
Je fais moins de mal que de bien.

PIRRHA, *à l'Amour.*

Je cherchois mon bonheur ſuprême ;
Et j'en ignorois le moyen :
Mais j'ai trouvé tout, puiſque j'aime ;
Si mon amant penſe de même,
Amour, tu ne fais que du bien.

DEUCALION, *à l'Amour.*

Victime d'une erreur groſſiere,
Grand Dieu, je fuyois ton lien ;
Mais enfin ton flambeau m'éclaire.
Pour qui ſent une ardeur ſincère,
L'Amour eſt le ſouverain bien.

UNE DES GRACES, *pour une petite Fille.*

Contre l'Amour Maman dit rage ;
Pour moi je n'en dis encor rien ;
Mais ſi jamais je ſuis en âge,
Alors je verrai par l'uſage,
S'il fait moins de mal que de bien.

UN DES PLAISIRS, *pour un Vieillard.*

A l'Amour ne rends plus hommage;
Pour les Vieillards il ne vaut rien;
C'est ainsi que parle le Sage:
Pour moi je pense qu'à tout âge
Il fait moins de mal que de bien.

L' A M O U R, *au Parterre.*

Vous, mes sujets de préférence,
Dont je suis l'ame & le soutien,
Instruits par votre expérience,
Convenez que, sur-tout en France,
Je fais moins de mal que de bien.

F I N.

DEUCALION ET PIRRHA,

BALLET.

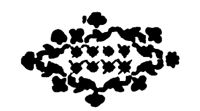
Représenté, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, le 30 Septembre 1755.

Les paroles de M. DE SAINTFOIX.
La Musique de Messieurs GIRAUD, Ordinaire de la Musique du Roi, & LE BERTON.

LE sujet de ma Comédie de DEUCALION & PIRRHA, me parut propre à être mis sûr la scène lyrique. Je crois que l'idée du Divertissement qui termine ce petit Poëme, est heureuse. Il étoit assez difficile d'imaginer des personnages chantans, dansans, & analogues à l'action, lorsqu'il n'y avoit encore qu'un homme & une femme sur la terre. Un Poëte a dit,

L'audace a fait les Rois.

Il est plus flatteur de penser que c'est la reconnoissance.



ACTEURS.

VÉNUS.

LA DISCORDE.

DEUCALION.

PIRRHA.

L'AMOUR.

UNE VOIX.

SUITE DE LA DISCORDE.

SUITE DE VÉNUS.

L'AGE D'OR.

L'INNOCENCE.

JEUX & RIS *de la suite de l'*A*MOUR*, *transformés en Bergers.*

DEUCALION



DEUCALION
ET PIRRHA,
BALLET.

Le Théâtre représente les suites du déluge qui dure encore : on entend le bruit sourd & confus des vagues, des vents & du tonnerre : on voit des arbres & différentes ruines qu'entraînent & qu'engloutissent les torrens : le nuage éclairé où VENUS *paroît avec les trois Graces, jette assez de lumiere pour qu'on puisse appercevoir ces tristes objets à travers les ténèbres.* DEUCALION *&* PIRRHA *qui ne se connoissent point & qui ne se sont pas encore vus, viennent d'être transportés par une Puissance divine, dans un des bocages sacrés du mont Parnasse : ils sont endormis au pied d'une statue dont la figure & les traits ne laissent point distinguer si elle est d'un homme ou d'une femme.*

SCÈNE PREMIÈRE.

VÉNUS, SUITE DE VÉNUS, LA DISCORDE, DEUCALION & PIRRHA *endormis.*

VÉNUS.

LE Ciel veut bien enfin borner les châtimens
Qu'il devoit à la terre :
Que le calme renaiſſe entre les élémens :
Ceſſez tonnerre.
Fiers aquilons, ne troublez plus les airs :
Ondes, rentrez dans les limites
Qui vous furent preſcrites
Par l'inviſible accord des loix de l'Univers.
Aſtre brillant de la lumière,
Ranimez la Nature & rendez-lui le jour :
Recommencez votre immenſe carrière ;
Vous allez éclairer les bienfaits de l'amour.

La ſymphonie annonce l'arrivée de la Diſcorde qui ſort de deſſous le Théâtre avec ſa ſuite, le Déſeſpoir, la Rage, la Jalouſie, les Soupçons, le Dépit, &c.

LA DISCORDE.

En vain les vents, la foudre & l'onde
Semblent obéir à ta voix :
Du Destin les suprêmes Loix
M'ont livré, comme à toi, le monde.

VÉNUS.

Jeunes Mortels conservés par les Dieux,
Méritez d'être unis de la plus douce chaîne.

LA DISCORDE.

Ils ne se sont point vus : je vais semer entr'eux
Les soupçons, la crainte & la haine.

VÉNUS.

Tous les deux vont du Ciel apprendre les décrets ;
Et je crains peu les noirs projets
Que forme une rage inhumaine.

Chœur de la suite de Vénus, tandis qu'elle remonte au Ciel.

Jeunes Mortels conservés par les Dieux,
Méritez d'être unis de la plus douce chaîne.



SCÈNE II.

LA DISCORDE, SUITE DE LA DISCORDE, UNE VOIX, DEUCALION ET PIRRHA *endormis.*

LA DISCORDE & *sa suite.*

SEMONS, semons entr'eux
Les soupçons, la crainte & la haine.

Danses de Furies.

CHŒUR *à Pirrha.*

De l'Amour crains les traits :
Ses funestes attraits
Ont fait les malheurs de la Terre.

CHŒUR *à Deucalion.*

L'Amour en voulant vous unir,
Prépare au Maître du tonnerre
De nouveaux Titans à punir.

LES DEUX CHŒURS.

Craignez ses traits :
Ses funestes attraits
Ont fait les malheurs de la Terre.

La ſuite de la Diſcorde diſparoît : elle reſte ſeule dans un coin de Théâtre, pour jouir un moment du trouble qu'elle a jetté dans le cœur de Pirrha & de Deucalion qui s'éveillent effrayés, & qui ſemblent vouloir fuir chacun de ſon côté.

PIRRHA.

Je frémis...

DEUCALION.

Quel ſonge!..

UNE VOIX *qui ſort d'une nue.*

Arrêtez :
La volonté du Ciel va vous être connue.

PIRRHA.

Dieux! que mes ſens ſont agités!..

LA VOIX.

Couronnez cette Statue
D'une guirlande de fleurs :
Elle s'animera ſoudain à votre vue :
Si vous n'obéiſſez, craignez d'affreux malheurs.

LA DISCORDE.

Cet arrêt du Deſtin remplira mon attente :
A des tranſports jaloux ils livreront leurs cœurs :
Dans les enfers je retourne contente.

Elle s'abîme : le Théâtre s'éclaire & s'embellit : Pirrha & Deucalion ſe regardent avec un plaiſir mêlé de trouble & de crainte.

SCÈNE III.

DEUCALION, PIRRHA.

DEUCALION.

Que de charmes!..Grands Dieux, puis-je m'en garantir!
Quelle ſeroit votre injuſtice
De rendre dangereux ce qu'on ne ſauroit fuir!

PIRRHA.

Craignons qu'un ſonge affreux, hélas, ne s'accompliſſe!

DEUCALION *l'arrêtant.*

Où portez-vous vos pas ? Vous avez entendu
Ce que le Deſtin nous ordonne.

PIRRHA.

Je fuis des lieux où tout m'étonne,
Où tout confond mon eſprit éperdu.

DEUCALION.

Aux volontés du Ciel, voulez-vous mettre obſtacle ?
Pour animer ce marbre il ne faut qu'un moment.

PIRRHA.

Vous, vous intéreſſez ſans doute à ce miracle ;
J'en juge à votre empreſſement.
Un doux eſpoir flatte votre ame :
Vous croyez déja voir un objet enchanteur :
Votre cœur vole au-devant de la flamme,
Dont il va faire ſon bonheur.

DEUCALION.

Ah ! Jugez plutôt à vos charmes,
Qu'aux plus vives alarmes
Il doit s'abandonner :
C'eſt un époux que l'on va vous donner....
Vous l'aimerez !..

PIRRHA.

Je ne ſaurois m'y contraindre ;
Mon cœur eût-il deſiré d'autres nœuds.

DEUCALION.

Que mon deſtin ſeroit à plaindre !..
O ciel ! Je lis déja mon malheur dans vos yeux.
Sur cet objet vous les fixez ſans ceſſe :
Vous y cherchez les traits qui doivent vous charmer :
Des regards ſi pleins de tendreſſe
Devroient ſeuls l'animer.

Craignez que ma fureur jalouse,
Quand vous attendez un Amant,
N'obtienne des Dieux une épouse...

PIRRHA *tristement.*

Ah! vous l'obtiendrez aisément.
Pirrha doit fuir l'amour; & Pirrha ne demande
Qu'à conserver un cœur indifférent.
Je vais cueillir des fleurs & faire la guirlande.

SCÈNE IV.

DEUCALION, *seul, & regardant la Statue.*

DANS ce fatal instant, quels vœux puis-je former?
Le voilà ce rival que Pirrha me préfere!
C'est de ce vain objet que la cruelle espère
Qu'il va naître un amant digne de l'enflammer.
Détruisons l'espoir qui la flatte:
Demandons une épouse aux Dieux...
Hélas! elle seroit sans appas à mes yeux;
Et je sens dans mon cœur qu'en affligeant l'Ingrate,
Je me rendrois encor plus malheureux.
Si n'être point aimé de l'objet qu'on adore,
Est un destin plein de rigueur,
Faire couler ses pleurs & causer son malheur,
Est un tourment plus grand encore.

SCÈNE V ET DERNIÈRE.

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA.

A CET objet qui doit combler vos vœux
Cet inſtant va donner la vie :
J'apporte la guirlande, obéiſſons aux Dieux;
Venez...

DEUCALION.

Je vais expirer à vos yeux!

PIRRHA.

D'où naît le déſeſpoir dont votre ame eſt ſaiſie?

DEUCALION.

Ah, je brûle pour vous de la plus vive ardeur!
Dès l'inſtant que je vous ai vue,
Tous vos traits pour jamais ſe ſont peints dans mon cœur;
Et je cède au coup qui me tue.
Le marbre, hélas, va s'animer pour vous;
Les Dieux devoient ce miracle à vos charmes;
Il vivra ce rival pour le ſort le plus doux;
Je ne vivrai que pour verſer des larmes.

PIRRHA.

Je ne demandois rien aux Dieux :
Vous cherchez ſeul à faire votre peine :
Je conſentois que pour vous rendre heureux,
Cet objet au gré de vos vœux,
S'unît à vous d'une éternelle chaîne.
Vous cherchez ſeul à faire votre peine.

DEUCALION.

En vain le Ciel pour faire mon bonheur,
De nouvelles beautés repeupleroit le monde :
Sans ceſſe je dirois dans ma douleur profonde,
Il n'en eſt qu'une pour mon cœur.

PIRRHA.

Si vous choiſiſſiez la plus tendre,
Ah, je ne craindrois point qu'elles viſſent le jour !
Ne tenez rien que de l'Amour ;
J'aurai des graces à lui rendre.

DEUCALION.

Quoi, Pirrha, vous m'aimez!.. Quel diſcours enchanteur!..
Quoi, Pirrha, vous daignez recevoir mon hommage!..

PIRRHA.

Je n'ai voulu qu'éprouver votre ardeur.

DEUCALION.

Grands Dieux! par la vertu qui régnoit dans mon cœur,
J'ai tâché d'être votre image :
Je vais avec Pirrha l'être par mon bonheur.

ENSEMBLE.

Une clarté plus pure
Se répand dans ces lieux :
Ces bois reprennent leur verdure :
Cette onde, par ſon doux murmure,
Semble nous dire : aimez, ſoyez heureux ;
Votre bonheur embellit la Nature.

PIRRHA.

Pourquoi les céleſtes décrets
Exigent-ils de nous que ce marbre reſpire ?

DEUCALION.

Si nous n'obéiſſons, les châtimens ſont prêts :
De cet ordre cruel, comme vous je ſoupire :
Cet objet peut-il s'animer ;
Peut-il avoir un cœur & ne pas vous aimer ?

PIRRHA.

C'eſt moi ſeule qui dois me livrer aux alarmes :
Je vous verrai devenir inconſtant.

DEUCALION.

Ah ! rendez justice à vos charmes ;
Vous la rendrez à votre amant.
N'hésitons plus ; faisons ce que le Ciel commande.

Ils approchent de la statue.

PIRRHA.

De mes tremblantes mains s'échappe la guirlande ;
Mes pas sont chancelans...

DEUCALION.

Pirrha ! belle Pirrha !
Nous étions si bien seuls !

PIRRHA.

Couronnons la statue ;
Mais détournons la vue ;
Et fuyons aussi-tôt qu'elle s'animera.

Ils posent la guirlande ; & l'Amour qui paroît à la place de la Statue, les retient l'un & l'autre par la main.

L'AMOUR.

Levez les yeux ; voyez qui vous arrête.

DEUCALION & PIRRHA *ensemble.*

Ah ! c'est l'Amour...

L'AMOUR.

C'est lui qui vous apprête

Les destins les plus doux :
En commençant à vous connoître,
Vous auriez dû penser que l'Amour avec vous
Ne tarderoit pas à paroître.
L'Oracle qui sembloit s'opposer à vos vœux,
Enseigne que l'on doit, par son obéissance,
Mériter les faveurs des Dieux.
Accourez, Jeux & Ris, secondez ma puissance :
Inventez mille amusemens ;
Volez, volez sans cesse autour de ces amans.

CHŒUR *des Ris & des Jeux.*

Inventons mille amusemens ;
Volons, volons sans cesse autour de ces amans.

L'AMOUR.

Peignez-leur les mortels, au sein de l'innocence,
De la Nature encor ne suivant que les loix ;
Mais bien-tôt par reconnoissance
Se choisissant des Rois.

La Suite de l'Amour se transforme en Bergers & en Bergères ; les uns sont assis au milieu des bocages, & paroissent s'amuser à différens jeux, tandis que les autres dansent au son des flûtes & des musettes. L'Innocence & l'Age d'or, après les avoir regardés quelque tems avec complaisance, forment un pas de deux.

UNE BERGÈRE *chante.*

Ainsi qu'un zéphir agréable
Badine avec les tendres fleurs,
L'Amour, dans ce séjour aimable,
Agite doucement nos cœurs.
Il n'y fait sentir sa puissance
Qu'en nous comblant de ses bienfaits :
Avec la paix & l'innocence,
Qu'il règne sur nous à jamais.

On entend dans le lointain des cris & des gémissemens, occasionnés par les ravages d'un monstre. Il approche ; les Bergers & les Bergères sont effrayés ; un des Bergers l'attaque & le tue ; tous les Bergers entourent leur défenseur, l'élevent sur un trône de verdure, & lui rendent hommage. La reconnoissance a fait le premier Roi.

CHŒUR.

Que le rang le plus glorieux,
De ce vainqueur consacre le courage :
Que parmi nous il soit l'image
Du souverain des Dieux :
Célébrons sa victoire ;
Que son nom & sa gloire
Volent jusques aux cieux.

FIN.

LE SILPHE,

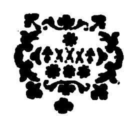
COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 5 Février 1743.

JAMAIS

JAMAIS petite Piece n'a eu plus de ſuccès que celle-ci. J'ai vu des perſonnes la préférer à toutes celles que j'ai faites ; elles trouvoient qu'il régnoit une imagination continuelle dans le dialogue & les détails. Je crois que l'idée du dénouement, & la façon dont il eſt filé, peuvent mériter quelque eſtime. Le même ſujet a été traité depuis ; & il a enrichi la Scène lyrique du charmant ballet de *Zélindor*, représenté, pour la premiere fois, le 17 Mars 1747.



ACTEURS.

JULIE.

LE MARQUIS.

FRONTIN, *Domestique de Julie.*

La Scène est à la campagne, dans le Château de Julie.



LE SILPHE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS *déguisé en femme*, FRONTIN.

FRONTIN, *accourant d'un air fort effrayé.*

AH, Monsieur !

LE MARQUIS.

Qu'as-tu ? te voilà tout tremblant ?

FRONTIN.

Nous sommes perdus !

LE MARQUIS.

Comment ?

FRONTIN.

Je vais payer bien cher ma sotte complaisance.

LE MARQUIS.

Qu'eſt-il donc arrivé?

FRONTIN, *d'une voix entre-coupée.*

Vous ſavez que je vous rencontrai, il y a huit jours, dans l'avenue de ce château; vous vous fîtes connoître à moi pour M. le Marquis de Silvine; vous me dites, que ſur tout ce qu'on racontoit de Mademoiſelle Julie, rien n'égaloit la curioſité que vous aviez de la voir & de lui parler: j'eus beau vous repréſenter que dans ce château, dont elle venoit d'hériter d'une vieille Tante, paſſant les journées entieres à lire de maudits livres de cabale; & n'ayant pour tout domeſtique que ma femme & moi, Mademoiſelle Julie ſe cachoit au reſte de la Nature, & ne recevoit abſolument aucune viſite; vous vous obſtinates; vous tirates votre bourſe; vous me l'offrites; je la pris; & me prêtant malheureuſement à tout ce que vous vouliez, dès le ſoir même je vous préſentai à elle déguiſé en fille, & comme une de mes nièces qui venoit du fond de la Gaſcogne, & qui alloit à Paris chercher condition.

LE MARQUIS.

Eh bien?

FRONTIN.

Eh bien ? plût au Ciel que sous ce déguisement, votre physionomie lui eût paru si plate, si gauche, si sote, si ridicule....

LE MARQUIS.

Je te suis obligé.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, ç'auroit été un grand bonheur ! elle ne vous auroit point offert d'entrer à son service ; & nous ne serions pas aujourd'hui exposés au danger...

LE MARQUIS.

A quel danger ? Explique-toi donc ?

FRONTIN.

Je me promenois ce soir dans le jardin ; Mademoiselle Julie y est venue ; elle m'a appellé : la conversation a tombé insensiblement sur les Silphes ; apprenez, Monsieur, qu'elle en a un ; je n'en puis plus douter ; elle m'a parlé trop positivement, & m'a détaillé trop de circonstances ; depuis cinq ou six nuits, il vient la voir ; il lui tient les discours les plus tendres & les plus passionnés ; ce ne sont point des songes de jeune fille ; ce soir, il doit se rendre visible ; il le lui promit hier en

la quittant.... Vous riez, lorſqu'il va peut-être vous tordre le cou comme à ſon rival, & à moi & à ma femme, pour vous avoir introduit ici?

LE MARQUIS.

Tu commences donc à craindre les eſprits?

FRONTIN.

Morbleu, ſans y croire, je les craignois; à plus forte raiſon à préſent....

LE MARQUIS.

Celui-ci ne te ſera point de mal; je t'en réponds.

FRONTIN.

Je ne m'y fierai pas, je vous en aſſure; & je fuirai plutôt, ſi loin, ſi loin...

LE MARQUIS.

Frontin! En vérité, Frontin, tu m'étonnes! Eſt-il poſſible que tu n'aies pas ſoupçonné que le Silphe & Florine ne ſont qu'un?

FRONTIN.

Ils ne ſont qu'un? Eh! comment ce pourroit-il que Mademoiſelle Julie n'eût pas reçonnu Florine à la voix?

LE MARQUIS.

Eh! comment ſe peut-il que tu ne faſſes pas

réflexion que, lorſque tu me préſentas à elle, ſous le nom de Florine, & comme une de tes nièces, j'affectai, & que j'ai toujours continué d'affecter depuis l'accent du pays d'où tu me faiſois arriver; & qu'ainſi, la nuit, m'introduiſant doucement dans ſa chambre, ne déguiſant plus ma voix, & lui parlant comme je te parle à préſent, j'ai pu aiſément...

FRONTIN.

Je comprends, & je reviens de ma frayeur. Oui, je vois que vous avez pu aiſément vous donner à elle pour une de ces ſubſtances aëriennes, avec qui elle ſouhaitoit tant de pouvoir communiquer; mais j'admire en même-tems votre ſageſſe! A l'âge de dix-huit ans, avec un corps terreſtre, introduit la nuit dans la chambre de votre maîtreſſe, n'y être jamais qu'un pur eſprit; & le jour, auprès d'elle, déguiſé en fille, malgré les tranſports que mille charmes qui s'offrent à votre vue, excitent à chaque inſtant dans votre ame, cacher l'amant, le contenir & le réprimer ſans ceſſe, c'eſt un effort dont je ne vous aurois jamais cru capable!

LE MARQUIS.

Et que je ſoutiens, cependant ici, comme tu vois, depuis huit jours. Parbleu, mon ami, elle eſt bien entêtée de ſes Silphes!

FRONTIN.

Parbleu, Monſieur, comment ne le ſeroit-elle pas? Initiée, dès l'enfance, aux myſtères de la cabale par cette vieille tante qui l'a élevée, je ſuis moins étonné qu'elle croie qu'il y a dans l'air de petits habitans fort aimables & fort galans, que de voir tous les jours tant d'autres perſonnes qui, la nuit, ſeules dans une chambre, ſont effrayées au moindre bruit qu'elles entendent, & dont l'imagination demeure toute la vie frappée de contes de ſpectres & de revenans, qu'on leur a faits dans leur bas âge...

(*Appercevant un habit fort brillant qui eſt étendu ſur le dos d'un fauteuil.*)

Mais, qu'eſt-ce que cet habit? Qu'il eſt brillant, léger! Un Zéphir le porteroit; & ſi Meſſieurs les Silphes deſcendent vêtus ſur la terre, c'eſt à peu-près ainſi que j'imagine qu'ils le ſont.

(*Le Marquis, frappant du pied, fait ſortir de deſſous le Théâtre une girandole fort éclairée, portée ſur un guéridon; & frappant une ſeconde fois, la girandole rentre.*)

Ah!... Et cette machine! Vous avez fait travailler à tout ceci bien ſecrettement! Allons, détaillez-moi donc un peu votre projet.

LE MARQUIS.

Aide-moi plutôt à mettre vîte cet habit ; il eſt nuit ; Julie ne tardera pas à ſortir du jardin & à rentrer ; il faut que tout ſoit prêt....

(*On entend Julie qui chante derrière le Théâtre.*)

Eh ! morbleu, la voici. Que diable, tu es venu m'amuſer... Comment faire à préſent?... Je ne ſais... Eteignons les bougies...

(*Il éteint les bougies, & lui donne l'habit.*)

Prends cet habit ; & tâche de te gliſſer le plus doucement que tu pourras dans ma chambre.

(*Frontin ſort du Théâtre, en tâtonnant, comme un homme qui marche dans l'obſcurité.*)

SCÈNE II.

JULIE, LE MARQUIS, *toujours en femme, & déguiſant ſa voix ſous un accent gaſcon.*

JULIE.

IL me ſemble que j'entends du bruit. Eſt-ce vous, céleſte Génie ?

LE MARQUIS.

Non : c'eſt votre très-terreſtre femme de chambre.

JULIE.

Quoi ! seule ici sans lumière ; & tu n'as pas peur ?

LE MARQUIS.

Je commence à m'enhardir ; & je pense, après tout, qu'il faudroit que votre Silphe fût bien sot, lorsqu'il passe les nuits entières au chevet de votre lit sans se rendre palpable, de ne le devenir que pour me faire quelque niche.

JULIE.

Je t'avoue que pour t'apprendre à ne pas traiter sans cesse tout ce que je te dis de lui, de pures chimères, je ne serois pas fâchée...

LE MARQUIS.

Qu'il me lutinât un peu ? Ma foi, Mademoiselle, ne vous en déplaise & à lui, vos Silphes, vos Gnomes & vos Salamandres, sont des idées assez nouvelles à l'esprit, pour qu'on ne se les persuade pas aisément.

JULIE.

Nouvelles à l'esprit ? Eh ! ma pauvre fille, ces idées qui te paroissent si nouvelles, étoient celles de toute l'antiquité. Ne croyoit-on pas que les Néréides tenoient leur Cour sous les eaux ; qu'Eole & ses en-

fans régnoient dans les airs; que les forêts étoient habitées par les Faunes & les Silvains; qu'il n'y avoit point de boccage ou de fontaine, qui n'eût sa Nymphe ou sa Naïade, & qu'enfin tous les élémens étoient peuplés d'Êtres intelligens, qui se rendoient visibles, qui pouvoient prendre à leur gré toutes sortes de formes, & qui, sujets aux mêmes passions que les hommes, devenoient quelquefois sensibles pour de simples mortelles? Ne voilà-t-il pas à peu-près le systême des Silphes? Ah! si le mystère de la cabale t'avoit ouvert les yeux de l'esprit...

LE MARQUIS.

Je verrois de belles choses!

JULIE.

Tu verrois, qu'environnées sans cesse de leurs innombrables légions, dès que nous sommes dans l'âge d'aimer, le Silphe à qui nous plaisons voltige & s'empresse autour de nous, comme le papillon autour d'une fleur qui commence d'éclore. La nuit, il se peint à notre ame dans l'illusion d'un songe qu'il excite. Le matin, il l'émeut au ramage des oiseaux. Dans les beaux jours du printemps, c'est lui qui nous plonge dans une douce rêverie, & nous fait méditer amoureusement sur cette union, cette harmonie & cette tendre intelligence qui

ranime toute la Nature. Au bord d'une fontaine, lorſqu'une jeune perſonne ſe regarde avec complaiſance ; lorſqu'elle croit s'entretenir ſeule avec ſes charmes ; lorſque, pour en relever l'éclat, elle va cueillir des fleurs ; quand elle deſire bientôt de recevoir d'une autre main ce que la ſienne lui préſente ; d'entendre d'une autre bouche ce que la ſienne lui dit ; Florine, c'eſt le Silphe ſon amant qui parle, & qui tâche ainſi de développer peu à peu le ſentiment dans un jeune cœur qu'il voudroit s'attacher.

LE MARQUIS.

Mademoiſelle, je crois, & je croirai toujours, qu'on ne parle véritablement au cœur d'une jeune perſonne, qu'en préſentant à ſes yeux une figure aimable. Vous avez, dites-vous, depuis quatre ou cinq nuits des entretiens charmans avec votre Silphe....

JULIE.

Ah, quelles nuits ! Quels entretiens ! Quel feu ! Quelle vivacité ! Quelle paſſion !

LE MARQUIS.

Fort bien ; mais ce ſoir, quand vous le verrez ; ſi ſa figure ne vous plaît pas, vous ſerez bien étonnée de l'avoir tant aimé ?

JULIE.

Voilà bien la réflexion d'une ame esclave des sens, & à qui je tâcherois vainement de faire comprendre cet amour pur qui peut seul nous élever au commerce des substances aëriennes. Laissons cette conversation, & vas chercher de la lumière.

LE MARQUIS, *en s'éloignant d'elle.*

J'y vais; mais je crains bien que votre substance aërienne ne soit quelque maudit farfadet....

(*Il jette un cri de frayeur.*)

Ha! ha! ha!

(*Il feint ensuite de fermer à grand bruit la porte de la chambre où il est entré, & revient doucement sur le Théâtre.*

SCÈNE III.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

QU'A-T-ELLE? Qu'est-ce donc? Pourquoi ce cri?

LE MARQUIS, *sous le nom de Ziblis, ne déguisant plus sa voix.*

Elle m'appelle maudit farfadet; je lui ai un peu tiré l'oreille....

fleurs dont vous respiriez le parfum, se glissoit sur votre bouche; elle animoit le ramage de cet oiseau qui vous plaît tant. Ces métamorphoses flattoient ma passion, en attendant ce moment fortuné où sûr de votre amour, il ne me reste plus qu'à me rendre visible sous la figure que vous me choisirez. (*D'un ton ironique.*) Seroit-ce celle de ce petit Magistrat, votre voisin, à qui votre famille veut vous marier?

JULIE.

Ah! fi, fi donc. Quelque puissante que soit votre ame, je la défierois de corriger l'orgueil, la suffisance, la morgue & la fatuité de cette figure-là : quand on l'a, on est bien obligé de la garder; mais on n'a jamais imaginé d'en faire une figure de rendez-vous.

LE MARQUIS.

Non, assurément. Allons, voyons, nommez-moi....

JULIE.

Que je vous nomme! Eh qui?

LE MARQUIS.

Voulez-vous que je prenne celle....

JULIE.

Vous n'en prendrez aucune, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Mais...

JULIE.

Mais, votre propoſition me paroît même fort étonnante. N'inquiéterois-je pas votre amour, ſi je vous nommois quelqu'un? Ne devriez-vous pas en être jaloux, & ſoupçonner un rival?

LE MARQUIS.

Je vois votre délicateſſe. Eh bien, il me vient une idée; je vais prendre la figure de Florine, de votre femme de chambre; elle ne ſera plus une fille, & la ſimple confidente de votre paſſion pour moi; elle ſera moi-même; oui, moi-même, belle Julie, l'amant le plus tendre & le plus paſſionné. Il ne me faut que le moment de diſpoſer de ſon ame, c'eſt-à-dire, de la placer dans un autre corps, tandis qu'ici j'occuperai le ſien.

JULIE.

Ziblis...

LE MARQUIS.

Vous jugez bien qu'il y a dans le monde mille gens à qui, pour jouer tous les perſonnages qu'ils y font, pour être tout à la fois foibles & inſolens, rampans & ſuperbes, pedans & petits-maîtres, incrédules & ſuperſtitieux, avares & prodigues,

il faut au moins vingt ames différentes ; mais j'associerai mieux celle de la chère Florine ; je pense à une certaine nouvelle mariée ; c'est une beauté parfaite ; on ne lui reproche que de n'être pas animée ; l'ame vive de Florine lui ira fort bien là ; & vous verrez comment sa figure m'ira ici.

(*Il s'éloigne doucement.*)

JULIE.

Ziblis.... Ziblis....

LE MARQUIS, *derrière le Théâtre.*

Je ne tarderai pas. Je reviens en un moment.

SCÈNE IV.

JULIE, *seule.*

IL part & ne veut pas m'écouter. Peut-être même croit-il que ce ne sont que pures simagrées de mon sexe, & qu'au fond du cœur je suis enchantée d'avoir appris qu'il pourra se revêtir, à mon choix, de la figure que je voudrai. Je conçois bien, vu le peu de délicatesse qu'ont les hommes, que l'amant d'une Silphide, si elle a pour lui la même complaisance, s'accommode à merveilles d'une

pareille métempsicose : au milieu de Paris, aux promenades, aux spectacles, il n'a qu'à jetter les yeux ; princesse, bourgeoise, prude, coquette, quelque femme ou quelque fille que ce soit, dès que sa figure lui plaît, il n'a qu'à dire ; sa Silphide la prend ; & le soir même, sans soins & sans soupirs, il a chez lui des charmes toujours nouveaux : il n'y a point d'homme, interrogez-les tous, qui ne trouve cela fort amusant ; mais, moi, je me reproche même le trouble, & je ne sais qu'elle curiosité, dont en cet instant je ne suis pas maîtresse...

SCÈNE V.

On voit sortir de dessous le Théâtre une girandole fort éclairée, & portée sur un guéridon. Le Marquis, sous un habit de Génie, se jette aux genoux de Julie.

LE MARQUIS, JULIE.

JULIE.

AH !

LE MARQUIS.

Julie, adorable Julie, je puis donc enfin em-

braſſer vos genoux ! Ce n'eſt plus ma voix ſeule qui vous exprime mes tranſports ! Je touche, je tiens, je baiſe mille fois cette main charmante...

JULIE.

Arrêtez donc.

LE MARQUIS.

Quoi, vous la retirez ? Vous me repouſſez ?

JULIE.

Mais...

LE MARQUIS.

Mais, Madame, il étoit donc inutile que je priſſe un corps. Ah ! belle Julie, il n'eſt pas poſſible que ce ſoit à mon amour que vous refuſiez ces innocentes faveurs ; apparemment que la figure ſous laquelle je vous apparois, vous déplaît ?

JULIE.

Non.

LE MARQUIS.

Non ?

JULIE.

Non, vous dis-je ; & ſoit qu'elle emprunte en effet de votre ame qui l'anime à préſent, ce certain agrément que l'amour ſeul peut donner, ſoit préjugé de mes ſentimens pour vous, je trouve que ſous tous les traits de Florine, vous êtes mieux,

mais mieux, beaucoup mieux qu'elle... Vous riez?

LE MARQUIS.

Je ris, il eſt vrai; car, il faut vous l'avouer, ce n'eſt pas dans cet inſtant la première fois, que je vous apparois ſous ces mêmes traits.

JULIE.

Comment donc?

LE MARQUIS.

Ce matin encore à votre toilette....

JULIE.

J'entends; l'ame de Florine, par votre ordre; ſe promenoit hors de chez elle, tandis...

LE MARQUIS.

Tandis que je formois ces boucles, tandis que je plaçois ces fleurs dans vos beaux cheveux, tandis... Vous rougiſſez?

JULIE.

Ah! Ziblis, cela n'eſt pas bien. On croit être avec une fille; on eſt dans un certain déſordre; on ne prend pas garde à ſoi; & juſtement c'eſt avec un amant...

LE MARQUIS.

Mais, croyez-vous que depuis que je vous adore,

mon ame errante ſans ceſſe dans ces lieux, ne vous ait pas vue pluſieurs fois...

JULIE.

Oh! ce n'étoit que votre ame ; mais avec un corps, cela eſt bien différent.

LE MARQUIS.

Très-différent ; & j'en ſens ſi bien la différence, que vous trouverez bon que l'ame de Florine ne revienne plus ici, & que ſous ſa perſonne que je m'approprie dès ce moment, j'y reſte déſormais toujours avec vous.

JULIE.

Vous n'y penſez pas !

LE MARQUIS.

Cela eſt décidé ; l'amant & la femme de chambre ne feront plus qu'un ; c'eſt une commodité...

JULIE.

Que je n'aurai point, s'il vous plaît. Il eſt trop difficile au cœur de ne ſe pas laiſſer diſtraire par les ſens. Que ſais-je ? Le mien pourroit peut-être quelquefois s'échapper vers ces traits qui vous ſont abſolument étrangers.... Et en vérité, vous n'y penſez pas, vous dis-je, de vouloir vous obſtiner à les garder auprès de moi ; ce feroit en quelque ſorte y placer vous-même un rival.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai point jaloux, je vous le jure.

JULIE.

Vous avez donc bien peu de délicatesse ?

LE MARQUIS.

Oh ! vous en avez trop aussi. Car enfin, quelque figure que je prenne, vous aurez toujours les mêmes scrupules ; il faut cependant bien que j'en aie une ; vous avez une bouche, des yeux, des mains ; il faut bien que je m'assortisse de toutes ces choses-là, pour que nous puissions nous convenir.

JULIE.

Ah, Ziblis ! Ziblis !

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame !

JULIE.

Je commence à craindre que parmi les Silphes ; il n'y ait des cœurs aussi gâtés que parmi les hommes.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire par ce soupçon qui m'offense ?

JULIE.

Croyez-vous que je ne sache pas qu'il est d'autres moyens...

LE MARQUIS.

Et quels autres moyens, s'il vous plaît ?

JULIE.

Croyez-vous que, quand même je ne l'aurois pas lu dans nos plus célèbres Philosophes cabalistes, l'Amour ne m'inspireroit pas que, lorsqu'un Silphe aime véritablement une mortelle, & qu'il recherche sincèrement son alliance, au lieu de s'abaisser jusqu'à elle, il peut l'élever jusqu'à lui, & la rendre participante à son essence ? La force & l'attraction de son amour, secondé du nôtre, exalte en nous les parties d'air, les rend dominantes, & les ayant détachées de celles des autres élémens dont nous sommes composées, nous en organise un corps purement aërien & semblable à celui des Silphides... Vous demeurez interdit !

LE MARQUIS.

Eh qui ne le feroit pas ! (*D'un ton ironique.*) Quoi ? dépouillée de ce corps terrestre, comme une ombre légère, on plane, on voltige dans les airs ? Cela est admirable, Madame, cela est admirable ! Et vous avez attendu de mon amour...

JULIE *avec dédain.*

Au ton ironique que vous prenez, je vois ce que j'en puis attendre ; mais puisque vous ne me

trouvez pas digne de votre alliance, vous trouverez bon que je ne m'honore pas aussi de votre attachement; & qu'ayant reconnu votre façon de penser pour moi, l'heure me paroisse trop indûe pour rester plus long-tems avec vous.

LE MARQUIS.

Madame...

JULIE *sortant & s'enfermant.*

Je sais que je ne puis pas me mettre à l'abri des persécutions d'un Silphe, & que vous pouvez pénétrer dans tous les lieux où je voudrois me cacher; mais je me flatte que ne voulant pas faire mon bonheur, vous voudrez bien du moins n'être pas mon tyran.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

A-T-ON jamais entendu parler d'une pareille idée? Oh, ma foi, ce dernier trait me confond!

FRONTIN.

Il est vrai que la proposition est assez embarras-

ſante ; j'ai entendu toute votre converſation ; parbleu, Monſieur, ſi vous pouviez en effet la dépouiller de ſa perſonne, & que vous vouluſſiez m'en revêtir, ah ! que je ſerois charmé d'être une jeune fille, avec un gentil minois, une jolie taille ! Que je me divertirois ! que je...

LE MARQUIS.

Malgré tout mon amour, je vois bien qu'il faut l'abandonner à ſes viſions.

FRONTIN.

L'abandonner ! Non, Monſieur, non. De ce coin où je m'étois caché, j'obſervois curieuſement ſes regards ; votre figure, ſous cet habit, l'a véritablement frappée ; elle lui plaiſoit infiniment.

LE MARQUIS.

Elle lui aura plu tant que tu voudras ; je te dirai davantage ; ma perſonne ſeroit aimée, que l'attachement du cœur ne triompheroit pas, je crois, de l'égarement de l'eſprit.

FRONTIN.

Voilà les amans ! Toujours vifs, toujours emportés, toujours extrêmes au moindre obſtacle qui s'oppoſe à leurs deſirs !

LE MARQUIS.

Eh! que veux-tu que je fasse désormais ?

FRONTIN.

Rien, Monsieur, rien; allez, partez; quittez ces lieux; je vous souhaite le bon soir.

LE MARQUIS.

Crois-tu que laissant-là les déguisemens, l'attendant ici, me jettant à ses genoux, & avec tout ce feu, cette ardeur, cette passion que je ressens pour elle, lui découvrant qui je suis?.. Non, Frontin, non, tu auras beau dire, cela ne me réussiroit pas.

FRONTIN.

Je ne dis mot.

LE MARQUIS.

Il vaudroit encore mieux que je reprisse le déguisement de Florine.

FRONTIN.

Comme vous voudrez.

LE MARQUIS.

Mon esprit étourdi de la proposition qu'elle vient de me faire, auroit le tems de se remettre; il me viendroit peut-être quelque bonne idée.

FRONTIN.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Mais, quelle idée peut-il me venir ?

FRONTIN.

Je ne sais.

LE MARQUIS.

Elle voudra toujours devenir Silphide ?

FRONTIN.

Voilà le diable.

LE MARQUIS.

Je suis le plus malheureux de tous les hommes !

FRONTIN.

Du moins, dans cet instant, le plus agité.

LE MARQUIS.

Mon cher Frontin.

FRONTIN.

Mon cher Monsieur.

LE MARQUIS.

Conseille-moi donc.

FRONTIN.

Eh bien, je vous conseille de commencer par

rentrer, attendu que le cœur de Mademoiſelle Julie n'étant pas, je crois, dans ce moment beaucoup plus tranquille que le vôtre, elle ne ſera pas ſans doute long-tems ſans revenir ici; il ne faut pas qu'elle nous ſurprenne enſemble.

LE MARQUIS.

Tu as raiſon.

FRONTIN.

Je l'attendrai, moi.

LE MARQUIS.

Que lui diras-tu ?

FRONTIN, *vivement.*

Oh, parbleu, nous verrons! Par quelque conte imaginé ſur le champ, j'examinerai, j'interrogerai, je ſuivrai, je preſſerai ſon cœur; je tâcherai d'y démêler ſi la Nature, qui ne perd jamais de ſes droits, ne lui parle point en faveur d'un amour terreſtre, malgré toutes les chimères dont les maudits livres de cabale ont rempli ſont eſprit. De votre côté, nous écoutant, méditant, rêvant, cherchant, vous pourrez trouver.... Que diable; lorſque tant d'amans ſe flattent tous les jours de venir à bout de la ſageſſe d'une femme, n'eſt-il pas honteux que vous déſeſpériez, vous, de triompher de la folie de celle-ci?

LE MARQUIS.

Allons ; reste donc, je vais rentrer ; mais, auparavant, écoute... j'imagine...

FRONTIN *entendant Julie.*

Écoutez vous-même que l'on ouvre cette porte ; & allez achever d'imaginer dans votre chambre. Rentrez, rentrez donc vîte.

SCÈNE VII.

JULIE *seule, tenant à la main une cassette qu'elle pose sur sa toilette.*

Non, non, ne nous repentons point de l'avoir quitté si brusquement. Son ton ironique a dû d'autant plus m'offenser, que la proposition que je lui faisois étoit naturelle, & lui prouvoit bien véritablement que ce n'étoit que lui, lui uniquement que je voulois aimer ; mais le parti que je prends à l'égard de Florine, coûte cher à mon cœur ! La pauvre fille m'est si attachée...

SCÈNE VIII.

JULIE, FRONTIN, *arrivant sur la Scène en faisant de grands éclats de rire.*

JULIE.

Qu'avez-vous donc à rire de la sorte ?

FRONTIN.

Je ris... Excusez, Mademoiselle ; je ne vous voyois pas.... Je ris de la colère de Florine.

JULIE.

Eh ! qu'a Florine pour être en colère ?

FRONTIN *feignant d'hésiter.*

Mademoiselle....

JULIE.

Eh bien ?

FRONTIN.

Pour vous le dire, il faut vous avouer que la curiosité de voir votre Silphe, m'a fait me cacher dans ce coin d'où j'ai entendu toute votre conversation avec lui. Vous savez que piquée de ce qu'il ne vouloit pas vous rendre Silphide, vous l'avez

quitté assez brusquement. Il est resté encore quelques momens ; ensuite il a tout-à-coup disparu. J'étois inquiet de la pauvre Florine ; je me suis approché de la porte de sa chambre ; j'ai frappé une fois, deux fois ; à la troisième, elle est venue m'ouvrir, en se frottant les yeux comme une personne qui s'éveille. Je suis fâché, Mademoiselle Florine, lui ai-je dit, d'avoir troublé votre sommeil : les jolies filles comme vous ne peuvent faire que de jolis rêves. Elle a souri ; & comme je ne lui parlois ainsi, que pour savoir si votre Silphe avoit véritablement fait passer son ame dans la personne inanimée de cette nouvelle mariée dont il vous avoit parlé : Vous souriez, ai-je ajouté ; je parierois presque que vous rêviez qu'on vous marioit : ma foi, m'a-t-elle répondu, en éclatant de rire, vous l'avez deviné ; & tout de suite, Mademoiselle, elle m'a raconté que tout-à-coup elle s'étoit sentie assoupie, & que tout-à-coup il lui avoit semblé qu'elle n'étoit plus Florine, mais une nouvelle mariée, avec de la naissance, du bien, de la beauté ; qu'enchantée de son état, vive, légère, brillante, parlant, riant, répondant à tout, elle ne respiroit que plaisirs, fêtes, spectacles, magnificence ; que son mari la regardoit avec un étonnement....

JULIE *riant.*

Je le crois bien.

FRONTIN.

Quel changement ſubit, lui diſoit-il ; & que vous voilà bien toutes. Tandis que vous êtes filles, un maintien droit & réſervé, ne levant preſque pas les yeux, quelques révérences au plus. A votre air toujours tranquille, on diroit que rien ne vous touche. Vous marie-t-on ? Il ſemble que dans l'inſtant vous acquérez une ame toute nouvelle.

JULIE.

Enfin ?

FRONTIN.

Enfin... enfin... Florine a terminé le récit de ſon prétendu rêve, en me diſant que ce mari étoit devenu ſi preſſant, qu'elle s'étoit éveillée ; mais lorſque je lui ai appris qu'elle ne s'étoit point endormie, & qu'elle ne s'étoit point éveillée, & que votre Silphe, pour être avec vous ce ſoir, lui avoit fait l'honneur d'emprunter ſa figure, vous ne ſauriez croire comme elle s'eſt emportée. Quoi ? s'eſt-elle écriée, Mademoiſelle auroit ſouffert que l'on me fît cette méchanceté ? Quelle méchanceté, avois-je beau répondre ? Ne vous trouviez-

vous pas bien ?.. Fort bien, en vérité ; & l'ame d'une pauvre fille comme moi, avec ce mari.... Comment donc ? on aura beau ſouffrir, ſe priver, faire tout ce qu'on peut pour être une fille d'honneur ; on ne pourra pas répondre de ſa perſonne ! Le Silphe de Mademoiſelle eſt peut-être un libertin qui prendra la mienne, la portera, en fera.... que ſais-je ?

JULIE *ſoupirant.*

Il ne la prendra plus, Frontin ; il ne la prendra plus ; ce n'étoit que pour être avec moi qu'il l'empruntoit ; je vais renvoyer Florine.

FRONTIN.

La renvoyer !

JULIE.

Frontin, ſous les traits de ta nièce, mon Silphe ne m'a paru que trop charmant ! Ah ! quelle peine j'avois à me rendre maîtreſſe du trouble de mes ſens ! Dans cet inſtant même encore, je ne t'en parle qu'avec émotion. Voudrois-tu qu'ayant ſans ceſſe Florine auprès de moi, croyant ſouvent que ce ſeroit lui, le ſouhaitant peut-être même quelquefois, j'entretinſſe dans mon cœur une paſſion folle, ridicule, extravagante ? Non, Frontin,

elle partira; c'eſt une réſolution priſe; & j'y ſuis d'autant plus déterminée, que j'ai trouvé le moyen de m'adoucir cette ſéparation, par l'idée que les préſens que je vais lui faire, en la renvoyant, aideront peut-être à lui procurer une ſituation gracieuſe & au-deſſus de ſon état. Tu lui donneras cette caſſette....

FRONTIN *ouvrant la caſſette.*

Comment diable! voilà une ſomme conſidérable en or... & des pierreries! Au lieu d'être une fille & ma nièce, ah! que je ſuis fâché que Florine ne ſoit pas un jeune homme digne de vous par ſa naiſſance & ſon bien! Avouez que vous ne le renverriez pas, & qu'il vous feroit aiſément re noncer à tous vos Silphes?

JULIE.

Moi, je renoncerois à l'eſpérance de devenir Silphide! Moi, j'aimerois un homme!

FRONTIN.

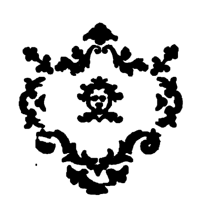
Sans doute; vous avez beau vous récrier; votre cœur a plus de raiſon que votre eſprit, &...

JULIE.

Allez-vous recommencer des diſcours qui

m'ont cent fois déplu ? Finissons. Portez cette cassette à votre nièce ; dites-lui, car je ne la verrai point, je craindrois trop l'attendrissement de nos adieux ; dites-lui les raisons qui m'obligent à la renvoyer ; elle doit les approuver ; assurez-la bien d'ailleurs qu'elle me sera toujours chère. Allez... Attendez... Je pense.... oui.... Je veux joindre à ces présens celui de mon portrait ; je vais le chercher ; ce ne sera pas, je crois, le moins précieux aux yeux de cette pauvre fille.

(*Elle sort.*)



SCÈNE IX.

LE MARQUIS, *sous l'habit de Génie, voyant sortir Julie*, FRONTIN.

LE MARQUIS.

FRONTIN!

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, vous aviez raison de dire que quand même votre personne seroit aimée, vous n'en seriez guère plus avancé ; vous l'avez entendu ; on vous renvoie.

LE MARQUIS.

Je resterai mon cher Frontin ; je resterai ; & j'espère même à cette aventure-ci un dénouement favorable à mon amour. Je viens d'imaginer un moyen presque sûr de la faire renoncer à la folle idée de devenir Silphide.

FRONTIN.

Elle n'y renoncera jamais.

LE MARQUIS.

Elle y renoncera, te dis-je : pour gagner l'esprit

d'une femme, & pour achever les triomphes de l'amour, qui ſouvent ne ſeroient qu'imparfaits, il eſt dans le cœur de toutes un endroit toujours délicat, toujours ſenſible; il ne faut qu'y frapper.

FRONTIN.

Tant mieux, mais....

LE MARQUIS *en s'en allant.*

Mais, tu vas voir.... La voici; dis-lui ſeulement, d'un air effrayé, que tu crois que ſon Silphe eſt revenu.

SCÈNE X.

JULIE, FRONTIN.

JULIE *entre en rêvant, & tenant une boîte à portrait.*

DANS quel trouble & quelle agitation eſt mon cœur!

FRONTIN *affectant un air effrayé.*

Le mien dans cet inſtant n'eſt guère plus tranquille; & vous ferez, s'il vous plaît, vos préſens & vos adieux vous-même.

JULIE.

Oui, Frontin ; & j'ai fait, après tout, réflexion qu'il y auroit trop de cruauté à ne pas parler moi-même à ta nièce.

FRONTIN.

Ce n'est pas ce que je veux vous dire, mais que je ne me risquerai point à entrer là-dedans ; je crois que je viens d'y appercevoir votre Silphe.

JULIE, *s'avançant vers la porte de la chambre de Florine.*

Il seroit revenu ! Voyons.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

JULIE, LE MARQUIS, *sous l'habit de Génie.*

FRONTIN, *lorsque le Marquis paroît, feint de s'enfuir de frayeur, & se tient au fond du Théâtre.*

Ahi ! ahi !

JULIE.

Quoi ? Ziblis, vous voilà encore sous la figure de Florine !

LE MARQUIS.

De grâce, daignez écouter un inſtant un amant....

JULIE.

Je n'écoute point un amant qui me mépriſe.

LE MARQUIS.

Moi, vous mépriſer ! Moi qui vous adore ! Pouvez-vous penſer ?..

JULIE.

Je penſe, & je penſerai toujours, que vous pouvez me rendre Silphide ; que vous ne le voulez pas, & que c'eſt donc m'offenſer, que de me parler de votre amour.

LE MARQUIS.

Belle Julie....

JULIE.

Tout ce que vous me direz ſera fort inutile.

LE MARQUIS.

Réfléchiſſez donc...

JULIE.

Mes réflexions ſont faites.

LE MARQUIS.

Eh bien ! Madame, eh bien ! vous le voulez ; vous m'êtes trop chère pour que je ne cherche pas

à vous ſatisfaire aux dépens même de mes propres deſirs ; vous allez devenir Silphide ; mais vous êtes bien cruelle, il faut l'avouer !

JULIE.

En vérité, fort cruelle de vouloir changer d'eſpèce pour partager votre tendreſſe !

LE MARQUIS, *l'emmenant à ſa toilette, devant ſon miroir.*

Mais, en changeant d'eſpèce, voyez, voyez ce que vous m'enlevez ! Tous ces charmes n'apparte-noient-ils pas à votre amant, à mon amour? Vous l'en privez ! Ah ! nos Silphides auront beau dire que cette beauté qu'on vante tant dans les mortelles, n'eſt au plus qu'un certain éclat de lys & de roſes, & quelques traits un peu réguliers. Que ces traits ſont puiſſans ſur un cœur, & qu'aux mouvemens du mien, en vous regardant, je ſens bien qu'elles ne parlent ainſi que par envie !

JULIE.

Par envie ? Nos Philoſophes cabaliſtes prétendent qu'elles ſont ſi belles !

LE MARQUIS, *ſoupirant.*

Vous le ſerez comme elles !

JULIE.

Vous le dites bien triſtement.

LE MARQUIS.

Comme je le ſens.

JULIE.

Oh ! expliquez-vous. Quoi, ne ſont-elles pas belles ?

LE MARQUIS.

Elles ſont admirables par leur eſprit, leur caractère, par les lumières & les connoiſſances infinies qu'elles poſsèdent ; mais, pour former ces charmes & ces traits de la figure qui brillent dans les mortelles, vous jugez bien qu'il faut le mélange de tous les élémens.

JULIE.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Et que par conſéquent, dans une Silphide, qui eſt une ſubſtance purement aërienne, ce ne peut pas être, comme dans un corps terreſtre ; une taille, une bouche, ce teint, ces yeux... Ce n'eſt point tout cela.

JULIE, *vivement.*

Comment, ce n'eſt point tout cela ?

LE MARQUIS.

Non, assurément; & dès que vous serez Silphide, ce ne sera donc plus aussi, dans le cœur de votre amant, réduit avec vous à des charmes purement philosophiques; ce ne sera plus cette ardeur si vive que lui inspiroit sans cesse votre vue. Ce ne seront plus ces transports si pressans, ce doux attrait du desir, qui fait presque lui seul tout l'enchantement de l'amour.

JULIE *troublée*.

En vérité.... Je vous avoue.... Mais.... Après tout.... Eh bien, Ziblis, quelquefois, lorsque vous le desirerez, je reviendrai sur la terre.

LE MARQUIS.

Sur la terre! Une Silphide! Vous n'y pensez pas?

JULIE.

Et pourquoi? N'y venez-vous pas bien?

LE MARQUIS.

Mon sexe n'est pas asservi aux mêmes bienséances que le vôtre; & d'ailleurs, en quittant votre nouvel élément, obligée de vous revêtir d'un corps étranger, seriez-vous bien flattée des empressemens?...

JULIE.

Mais, c'eſt ma perſonne que je reprendrai.

LE MARQUIS.

La vôtre? Lorſque ces parties d'air qui ſont en vous, ſe ſeront détachées & envolées pour vous former un corps purement aërien, faites donc réflexion que, ſemblable à une fleur arrachée de ſa tige & qui vieillit en un jour, tout ce qu'il y a de terreſtre dans ma belle Julie, perdra cet éclat, cette vivacité, ce brillant, cette fraîcheur, qui la rendent la plus belle des mortelles.

JULIE *avec effroi.*

Je deviendrai laide?

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire? Pourquoi ce frémiſſement? Ce changement dans vos traits n'arrivera que lorſque vous vous en ſerez dépouillée; que vous importe?..

JULIE, *avec un ſoupir.*

Que m'importe!...

LE MARQUIS.

Allons, commençons les cérémonies qui vont rompre vos liens avec la terre.

JULIE, *vivement.*

Arrêtez, Ziblis.

LE MARQUIS, *la pressant, plus il la voit se troubler.*

Vous m'étonnez ! Quoi vous, quoi Julie dans le trouble où je la vois pour des charmes que le tems, même un jour effaceroit ? L'immortalité que vous acquerrez, ne vous dédommage-t-elle pas du sacrifice ? Rappellez votre philosophie ; & levez avec fermeté les yeux vers cet élément que vous allez désormais habiter.

JULIE, *vivement.*

Arrêtez, vous dis-je... je n'ai pas la force de me dépouiller ainsi de moi-même ; j'avoue ma foiblesse.... Ziblis.... Je suis née avec ces traits ; je les ai vus croître avec moi ; j'y suis accoutumée ; d'ailleurs, je leur dois la conquête de votre cœur ; cela doit me les rendre encore plus chers ; & je demeurerai donc comme je suis.

LE MARQUIS.

Et vous me permettrez donc aussi de garder cette figure-ci, ou d'en prendre quelqu'autre ?

JULIE.

Ah, que me dites-vous ? Sous des traits empruntés ?

LE MARQUIS.

Quoi ? voulez-vous encore vous oppofer à mon bonheur par une délicateffe ?...

JULIE.

Eh ! puis-je ne pas l'avoir cette délicateffe ?

LE MARQUIS.

Vous êtes bien étonnante, il faut l'avouer ! Vous ne voulez pas devenir Silphide, parce que vous perdriez votre figure ; vous ne voulez pas que je garde celle-ci, parce qu'elle n'eft pas à moi....

JULIE.

Que n'eft-elle à vous, Ziblis ?

LE MARQUIS.

Mais, fi elle étoit à moi, alors je ferois un homme ; & vous penfez fi mal de tous....

JULIE.

Que ne l'êtes-vous ? Ce fouhait eft indigne de vous & de moi ; mais il échappe à mon cœur...

LE MARQUIS, *fe jetant à fes genoux.*

Et couronne mon amour ! belle Julie, voyez à

vos genoux le Marquis de Silvine, le plus tendre, le plus ſincère, le plus paſſionné de tous les amans.

JULIE.

Comment?...

FRONTIN, *qui s'étoit approché peu à peu.*

Oui : ce n'eſt point un amant tombé des nues; je l'ai moi-même introduit ici; le Silphe, Florine & le Marquis de Silvine, ne ſont qu'un.

LE MARQUIS, *toujours aux genoux de Julie.*

Songez, belle Julie, que l'erreur où l'on vous avoit élevée ſur les Silphes, & votre prévention contre les hommes, ont réduit un amant qui vous adore, à ces déguiſemens; ſongez que dans cet amant, brûlant pour vous de l'ardeur la plus vive, jamais cependant aucun inſtant n'a démenti cette flamme ſi pure & ſi reſpectueuſe que vous lui avez inſpirée. Hélas! ſi chaque moment que je paſſois auprès de vous, ajoutoit à ma paſſion, il augmentoit auſſi mon trouble & mon inquiétude ſur le ſuccès de mon amour... Belle Julie... de grace... regardez-moi donc.... Daignez confirmer mon bonheur.

JULIE *lui préſentant la main, & le regardant tendrement.*

Ah! vous avez trop bien lu dans mon cœur, pour pouvoir encore en douter.

FRONTIN.

Enfin, nous triomphons des habitans de l'air; & je suis sûr, Mademoiselle, que le lendemain des nôces, vous en serez tout-à-fait désabusée. Allons, quittons ce triste château; vivons désormais avec les humains; partons pour Paris; c'est le véritable élément d'une jolie femme.

FIN.



L'ISLE

L'ISLE SAUVAGE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

AVEC UN DIVERTISSEMENT.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 5 Juillet 1743.

DANS l'édition de mes Pièces de théâtre en quatre volumes, j'ai dit que celle-ci eut peu de succès dans sa nouveauté ; que le rôle de *Félix* fut joué par un des meilleurs Acteurs, mais qu'il falloit dans ce rôle la figure, l'air & le ton ingénu d'un jeune homme de seize ans. Les Comédiens la redonnèrent à Paris & à la Cour à Fontainebleau, en 1764 ; jamais aucune de mes Comédies n'a fait plus de plaisir & n'a été plus généralement applaudie ; la figure, l'air & le ton de l'Acteur qui jouoit le rôle de *Félix*, y étoient assortis. La vivacité de *Rosette* contrastoit avec le caractère doux & tendre de *Léonor*.



ACTEURS.

BÉATRIX, *Dame Espagnole.*

LÉONOR, } *Filles de Béatrix.*
ROSETTE, }

FÉLIX, *jeune Espagnol.*

OSMARIN, *Sauvage noir.*

D. GUSMAN, *père de Félix, personnage muet.*

TROUPE DE MATELOTS ESPAGNOLS.

La Scène est dans une Isle Sauvage.



L'ISLE SAUVAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, ROSETTE, FÉLIX.

LÉONOR.

COMMENT vous appellez-vous ?

FÉLIX.

Je m'appelle Félix.

LÉONOR.

Êtes-vous un homme ?

FÉLIX.

Oui.

ROSETTE, *à Léonor.*

Je ne crois pas ; car il ne ressemble en aucune maniere à ce qu'on appelle des hommes dans cette île.

FÉLIX.

Vous ressemblez encore bien moins l'une & l'autre, aux femmes que je viens de quitter.

LÉONOR.

Sommes-nous plus à votre gré ?

FÉLIX.

Quelle comparaison ! Voici la première fois de ma vie que j'ai véritablement du plaisir à voir, à entendre ; je n'en connoissois point d'autre que la pêche & la chasse.

ROSETTE.

Quoi ? dans votre île vous n'aviez point quelques jeunes personnes comme nous...

FÉLIX.

Vous êtes les premières blanches que j'aie jamais vues ; vous êtes les seuls objets qui m'aient enchanté ; je n'avois que des sauvages avec qui m'entretenir, des filles noires pour jouer avec moi, & mon père pour me gronder.

LÉONOR.

Oh! perſonne ici ne vous grondera.

FÉLIX.

Mon père eſt Eſpagnol.

ROSETTE *vivement.*

Eſpagnol! Notre mère eſt du même pays.

FÉLIX.

Je n'avois que quatre ans, lorſque nous fimes naufrage.

ROSETTE.

C'eſt par un naufrage que nous nous trouvons parmi les ſauvages; & nous n'avions qu'à peu près cet âge-là, ma ſœur & moi.

FÉLIX.

Quelle conformité dans nos aventures!

LÉONOR.

Ne vous fait-elle pas plaiſir?

FÉLIX.

Oui, en vérité. Allons, dites-moi donc auſſi comment vous vous nommez?

LÉONOR.

Je m'appelle Léonor.

ROSETTE.

Et moi, Rosette.

FÉLIX *les caressant.*

Ma chère Léonor! Ma belle Rosette! Quelle différence de l'état où je me trouve en cet instant, à celui où j'étois il y a une heure, lorsqu'un coup de vent a fait tourner la barque où je pêchois avec mon père... Ah, si je ne craignois pas pour lui, je serois bien aise à présent de mon accident!

ROSETTE.

Il faut espérer que par un bonheur pareil au vôtre, il aura aussi échappé à la tempête.

FÉLIX.

Plût au Ciel! Je voudrois en être sûr, mais cependant sans l'aller retrouver; je ne veux plus sortir d'ici.

LÉONOR.

Vous êtes donc bien content avec nous?

FÉLIX.

Oh! si content, que je ne puis l'exprimer.... Je voudrois vous embrasser.

LÉONOR.

Nous embrasser! L'embrasserons-nous, ma sœur?

ROSETTE *vivement.*

Eh pourquoi non, ma sœur ?

FÉLIX *les embrassant.*

Ah, que cela est délicieux ! Ah, que je sais bon gré à la tempête !

LÉONOR.

Laquelle aimez-vous le mieux de Rosette ou de moi ?

FÉLIX.

Oh ! je n'ai pas le tems de choisir ; je n'ai que celui de vous aimer toutes deux.

LÉONOR.

Félix est honnête.

FÉLIX.

Non, je parle naturellement. Il faut désormais ne nous plus quitter ; & si mon père, ayant aussi échappé à la tempête, comme je l'espère, vient à savoir que je suis ici, & veut m'obliger de retourner dans notre île, vous viendrez toutes deux avec moi...

ROSETTE.

Félix, cela n'est pas possible ; nous sommes auprès d'une mère que nous aimons tendrement, & que nous serions bien fâchées d'abandonner ; nos

jours & les siens ont été conservés par la protection d'un sauvage qui nous a prises en amitié & qui nous sert de père.

FÉLIX.

Votre mère est donc cette blanche qui m'a secouru dans mon évanouissement?

ROSETTE.

Oui; & cet homme noir qui étoit avec elle, est le sauvage dont nous vous parlons.

LÉONOR.

Nous soupirons depuis dix ans après le passage de quelque vaisseau qui puisse nous rendre à notre patrie; seules dans cette île, vous pouvez juger de notre impatience; mais je sens que je vais désormais attendre plus tranquillement. En tout cas, Rosette, nous emmenerions Félix avec nous; ma mère n'auroit pas la barbarie de le laisser ici.

ROSETTE.

Non, certainement; ma mère ne cherche que ce qui peut nous faire plaisir.

FÉLIX.

Dans mon île, j'attendois aussi toujours un vaisseau; mais je m'en passerai bien volontiers désormais. Ne suis-je pas au comble du bonheur, puisque je ne dois plus vous quitter?

LÉONOR.

J'apperçois ma mère & Osmarin qui viennent de ce côté; éloignons-nous.

ROSETTE.

Pourquoi? Allons leur faire part de la joie que nous ressentons.

LÉONOR.

Tu as raison.... Cependant.... Attends.... Il me semble que la présence de ma mère nous gêneroit sur bien de petites questions que nous avons encore à faire à Félix; éloignons-nous, te dis-je; si ma mère a besoin de nous, elle nous appellera.

SCÈNE II.

BÉATRIX, OSMARIN.

OSMARIN.

NON, Madame, non, je ne saurois trop vous le répéter; nous serons les victimes de la complaisance que j'ai eue pour vous, d'arracher ce jeune blanc à la mort; il causera notre perte.

BÉATRIX.

Pouvions-nous laisser périr cet infortuné sous

nos yeux? C'eſt un mouvement d'humanité que je n'ai pas dû combattre un ſeul inſtant.

OSMARIN.

Mais, ſongez donc aux loix de cette île: on y éprouva long-tems les fureurs & la tyrannie des blancs: depuis que nous avons ſecoué leur joug, plus de grace à eſpérer pour eux; nous tâchâmes d'en exterminer la race; nous préſerve le Ciel d'en voir renaître une nouvelle! Lorſque vous fûtes jettée ſur cette côte, ſouvenez-vous qu'on alloit vous immoler, vous & vos filles, & combien j'eus de peine à inſpirer de la pitié pour votre ſexe... Madame, nous ſerons impitoyablement maſſacrés, ſi l'on découvre que nous avons reçu & conſervé un blanc parmi nous.

BÈATRIX.

Mais, Oſmarin, ce n'eſt que la crainte de voir s'élever une nouvelle race de blancs, qui rend les ſauvages ſi barbares: penſez-vous qu'un inconnu, un malheureux, pour qui la ſeule compaſſion m'intéreſſe, puiſſe être un objet digne de mon alliance, & que j'aie jamais le deſſein d'unir ce jeune homme à l'une de mes filles?

OSMARIN.

Eh! Madame, il les épouſera, peut-être toutes

deux : treve de vanité dans une île ſauvage ; il n'y a point ici d'inégalité de rang ; le penchant, les deſirs forment toute la convenance de nos mariages ; & l'amour en a bien-tôt réglé les cérémonies.

BÉATRIX.

En vérité, Oſmarin...

OSMARIN.

En vérité, Madame, il falloit, par pitié pour vous, pour vos filles, pour moi, pour lui-même, le laiſſer périr, & ne pas nous expoſer tous à des ſupplices cruels & inévitables, ſi nous ſommes découverts.

BÉATRIX.

C'eſt un danger de peu de jours. Nous ſavons déja que l'île qu'il habite, n'eſt éloignée de celle-ci que de quelques lieues. On viendra ſans doute s'informer de lui ; en attendant, il nous eſt aiſé de le cacher ; notre habitation eſt écartée ; les ſauvages y viennent rarement...

OSMARIN.

Mais, en attendant, s'il aime vos filles ? S'il s'en fait aimer ?

BÉATRIX.

Oh ! banniſſez cette crainte, mon cher Oſma-

rin; je réponds de mes filles; elles sont trop bien nées...

OSMARIN.

Voilà une expression que je n'entends pas.

BÉATRIX.

Je suis sûre qu'elles ne se livreront point à des desirs, dont il m'est aisé de leur faire sentir toute la honte.

OSMARIN.

Peut-être n'est-il déja plus tems de leur parler.

BÉATRIX.

Je ne me suis occupée que de leur éducation...

OSMARIN.

Je vais encore vous répondre en Sauvage; je n'ai pas une grande confiance en toute cette belle éducation. Ces enfans sont aimables; ils se sont vus; ils se verront. Ils étoient ensemble, quand nous sommes arrivés en cet endroit; ils ont fui à notre approche. Chez nous, il ne faut qu'un moment pour s'aimer: dans votre pays, je doute que toute la morale qu'on y débite, triomphe de ce moment-là.

BÉATRIX.

Allez, Osmarin; fiez-vous à moi, vous dis-je, & soyez tranquille; parcourez la côte; quelque

barque viendra ſans doute réclamer ce jeune homme. Je vais cependant entretenir mes filles ; & vous verrez, par leur conduite, quelle eſt parmi nous la force de l'honneur & de cette éducation dont vous faites ſi peu de cas.

OSMARIN, *en s'en allant.*

Eh bien, Madame, nous verrons ; je ſouhaite, plus que je ne l'eſpère, que mes craintes ſoient mal fondées.

SCÈNE III.

BÉATRIX, *ſeule.*

LE pauvre Oſmarin raiſonne en ſauvage qui ne connoît que la Nature ; faiſons venir mes filles. Une défenſe ſévère de parler à ce jeune homme, ſeroit ici d'une exécution impoſſible ; je me conduirai avec elles, ſuivant les découvertes que je ferai dans leur cœur... (*Elle appelle*) Léonor ?.. Roſette ?..

SCÈNE IV.

BÉATRIX, LÉONOR, ROSETTE, FÉLIX.

LÉONOR & ROSETTE, *accourant.*

MA mère?

BÉATRIX.

Mes enfans, j'ai à vous parler; Félix, éloignez-vous.

LÉONOR, *vivement.*

Eh! ma mère, pourquoi voulez-vous qu'il s'éloigne?

ROSETTE.

Qu'avez-vous à nous dire où il puisse être de trop?

FÉLIX.

Je ne saurois quitter mes bonnes amies.

BÉATRIX.

Allez, Félix... Allez, vous dis-je, obéissez.

SCÈNE V.

BÉATRIX, LÉONOR, ROSETTE.

BÉATRIX.

JE remarque avec chagrin, mes enfans, l'impression que fait sur vous ce jeune étranger; vous n'êtes occupées que de lui; vous avez de la peine à le quitter un instant.

ROSETTE.

Est-ce que cela peut vous fâcher, Madame? Entourées sans cesse de ces vilains noirs, la rencontre de ce jeune blanc est un plaisir si nouveau, si charmant pour nous....

BÉATRIX.

Je sais que tout ce qui est nouveau, est en droit d'exciter votre curiosité; mais cette curiosité satisfaite, il faut bannir toute familiarité entre vous & ce jeune homme, reprendre les occupations que je vous ai prescrites pour votre journée, ne le voir qu'aux heures où il pourra vous servir; enfin ne le regarder que comme quelqu'un fait pour être votre domestique, & non pour être votre compagnie.

LÉONOR, *vivement.*

Mais, ma mère, je voudrois qu'il ne me servît qu'à être ma compagnie : sa figure, le son de sa voix, sa conversation, en lui tout me plaît, tout m'enchante...

BÉATRIX.

Léonor, votre vivacité m'effraye. Ma fille, ma chère fille*, à quels chagrins, à quels malheurs vous vois-je prête à vous livrer ?

LÉONOR.

Moi, Madame ! qu'ai-je à craindre ?

BÉATRIX.

La plus funeste de toutes les passions ; l'Amour.

LÉONOR.

L'Amour, une passion funeste ? Hélas ! depuis que je suis née, je n'ai connu d'autre plaisir que de vous aimer, vous & ma sœur.

BÉATRIX.

Il n'est pas question de cette tendresse si légitime, de ce sentiment si pur que la Nature inspire, que le devoir entretient, que l'âge & la raison augmentent dans les cœurs vertueux, qui est le charme de la vie & le lien de toute société ; je vous parle, ma fille, de cet attrait honteux, où les

foibles cœurs se laissent surprendre à la vue des hommes; de cette inclination, de ce penchant fatal dont notre sexe ne sauroit trop se défendre & qu'il semble que Félix commence à vous inspirer.

LÉONOR, *timidement.*

Il m'a plu, je l'avoue; & je sens qu'après ma mère & ma sœur, il me feroit...

BÉATRIX.

Eh! vous voilà sur le bord du précipice! Élevée dans ce desert, trompée par votre sensibilité naturelle & votre innocence, vous confondez l'amour & l'amitié; vous ne distinguez pas les mouvemens qu'il faut suivre, d'avec ceux qu'il faut rejetter; Félix, votre sœur & moi, occupons également votre cœur; mais, songez donc que ce Félix, étranger, inconnu, n'est peut-être qu'un vil esclave. Filles d'un des plus grands Seigneurs d'Espagne, vous êtes destinées, si nous revoyons jamais notre patrie, à des époux du rang le plus distingué. Quelle honte pour vous, pour moi, si l'éducation que je vous ai donnée, si le noble orgueil que tant d'illustres ancêtres doivent avoir transmis dans votre ame, ne vous défendoient pas contre une indigne passion! D'ailleurs, sachez, mes enfans, qu'il n'est plus de bonheur, plus de

joie, plus de repos pour un cœur dont l'amour s'eſt emparé ; les chagrins, le trouble, les remords le déchirent. Voilà ce que j'avois à vous dire pour prévenir les dangers où votre ignorance pouvoit vous expoſer ; je vous laiſſe y réfléchir. Puiſſions-nous enfin voir un terme à nos malheurs !

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VI.

LÉONOR, ROSETTE.

LÉONOR.

ROSETTE, je ſuis accablée de ce que je viens d'entendre ; mille idées confuſes me troublent, m'agitent, ſe combattent, me déſolent.

ROSETTE.

Quant à ces malheurs prétendus que l'amour cauſe, ma mère nous trompe certainement ; je ne me ſuis jamais ſentie ſi contente, ſi gaie, que depuis l'arrivée de Félix ; j'imagine mille plaiſirs que ſa compagnie nous procurera ; cette île ſi triſte, ſi déſerte, où je me trouvois ſi déſoccupée, me pa-

roît, depuis ce matin, peuplée, animée; il me ſemble que la verdure en eſt plus riante, & que déſormais j'aurai toujours quelque choſe à faire.

LÉONOR.

J'éprouve tout ce que tu dis; mais je ſens encore... Tiens, Roſette; ma mère n'a pas tant de tort ſur le déſordre que l'amour cauſe en nous, ſuppoſé que j'aie de l'amour; car quoique je trouve, ainſi que toi, tout embelli dans cette île depuis que Félix y eſt; quoique je goûte un plaiſir inexprimable à le voir, à l'entendre, cependant toute ma gaieté ne m'invite point à rire; je ſuis rêveuſe malgré moi; ſi je m'éloigne de lui un inſtant, je deſire quelque choſe; je viens le retrouver; & je crois d'abord que c'eſt cela que je deſirois; mais quand je ſuis avec lui, que je le regarde, que je lui parle & que je lui fais bien des amitiés, je deſire encore; & alors j'ai beau chercher, m'interroger ſur ce que je veux, je ne l'imagine point; & cela me fait tomber dans une mélancolie... Entends-tu ce que je veux dire ?

ROSETTE.

Non... pas trop bien; mais parlons de ce que j'imagine. Tu vois avec quelle ſévérité, quelle chaleur, ma mère nous a parlé ſur le malheur d'ai-

mer; elle nous en a beaucoup plus dit qu'il n'y en a; & je crois que j'en devine le motif. Tu sais qu'elle nous entretient sans cesse de la différence prodigieuse que la naissance met entre les hommes; qu'en Europe on ne vit qu'avec les personnes de sa sorte...

LÉONOR.

Il est vrai qu'elle nous le redit souvent.

ROSETTE.

Eh bien, toute sa crainte est que Félix ne soit de ces espèces de gens qu'on y appelle des gens de rien.

LÉONOR.

Oui, Rosette, voilà sans doute ce qui l'a engagée à nous faire tant de peur; mais à quoi tout cela se réduit-il? A savoir au plutôt quelle est la condition de Félix; il y a plus à parier qu'il nous vaut bien, qu'à le croire indigne de nous par sa naissance: allons le chercher; allons vîte éclaircir un fait si important à notre bonheur.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRIX, OSMARIN.

OSMARIN.

Vous m'avez dit, Madame, que vous parleriez à vos filles, & que vous préviendriez, par vos avis & vos précautions, les malheurs que je ne cesse point de vous prédire.

BÉATRIX.

Je leur ai parlé, mon cher Osmarin; je les ai instruites de la honte où les exposeroit un malheureux penchant; & je me flatte d'avoir écarté ces dangers qui vous paroissoient presque inévitables.

OSMARIN.

Pour étouffer leur inclination naissante, leur avez-vous dit, Madame, de donner à ce jeune Blanc les témoignages de la plus vive tendresse? Je viens de les surprendre au bord de la mer, tressant ses cheveux, les ornant de fleurs qu'elles arrachoient de leur propre parure, l'embrassant...

BÉATRIX.

Oſmarin, qu'entends-je!.. Mais c'eſt ma faute; je ne leur en ai pas dit aſſez; j'ai craint de les inſtruire par mes remontrances mêmes, & de perdre leur précieuſe innocence, par trop de précautions; je leur ai permis de s'intéreſſer à des malheurs ſemblables aux nôtres; elles ne comprennent pas la conſéquence de ces careſſes dont vous avez été le témoin.

OSMARIN.

Fort bien, & tout innocemment, ſans y rien comprendre, leur petite inclination ira ſon train.

BÉATRIX.

Ah, de grace! n'achevez point de m'accabler.

OSMARIN.

Eh, de grace! Madame, ne différons donc plus; & cédons à la néceſſité. J'ai parcouru deux fois la côte; j'eſpérois, comme vous, que de l'île voiſine on viendroit s'informer ſi ce jeune Blanc n'étoit point ſauvé, & qu'on nous délivreroit de ce malheureux auteur de toutes nos alarmes; mais notre attente eſt vaine. Il faut un prompt remède à des maux qui nous menacent de ſi près; il faut que l'Étranger périſſe; je dois me charger de ce ſoin

cruel ; préparez-y vos filles ; & défaites-vous vous-même d'une dangereuse pitié.

BÉATRIX.

Osmarin, vous me faites frémir ! Non, je ne souscrirai point à ce barbare sacrifice ; mais construisez au plutôt une barque où nous abandonnerons cette innocente victime aux caprices de la fortune & de la mer. N'est-ce pas être assez barbare ? Cependant pour empêcher que mes filles, dans ce court intervalle, n'achevent de se livrer à un amour qui leur seroit à jamais funeste, je vais, au lieu de rémontrances & de préceptes, leur faire part du danger que nous courons ; je vais leur présenter leur mort, & celle de ce jeune homme, dans toute son horreur...

SCÈNE II.

BÉATRIX, OSMARIN, LÉONOR, ROSETTE.

ROSETTE, *vivement.*

VRAIMENT, Madame, Félix n'est point du tout indigne de votre alliance ; vous en aviez jugé bien vîte.

BÉATRIX.

Ma fille, il ne faut plus penſer à Félix.

ROSETTE.

N'y plus penſer ? Mais, Madame...

BÉATRIX.

Mais, voyons, que vous a-t-il donc dit ?

ROSETTE.

Il nous a poſitivement dit qu'il ne ſavoit pas qui il étoit.

BÉATRIX.

Et c'eſt ſur ce qu'il vous a aſſuré qu'il ignoroit qui il étoit, que vous décidez...

ROSETTE.

Sans doute nous décidons, & nous devons décider qu'il ſort d'un ſang très-noble. Oh ! comptez que nous l'avons bien interrogé, & qu'à chaque mot nous réfléchiſſions mûrement ma ſœur & moi...

BÉATRIX.

En vérité, ma fille...

ROSETTE.

De la patience & de la vertu, voilà ce que ſon père lui recommandoit chaque jour. Or, vous

voyez bien, Madame, que pour lui inſpirer de la patience, il ne falloit pas l'inſtruire de la nobleſſe de ſon origine, & des avantages & des plaiſirs qu'il devoit eſpérer en Eſpagne : ces idées n'auroient ſervi qu'à le rendre encore plus malheureux dans une île ſauvage, & plus impatient de revoir ſa patrie. Voilà ſans doute pourquoi ſon père lui a toujours caché l'éclat de ſa naiſſance. D'ailleurs à un homme de rien, né pour ſervir, & pour ne faire que les volontés des autres, à quoi bon tant recommander la vertu, une choſe ſi belle ? On lui recommanderoit de s'accoutumer au travail, à la fatigue. Il me ſemble que ce que nous vous diſons, c'eſt raiſonner.

BÉATRIX.

Non, mes filles, c'eſt aimer. Ah ! mes enfans, combattez, étouffez un amour trop funeſte. La malheureuſe pitié qui m'a engagée à ſauver les jours de Félix, nous expoſe à chaque inſtant aux plus cruels dangers. Telle eſt la haine, telle eſt l'horreur des Sauvages pour les peuples d'Europe, que s'ils découvroient ici un Eſpagnol, ils le maſſacreroient impitoyablement, & nous avec lui pour l'avoir ſauvé. Je dois aux bontés d'Oſmarin, que j'ai eu bien de la peine à fléchir, le ſeul choix qui

ſoit permis à ma compaſſion. Il faut voir immoler Félix à nos yeux, ou l'abandonner demain à la merci des flots : jugez à préſent de la douleur que votre amour doit me cauſer. Allons, Oſmarin ; venez conſtruire la barque ; & vous, mes enfans, ne vous écartez pas de notre habitation ; dites à Félix de ſe tenir caché ; & redoutez la moindre approche des Sauvages.

(*Elle ſort avec Oſmarin.*)

SCÈNE III.

LÉONOR, ROSETTE.

ROSETTE.

C'EST pour le coup qu'un vaiſſeau paſſeroit bien à propos pour nous tirer d'embarras.

LÉONOR.

Demain nous ne verrions plus Félix ! Ah, Roſette !

ROSETTE.

Écoute ; Félix eſt fort joli ; mais il eſt fort vilain d'avoir toujours la mort devant les yeux.

LÉONOR.

Que tu as le cœur inſenſible !

ROSETTE.

Non, & ſi je voyois quelque moyen...

LÉONOR.

Il me vient une idée.

ROSETTE.

Eh! quelle?

LÉONOR.

Tu connois cette grotte écartée où nous allons quelquefois prendre le frais; menons-y Félix.

ROSETTE.

Tu as raiſon.

LÉONOR.

Nous lui préparerons une demeure tranquille dans les détours obſcurs de la grotte.

ROSETTE.

Fort bien.

LÉONOR.

Nous lui ferons un lit.

ROSETTE.

Oui; un lit.

LÉONOR.

Nous ornerons ſa chambre de fleurs, de coquillages; nous lui porterons à manger.

ROSETTE.

A merveille.

LÉONOR.

Nous pafferons-là, avec lui, les momens les plus délicieux.

ROSETTE.

Certainement.

LÉONOR.

Cet afyle fera impénétrable aux Sauvages: nous y ferons à l'abri de toute crainte; nous pourrons même quelquefois, les foirs, l'amener promener dans ces fombres & jolis boccages qui joignent notre habitation: une de nous fera fentinelle pour avertir au moindre bruit.

ROSETTE.

Je me fais de tout cela une idée fort agréable.

LÉONOR.

Tu approuves donc mon projet? Que je t'aime! Allons, allons vîte le chercher... Mais le voici.



SCÈNE IV.

LÉONOR, ROSETTE, FÉLIX.

LÉONOR.

Félix, ſavez-vous tous les dangers que nous courons pour l'amour de vous ?

FÉLIX.

Votre mère vient de m'en inſtruire. Seroit-il poſſible que mon arrivée dans cette île, qui ſembloit m'annoncer de ſi beaux jours, attirât de ſi grands malheurs ?

LÉONOR.

Nous avons tout à craindre ; mais cependant, par les meſures que nous allons prendre, j'eſpère que nous ſerons tous en ſûreté, ſans qu'il ſoit beſoin de vous éloigner de nous.

ROSETTE, *à Félix,*

Il faudra que vous nous amuſiez bien, pour reconnoître toutes les obligations que vous nous aurez.

FÉLIX.

Si vous vous plaiſez toujours, l'une & l'autre, à rendre quelqu'un parfaitement heureux, ce plai-

ſir, le ſeul que je puiſſe vous procurer, ne vous manquera jamais.

LÉONOR.

Félix, apprenez que votre reconnoiſſance ne doit pas être ſi égale entre nous : c'eſt moi qui ai imaginé le moyen de vous garder ici ; Roſette ne trouvoit d'autre remède à nos craintes, que le paſſage d'un vaiſſeau qui nous remenât tous en Eſpagne.

ROSETTE.

Sans doute ; & Roſette penſe encore qu'il n'y a véritablement que celui-là de ſûr. D'ailleurs, je l'avoue, Félix m'a donné une envie de voir l'Eſpagne, que tous les regrets & les pompeuſes deſcriptions de ma mère, ne m'avoient jamais inſpirée.

LÉONOR.

Félix produit en moi un effet tout contraire. L'Eſpagne, qui juſqu'à ce jour a été l'objet de tous mes deſirs, me devient indifférente ; & je ſens que ma patrie ſera déſormais par-tout où je le verrai.

ROSETTE, *d'un ton dédaigneux.*

Il faut que vous ne le trouviez guère aimable, pour ne pas ſouhaiter dêtre dans des climats où tout le monde lui reſſemble ?

LÉONOR,

LÉONOR, *du même ton.*

Il faut que vous l'aimiez bien peu, puiſqu'il ne remplit pas ſeul tous vos ſouhaits.

ROSETTE, *du même ton.*

Félix me plaît beaucoup; & je crois qu'il doit m'avoir obligation de l'envie qu'il me donne de voir ſon pays.

LÉONOR, *du même ton.*

Il doit donc me ſavoir bien mauvais gré; car je penſe tout différemment... En vérité, ma ſœur, vous avez des raiſonnemens...

ROSETTE.

Qui valent bien les vôtres.

FÉLIX.

Voilà une belle diſpute! Vous êtes toutes deux d'accord, ſi vous m'aimez.

LÉONOR, *d'un ton piqué.*

Vous êtes content de tout. Vous nous aimez donc bien également?.. Eh bien! Félix, il faut choiſir.

FÉLIX.

Pourquoi choiſir, lorſque vous me plaiſez l'une & l'autre, & que cependant... mes ſentimens ne ſont pas les mêmes?

LÉONOR.

Expliquez-vous ; je ne vous entends pas.

FÉLIX.

Comment me faire entendre? Ai-je eu le tems de m'expliquer à moi-même des ſentimens tout nouveaux pour moi ? Sûrement, à vous deux, vous occupez tout mon cœur ; mais c'eſt d'une manière différente : l'une enchante mon ame ; l'autre y porte la gayeté, l'enjouement ; je voudrois toujours rencontrer Roſette, & ne quitter jamais Léonor.

ROSETTE.

Je ſuis aſſez contente de mon partage.

LÉONOR.

Je ne le ſuis pas du mien. En un mot, Félix, ſi Roſette & moi partions chacune de notre côté, laquelle ſuivriez-vous ?

FÉLIX.

Ah ! J'irois, ſans balancer, avec vous... paſſer notre vie à regretter Roſette.

LÉONOR.

Ses réponſes me déſolent ; & je ne ſaurois m'en fâcher.

ROSETTE.

Comment ? Vous voudriez qu'il eût de la haine pour moi ?

LÉONOR, *avec impatience.*

De la haine ? Mais, ma sœur, je ne sais à qui vous en avez aujourd'hui ; vous êtes d'une humeur que je ne vous ai jamais vue.

FÉLIX.

Ah ! Léonor, ne vous chagrinez pas !.. je vous aime... de préférence à tout.

LÉONOR, *gaiement.*

Voilà répondre. Rosette, je te demande pardon ; allons, ma petite sœur, allons tout préparer pour l'exécution de notre projet.

ROSETTE.

Oh ! puisqu'il vous aime de préférence à tout, & que vous êtes si fâchée qu'il ait la moindre amitié pour moi, c'est à vous seule à le cacher : je serois bien sotte d'exposer ma vie pour des gens qui ne m'aiment pas.

FÉLIX.

Rosette, en vous aimant moins que Léonor, je puis vous aimer encore bien tendrement.

LÉONOR, *la caressant.*

Ma chère Rosette, aurois-tu le cœur assez dur pour voir partir Félix, faute de m'aider ? Dès qu'il me consulte pour t'aimer, je veux désormais qu'il t'aime à la folie.

ROSETTE.

Je ſuis trop bonne ; je me ſens attendrir, je ne ſais comment, ſans être perſuadée ; car ſonges donc que nous manquons peut-être à l'honneur, que nous riſquons notre vie...

LÉONOR.

Oh ! tu fais des réflexions à préſent...

ROSETTE.

C'eſt peut-être une cruauté pour Félix même ; que de le retenir.

LÉONOR.

Félix, qu'en penſez-vous ?

FÉLIX.

Quels périls n'affronterois-je pas pour paſſer un inſtant de plus avec vous ?

LÉONOR, *prenant Roſette ſous un bras, & Félix ſous l'autre.*

Allons, allons, ma Roſette ; ne perdons pas des momens précieux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRIX, *ſeule.*

DEMAIN la barque ſera achevée ; demain nous abandonnerons Félix à la merci des flots ; mais en quel état cruel vont demeurer mes filles ! Léonor ſur-tout, dont l'ame me paroît plus ſenſible, mourra peut-être de douleur dans mes bras. Que faire, que lui dire encore pour calmer le déſeſpoir dont elle ſera ſaiſie ? Il me reſte une reſſource dans cet amour propre ſi naturel à notre ſexe ; l'ignorance & l'extrême ſimplicité de ces enfans m'en fourniſſent l'idée : ſéparées, preſqu'en naiſſant, du reſte de l'Univers, elles n'ont jamais vu que ce déſert... les voici ; employons cet utile & bizarre ſtratagême.

SCÈNE II.

BÉATRIX, LÉONOR, ROSETTE.

ROSETTE.

JE commence à croire qu'Osmarin est jaloux de Félix; il travaille à la barque avec une ardeur...

LÉONOR.

Ma mère, je vous aimerai; je respecterai vos volontés jusqu'au dernier instant de ma vie; mais c'est ordonner ma mort, que de vouloir me séparer de Félix. Depuis que vous nous avez instruites du danger que nous courons à cause de lui, nous lui avons préparé, ma sœur & moi, un asyle impénétrable au fond d'une grotte; d'ailleurs, vous savez que les Sauvages viennent rarement du côté de notre habitation; de grace, ma mère, laissez-vous fléchir.

BÉATRIX.

Non, ma fille, non; l'arrêt est irrévocable; Félix, partira demain. (*Les regardant avec attention, & marquant quelque surprise.*) Hélas! Indépendamment du danger où nous serions sans cesse ex-

posées, s'il restoit ici, je vois déja sur votre visage, à l'une & à l'autre, l'indispensable nécessité de presser son éloignement.

LÉONOR.

Sur notre visage !

ROSETTE.

Eh ! qu'y voyez-vous ?

BÉATRIX.

La blancheur de votre teint commence à s'altérer ; & certainement je n'attendrai pas que des signes plus évidens annoncent le peu de fruit de mes remontrances.

LÉONOR.

Mais, que voulez-vous dire, ma mère ?

ROSETTE.

Vous m'effrayez !

BÉATRIX.

Ah ! mes enfans, dans ces Sauvages, dont la figure vous paroît si étrange, vous voyez tous les jours les funestes effets du poison que l'amour veut vous présenter.

LÉONOR.

Comment ?

ROSETTE.

Quoi, ce feroit l'amour qui les rendroit fi noirs, fi laids ?

BÉATRIX.

Eh ! qui pourroit caufer en eux ce prodigieux changement, que la plus vive, la plus impérieufe & la plus dévorante de toutes les paffions ? Apprenez que le feu que l'amour allume dans l'ame, eft d'une telle ardeur, qu'il fe manifefte bien-tôt au dehors...

LÉONOR.

O Ciel !

ROSETTE.

Ah, ma mère !

BÉATRIX.

Jugez tout ce que j'ai fouffert, depuis que je vous vois fans ceffe au moment d'y livrer votre cœur.

ROSETTE.

Le changement que vous remarquez en nous, eft-il déja bien fenfible, bien choquant ?

BÉATRIX.

Non, je ne veux point vous tromper ; il échapperoit peut-être à des yeux moins intéreffés que les

miens; mais, dès qu'il commence, le progrès en eſt rapide.

ROSETTE.

Un vrai repentir répareroit-il le déſordre qui eſt déja fait?

BÉATRIX.

Oui, ſans doute.

LÉONOR.

Mais, ma mère, ne nous avez-vous pas dit mille fois, qu'en Europe on étoit blanc? Il n'y a donc point d'amour dans ce pays-là?

BÉATRIX, *embarraſſée.*

Il en eſt... peu d'exemples; & il eſt.... aiſé de vous en rendre raiſon. Dans un pays policé, en réfléchiſſant ſur les inconvéniens des paſſions, en s'affermiſſant de bonne heure dans des principes de vertu & de modeſtie, on parvient aiſément à étouffer les mouvemens déréglés du cœur; d'ailleurs, une ſuite continuelle d'occupations toujours variées, des aſſemblées, des ſpectacles, des plaiſirs de toute eſpèce, des objets nouveaux qui ſe ſuccèdent à l'infini, n'y permettent guère de s'occuper long-tems & uniquement du même objet: on y jouit donc ordinairement toute la vie de

la paix de l'ame & des avantages de la beauté ; au lieu que des Sauvages , noyés dans l'ennui , plongés dans les horreurs de la ſolitude , privés d'éducation , ſe livrent ſans réflexion à l'inſtinct aveugle de la Nature.

ROSETTE.

Oh ! que déſormais je vais être bien en garde contre la moindre petite tentation !

BÉATRIX.

Heureuſement , le ſentiment que vous éprouvez pour Félix , ne tient qu'à la nouveauté , à la curioſité ; c'eſt ce qu'on appelle un goût paſſager ; mais , dans ce déſert où vous n'avez rien qui puiſſe vous diſtraire , aucuns amuſemens , aucuns plaiſirs , ce goût paſſager pourroit devenir une vraie paſſion , & toute auſſi dangereuſe , & toute auſſi violente qu'elle l'eſt dans les Sauvages.

LÉONOR.

Madame , ce changement que l'amour cauſe , eſt-il plus long-tems à paroître dans les hommes que dans nous ?

BÉATRIX, *malignement & d'un ton ingénu.*

C'eſt ordinairement par eux , comme de raiſon , qu'il commence ; il n'eſt point de femme aſſez

mal née pour aimer la première ; j'ai été surprise de ne remarquer aucun changement dans Félix.

LÉONOR, *avec dépit & douleur.*

Il ne m'aimoit point !..

BÉATRIX.

Je vous laisse, mes enfans ; vos visages sont encore assez jolis pour me rassurer contre les risques d'un seul jour. Je vais examiner sur la côte, s'il ne paroît point quelque barque ; j'espère toujours qu'on viendra réclamer ce jeune homme.

SCÈNE III.

LÉONOR, ROSETTE.

ROSETTE.

ME voilà bien corrigée de mon empressement à retenir Félix. Vous voyez, ma sœur, comme je me suis prêtée, en votre faveur & sans intérêt pour moi, à tout ce que vous avez voulu faire pour le garder avec nous, en dépit de ma mère ; mais ces jolis gens-là sont trop dangereux ! Comment donc ? Ils plaisent, ils amusent ; on prend

du goût pour eux, on s'y livre; & bien-tôt on devient noire, hideuſe pour le reſte de ſes jours; oh; il peut partir.

LÉONOR.

Ah, Roſette, qu'il parte! Je ne l'ai jamais vu ſi joli qu'au moment où je viens de le quitter, & où je le croyois le plus amoureux.

ROSETTE.

Pardi, nous l'avons échappé belle, ſi nous l'avons échappé; car attends... Voyons... Tourne-toi... Regarde-moi bien... Je te parlerai vrai... Tu me ſemble la même. Et moi, Léonor? Parle-moi avec la même ſincérité; ne me trouve-tu rien, rien du tout d'extraordinaire?

LÉONOR.

Non.

ROSETTE.

Tant mieux; m'en voilà donc ſauvée... Le voici; je ne veux pas même haſarder de le regarder.

LÉONOR, *d'un ton de dépit.*

Oh! je le regarderai, moi; & je t'aſſure qu'il n'y aura pas de riſque, tandis qu'il ſera auſſi beau.

SCÈNE IV.

FÉLIX, LÉONOR, ROSETTE.

FÉLIX.

JE viens de rencontrer votre mère : je me ſuis jeté à ſes pieds ; je lui ai demandé la mort que je préfère à mon éloignement ; je l'obtiendrai d'Oſmarin ; & je n'aurai du moins quitté cette île délicieuſe qu'avec la vie.

LÉONOR, *à part.*

Quelle fauſſeté ! Il embellit à vue d'œil. Ah ! qu'il m'auroit touchée il n'y a qu'un inſtant !

ROSETTE.

Tenez, Félix ; vous êtes à préſent bien affligé, je veux le croire ; mais c'eſt l'affaire de peu de jours ; la moindre diſſipation vous conſolera.

FÉLIX.

Roſette, que veut dire ce ton ironique ? Mais d'où vient la froideur de Léonor ? Ah ! ma chère Léonor, comme vous me regardez ! Qu'ai-je donc fait ?

LÉONOR, *d'un ton piqué.*

Je ne vous reproche rien. Conſervez, conſervez votre jolie figure ; je tâcherai auſſi que la mienne ne change pas ; je rougis du riſque que j'ai couru ; & je veux du moins m'en garantir avant votre départ.

FÉLIX.

Que voulez-vous dire, Léonor ? Avec quelle aigreur vous parlez à Félix.

ROSETTE, *vivement.*

Je vais vous expliquer tout ceci ; car vous vous diſputeriez quatre heures ſans vous comprendre. Nous venons d'apprendre le ſecret de l'Amour, que nous ignorions ; quand on ſe cherche ſans ceſſe, & qu'on n'a de plaiſir qu'à ſe voir, à ſe parler, à être enſemble, on a de l'amour ; or, quand on a de l'amour, on devient noir & tout-à-fait hideux ; voilà pourquoi tout le monde eſt ici noir & vilain, parce que ce ſont des Sauvages groſſiers ; mais en Europe, preſque tout le monde eſt blanc & joli, parce qu'on a de la vertu & de l'éducation.

FÉLIX.

Quel conte ! Mon père ne m'a jamais dit un mot de cet étrange effet de l'Amour.

ROSETTE.

Vraiment, ma mère ne nous en avoit auſſi jamais parlé; elle vient de nous l'apprendre par forme de converſation, & ſeulement à cauſe de l'occaſion.

FÉLIX.

Comment le puis-je croire, ſi Léonor me trouve encore blanc ?

LÉONOR, *d'un ton piqué.*

Oh! Félix, vous l'êtes.

ROSETTE.

Vous voyez à préſent pourquoi ma ſœur eſt fâchée; plus vous lui dites que vous l'aimez, plus elle vous trouve joli; & c'eſt une preuve que vous mentez.

LÉONOR.

Roſette, en voilà trop; Félix part demain; le plaiſir d'avoir une figure charmante, le conſolera ſans doute; & j'eſpère que je n'aurai pas la honte qu'il me voie enlaidie.

FÉLIX.

Léonor, vous êtes cent fois plus aimable que moi; & je n'ai pas le courage de vous le reprocher. Mais quel eſt donc le ſentiment qui donne

la force de mourir plutôt que de vous quitter, & qui ne peut pas me rendre noir ?

ROSETTE.

C'eſt un goût paſſager.

FÉLIX.

Ce goût paſſager eſt bien vif. Quoi ? Léonor, ſi je devenois comme ces Sauvages, vous m'en aimeriez davantage !

LÉONOR.

Ingrat, en pouvez-vous douter, puiſque je vous aime encore, tout charmant que vous êtes ?

FÉLIX.

Eh, puis-je n'avoir pas tous les ſignes de l'amour, lorſque je le ſens vivement dans mon cœur !.. Béatrix vous trompe ; elle abuſe de votre innocence.

ROSETTE.

Eh ! mon Dieu, non ; car enfin ce n'eſt plus pour nous empêcher de vous aimer ; c'eſt au moment que vous allez partir, & que nous ne vous verrons plus, qu'elle nous parle de cet étrange effet de l'amour ; ſi ce n'étoit pas une expérience, ſeroit-il naturel que ma mère ? ..

LÉONOR.

LÉONOR.

Mais, Rosette, je fais une réflexion; ma mère est blanche.

FÉLIX.

Et mon père est blanc.

LÉONOR.

Cependant ils ont été mariés.

ROSETTE.

Oui, vraiment... Cela se contredit... Mais, non; vous verrez que c'est qu'elle n'a point eu d'amour pour son mari, non plus que le père de Félix pour sa femme.

LÉONOR.

Est-ce qu'on se marie sans s'aimer?

ROSETTE.

Il faut bien que cela soit; apparemment qu'il suffit d'un goût passager...

(*On entend beaucoup de bruit derrière le Théâtre.*)

Mais, qu'entends-je? Quel bruit?...

LÉONOR *effrayée.*

O ciel! seroit-ce les Sauvages? Où cacher Félix? Ils vont l'immoler à mes yeux!

SCÈNE V.

BÉATRIX, LÉONOR, FÉLIX, ROSETTE.

BÉATRIX, *dans les transports de la joie la plus vive, embrassant ses filles & Félix.*

Félix!.. mes filles!.. mes enfans! mes chers enfans!.. Tous nos malheurs sont finis! Le ciel a surpassé mes vœux. Je me promenois sur le rivage; j'apperçois une chaloupe; elle aborde; elle est remplie d'Espagnols; le père de Félix est à leur tête...

FÉLIX.

Le ciel me rend mon père!

BÉATRIX, *rapidèment.*

Oui, mon cher Félix; & il semble que votre barque n'ait péri ce matin, que pour nous réunir tous. Jeté par les vagues sur un rocher, votre illustre père y succomboit à sa douleur, lorsqu'il apperçoit un vaisseau; il fait des signaux; on envoie à son secours; quelle heureuse surprise! ce vaisseau est Espagnol & ramène des Indes le Vice-

roi qui lui avoit ſuccédé. Il ſe ſert de la chaloupe pour venir à cette île ; il n'oſe ſe livrer & ne peut ſe refuſer à l'eſpoir de vous retrouver. Jugez de ma joie, de mon raviſſement en reconnoiſſant en lui D. Guſman de Mendoce, un ancien ami, un parent. Je lui rends un fils ; je lui donne une fille ; car, mes enfans, vous pouvez déſormais abandonner vos cœurs à tout leur penchant ; il eſt d'accord avec l'honneur ; Léonor eſt l'aînée ; elle m'a paru la plus tendre...

FÉLIX.

Ah ! Madame, quoique mon cœur ſoit bien éloigné d'être coupable, puis-je eſpérer que Léonor me pardonnera, lorſque les apparences ſont contre moi ?..

BÉATRIX.

Quelles apparences contre vous ? Quel pardon ? Que voulez-vous dire ?

ROSETTE.

Eh ! regardez-le ; vous voyez bien qu'il n'a pas le teint d'un homme amoureux. Ma ſœur à qui vous avez dit qu'elle étoit déja un peu changée, a-t-elle tort d'être honteuſe de ſes avances ?

BÉATRIX.

Pardonnez, mes enfans, une innocente trom-

perie dont ma tendresse ingénieuse s'est avisée pour intéresser votre amour-propre à l'éloignement de Félix.

LÉONOR.

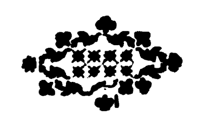
Quoi, ma mère, vous nous trompiez ? On peut aimer sans devenir laide ?

BÉATRIX.

Un véritable & légitime amour, loin de défigurer les traits, donne de nouvelles grâces à la beauté.

ROSETTE, *à Béatrix.*

L'Espagne m'offrira sans doute des partis dignes de votre approbation ; & puisqu'on peut aimer sans cesser d'être jolie, je sens que j'aimerai tout comme une autre.



SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

OSMARIN, D. GUSMAN, BÉATRIX, LÉONOR, FÉLIX, ROSETTE, TROUPE DE MATELOTS ESPAGNOLS.

FÉLIX, *courant à D. Gusman.*

AH, mon pere !

D. GUSMAN, *l'embrassant.*

Mon fils ! mon cher fils !..

(*A Béatrix, qui lui présente ses filles.*)

Madame, quels heureux momens ! Osions-nous les espérer !

OSMARIN.

Vous aurez tout le tems de vous féliciter dans le vaisseau. Ces Matelots, avant de vous embarquer, veulent célébrer par une petite fête cet heureux évènement. Allons, mes amis, commencez ; rions, chantons, dansons, divertissons nous.

Fin du troisième & dernier Acte.

DIVERTISSEMENT.

AIR : *en Duo.*

RIEN n'eſt ſi trompeur
Que l'extérieur :
Quel bonheur,
Si la malice & la candeur
Avoient chacune ſa couleur !

Si la noirceur
Du cœur
Paſſoit ſur les viſages,
Ah ! que de laids perſonnages
On trouveroit à tous inſtans !
Cinquante noirs contre deux blancs.

VAUDEVILLE.

DU bel eſprit au vrai génie,
Du tintamare à l'harmonie,
De la ſuffiſance au ſavoir,
Quoique la brigue emporte la balance,
C'eſt la différence
Du blanc au noir.

Pendant le jour, la jeune Lise
Pleure un mari comme Artémise;
Mais, vers le soir, un tendre amant,
De sa contrainte en tapinois la venge;
Et la veuve change
Du noir au blanc.



Près d'une Agnès qu'il veut surprendre,
Un Petit-Maître est soumis, tendre;
D'un rien il se fait un devoir :
La pauvre duppe est-elle en sa puissance?
C'est la différence
Du blanc au noir.



Quand j'apperçois venir ma mère,
Je prends un air froid & sévère;
Du doigt j'impose à mon amant :
Sommes-nous seuls? L'Amour se récompense;
C'est la différence
Du noir au blanc.



Climène a fini sa toilette;
Elle est d'une beauté parfaite;
Et quitte à regret son miroir :
Qu'on la surprenne avant sa prévoyance;
C'est la différence
Du blanc au noir.

Des agrémens de l'hyménée
Les filles se font une idée
Qui les prévient d'un grand espoir :
Combien diront, après l'expérience,
C'est la différence
Du blanc au noir !



Une blonde avoit mon suffrage ;
Mais de ses fers je me dégage ;
Une brune obtient le mouchoir :
Qui m'a conduit à pareille inconstance ?
C'est la différence
Du blanc au noir.

AU PARTERRE.

A nos jeux, la sombre Critique
Vient pour fronder Pièce & Musique ;
L'Auteur, l'Acteur, tout s'en ressent ;
Mais du Public, la flatteuse indulgence,
Fait tourner la chance
Du noir au blanc.

FIN.

JULIE,

OU

L'HEUREUSE ÉPREUVE,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 20 Octobre 1746.

PRÉFACE.

CETTE Comédie eut beaucoup de ſuccès. Si le Lecteur veut y faire attention, il verra que dans cette Pièce, comme dans toutes celles que j'ai faites, il n'y a pas une Scène ſuperflue, & jamais rien de ſuperflu dans les Scènes. Il eſt plus difficile que l'on ne penſe, de traiter une action ſimple, & de la traiter ſans écarts, ſans rempliſſage, avec les ſeuls Acteurs qui y ſont abſolument néceſſaires, & en ne faiſant dire à chacun de ces Acteurs, que ce qu'il doit préciſément dire, ſelon ſon caractère, dans la ſituation où il ſe trouve. D'ailleurs, je crois que l'homme le plus prévenu contre le Théâtre, conviendroit que, loin d'être dangereux, il pourroit être très-utile pour les mœurs, ſi l'on n'y repréſentoit que des Pièces comme celle-ci.

ACTEURS.

GÉRONTE, *Oncle de Julie.*

JULIE.

VALERE, *Amant de Julie.*

DAMIS, *Amant de Julie.*

FROSINE, *Suivante de Julie.*

La Scène est dans l'appartement de Géronte.



JULIE, OU L'HEUREUSE ÉPREUVE, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, JULIE, FROSINE.

JULIE, *avec un habit magnifique, des diamans & beaucoup de rouge.*

EH! mon oncle, mon cher oncle, fiez-vous à moi du ſoin de me rendre heureuſe.

GÉRONTE.

Non, ma nièce, ma chère nièce, je t'aime trop tendrement, pour te laiſſer tromper.

JULIE.

Notre cœur peut-il nous tromper?

GÉRONTE.

Une passion peut-elle être un bon guide?

JULIE.

Une vraie passion peut seule assurer notre bonheur.

GÉRONTE.

Il faut donc en avoir bien choisi l'objet.

JULIE.

Mais que pouvez-vous trouver à redire au choix que j'ai fait de Damis? Sa naissance est distinguée, son courage éprouvé; il est riche; sa figure est aimable... Qu'est-ce qui peut vous déplaire en lui?

GÉRONTE.

Son caractère. Par son affectation à étaler les avantages qu'il possède, il m'invite à douter des qualités de son cœur. Il est fat, étourdi, plein de lui-même; je le crois aussi incapable d'aimer, que propre à séduire. Excuse ma franchise; mais ce n'est pas le tems de ménager ta délicatesse; tu payerois, ma chère nièce, du malheur de ta vie, le plaisir de quelques jours que te vaudroit ma complaisance.

JULIE.

Quoi? je ne pourrai vaincre vos funestes pré-

ventions ! Mais je ſais quelle en eſt la ſource ; vous voulez abſolument m'unir à Valere ; & vous eſſayez de me faire entrer dans vos ſentimens, en me faiſant un portrait effrayant de Damis : mon oncle, c'eſt en vain ; certainement je ne me marierai pas ſans votre conſentement ; mais auſſi je ne me marierai point ; je vous aurai aſſez marqué ma ſoumiſſion en renonçant à Damis ; mais je ne ſerai pas aſſez perfide à l'amour, aſſez barbare à moi-même, pour prendre jamais d'autre époux.

GÉRONTE.

Je ne vous nierai point que je ne ſois fort prévenu pour Valere ; ſon air ſimple, modeſte, la ſageſſe de ſon eſprit, me font bien augurer de la ſenſibilité de ſon cœur. D'ailleurs, je vous donne mes conſeils ; mais je n'uſerai jamais d'autorité. Ma tendreſſe ſe réduit à vous demander une dernière marque de complaiſance ; & je vous laiſſe après maîtreſſe abſolue de votre deſtinée : c'eſt une épreuve de leur amour, de leurs ſentimens, avant que de régler pour jamais les vôtres.

JULIE.

Ah ! mon oncle, je ne puis vous exprimer toute ma reconnoiſſance & ma joie. Vous me donnez à

la fois le moyen de ſatisfaire mon cœur & de ramener le vôtre en faveur de Damis. Mais, à quelle épreuve pouvons-nous le mettre ? Il m'a déja ſacrifié les plus jolies femmes de la Cour ; il a renoncé pour moi au monde, à tous les plaiſirs ; il ſemble qu'il n'exiſte depuis un an, que pour m'aimer ; vous avez vu les lettres qu'il m'a écrites de l'armée....

GÉRONTE.

Il me vient une idée. Tu ſais la reſſemblance ſingulière qui eſt entre ta ſœur & toi. C'eſt par le parti qu'elle a pris de ſe retirer dans un couvent de province, où elle vient enfin de faire ſes derniers vœux, que tu te trouves aujourd'hui héritière de tous mes biens qui lui étoient ſubſtitués, comme à l'aînée. Feignons que, prête à renoncer au monde, elle a fait ſes réflexions ; que la vocation s'eſt évanouie ; qu'hier au ſoir elle eſt arrivée inopinément chez moi ; que ce matin, de déſeſpoir de te voir enlever, par ſon retour, tout le bien que tu attendois, tu es partie ſans dire adieu à perſonne, & que tu t'es jettée dans un couvent. En t'habillant ſimplement, en ne mettant point de rouge, tu joueras facilement le rôle de ta ſœur. Valere & Damis ne ſont arrivés que ce matin de l'armée ; il y a cinq mois qu'ils ne t'ont vue ; ils m'ont

m'ont entendu parler cent fois de cette ressemblance étonnante....

JULIE.

Mon oncle, je conviens que la ressemblance entre ma sœur & moi est si parfaite, que souvent nos plus intimes amies nous ont prises l'une pour l'autre : je pense même que comme j'ai été indisposée pendant quelques jours, je dois être un peu changée ; mais malgré cela, que Damis s'y trompe ! ah ! mon oncle, il est dans le cœur d'un amant, un sentiment, un discernement trop fin, trop délicat...

GÉRONTE.

Style de roman, pure chimère que toute cette prétendue sagacité du cœur : si Damis & Valere t'aiment véritablement, dans le saisissement, dans le trouble cruel où les jettera la nouvelle que tu es perdue pour eux, ils ne s'occuperont guère à te regarder ; & loin d'être éclairés par les yeux de l'amour, ils ne te verront qu'avec ceux du désespoir & de la douleur ; s'ils ne t'aiment pas autant qu'ils ont voulu te le persuader, comme ils auront toujours été moins frappés de tes charmes, que de l'éclat de ta fortune, je ne vois pas pourquoi ils ne donneroient point dans le piége. Enfin éprouvons : ils ne tarderont pas sans doute à se rendre ici ; je

vais descendre chez moi pour les attendre, pour leur annoncer le changement arrivé dans ma famille; je leur dirai que mes vues sont cependant toujours les mêmes pour l'établissement de ma nouvelle nièce; que je suis prêt à l'unir à celui des deux, pour qui son inclination la déterminera. Je viendrai te les présenter; tu pourras juger facilement, par la conduite qu'ils tiendront, si c'étoit bien réellement à ta personne que l'un & l'autre étoient attachés.

JULIE.

Et vous me promettez, mon oncle, qu'aussitôt que Damis vous aura déclaré que, s'il faut perdre l'espérance de me posséder, il renonce à jamais à tout engagement, vous ne vous opposerez plus à notre union, quand même Valere vous en diroit autant.

GÉRONTE.

Après une épreuve dont ils seroient sortis également, ils devroient se retrouver tous les deux dans les mêmes droits; mais je veux bien consentir à ce que tu desires : dans un marché, la raison peut faire quelque avantage à l'amour. Vas songer à ton travestissement, tandis que je vais recevoir ces Messieurs, pour venir ensuite les présenter à ma nièce du couvent.

SCÈNE II.

JULIE, FROSINE.

JULIE.

ALLONS, Frosine, ôtons ce rouge & ces diamans; cherche-moi l'habit le plus simple; étudions bien la voix traînante & le maintien droit & emprunté d'une pensionnaire de couvent de province.

FROSINE.

Mademoiselle, je ne sais que vous dire; je me méfie du tour que Monsieur votre oncle vous joue; j'ai peur qu'il n'en sorte à son honneur.

JULIE, *vivement.*

Quoi, tu pourrois penser un instant que Damis ne m'aime pas autant qu'il le dit, qu'il le doit & que je le crois? qu'il est capable de me trahir? Que ma fortune n'est pas le moindre de ses desirs? Tu pourrois lui supposer une ame intéressée, à lui qui ne respire que le faste, la dépense, qui pousse la magnificence jusqu'à la prodigalité!

FROSINE.

Mademoiselle, on peut être magnifique par or-

gueil & ſans être généreux ; on peut être prodigue quoiqu'avare au fond du cœur : en un mot, il me paroîtroit très-étonnant qu'une fille riche, eût-elle bien moins de charmes, ne l'emportât pas ſur une fille ſans fortune. Jugez donc, lorſque c'eſt à beauté égale & contre vous-même que vous allez diſputer...

JULIE.

Oh ! s'il ne tient qu'à la beauté ; tu vas voir qu'avec une ſimple griſette, des cornettes avancées, ſans rouge, je ſerai...

FROSINE.

Vous ſerez comme vous étiez ce matin en vous levant ; & ne vous y fiez pas ; moi qui vous parle, j'ai le goût ſi ſingulier, que je vous trouve vingt fois plus jolie en ſortant de votre lit, qu'après quatre heures de toilette ; & j'ai penſé vingt fois vous le dire ; mais comme j'ai la peine de vous friſer, de vous coëffer, vous auriez peut-être cru que je ne vous louois que par pareſſe.

JULIE.

Tu cherches en vain à m'alarmer ; je connois Damis...

SCÈNE III.

JULIE, FROSINE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

MA nièce, Valère eſt là-bas; j'ai vîte monté ſans qu'il m'aît vu, tandis que l'Épine mon valet-de-chambre, à qui j'ai confié mon projet, lui annonce d'un air affligé l'arrivée de ta ſœur & que tu n'es plus ici... Mais vas, vas donc promptement quitter toute cette parure.

JULIE, *en s'en allant.*

J'y vais, j'y vais; cela ſera bien-tôt fait.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, *ſeul.*

ET bien-tôt nous verrons qui d'elle ou de moi ſe trompe ſur le compte de ces deux rivaux. Quand même l'habillement qu'elle va prendre, ne la déguiſeroit pas beaucoup, je ne crains point qu'ils

ſoupçonnent que c'eſt elle. Le piége le plus ſimple eſt toujours le plus ſûr ; nous y donnons d'autant plus aiſément, que notre amour propre ne nous permet pas de penſer qu'on ait pu s'imaginer qu'on nous tromperoit ſans y chercher plus de fineſſe & de précaution... Voici Valere.

SCÈNE V.

GÉRONTE, VALERE.

VALERE.

Monsieur, quelle nouvelle ! Que vient-on de m'apprendre !

GÉRONTE.

Voilà bien du changement, mon cher Valere;

VALERE.

Julie !..

GÉRONTE.

Julie n'eſt plus ici.

VALERE.

Eh ! dans quel couvent eſt-elle allée ſe jetter ?

GÉRONTE.

Je l'ignore.

VALERE.

Vous l'ignorez, Monſieur! Quoi? vous, vos domeſtiques, vos amis, tout le monde n'eſt pas en mouvement pour la chercher, lui parler, la détourner de ſon barbare deſſein!

GÉRONTE, *affectant un ton embarraſſé.*

Que vous dirai-je, mon cher Valere?.. Certainement... Je la plains... Mais enfin ſon aînée arrive; elle rentre dans ſes droits: Julie ſe trouve tout-à-coup, par ce retour imprévu, une fille de qualité, ſans bien. Lui conviendroit-il de reſter dans le monde, ſur-tout après s'être flattée ſi long-tems d'une fortune brillante? Non, & je ſuis donc moins ſurpris qu'affligé, du parti qu'elle eſt en quelque façon obligée de prendre.

VALERE.

Vous me percez le cœur!... Ah, Monſieur!.. Elle vous aimoit ſi tendrement! Ce que je vois eſt il poſſible? vous l'abandonnez déja? Accoutumé à ſes ſoins, à ſa tendreſſe, eſt-il poſſible qu'une ſœur preſqu'inconnue, vous dédommage ſi-tôt de ſa privation?

GÉRONTE.

De grâce, mon cher Valere, puiſque toute ma douleur ne pourroit lui ſervir à rien, laiſſez-moi

m'étourdir sur le revers qui l'accable; oui, laissez-moi me chercher & vous chercher à vous-même des sujets de consolation. Damis avoit surpris son inclination ; vous connoissez mon amitié pour vous ; vous n'ignorez pas l'envie que j'avois de vous voir entrer dans ma famille; laissez-moi penser que l'aînée, plus raisonnable & moins prévenue, remplira mon plus cher desir.

VALERE.

Ah, Monsieur ! que me proposez-vous ?

GÉRONTE.

Elle n'est pas moins aimable que sa cadette ; & j'espère que quand vous la verrez.... Holà, Frosine ?

FROSINE, *paroissant.*

Faites venir ma nièce.

(*Frosine rentre.*)

VALERE.

Qu'allez-vous faire ? Suis je en état de paroître ? Quelle entrevue ! quoi ? Monsieur, auriez-vous pu penser un instant que c'étoit la fortune de Julie qui m'attachoit à elle ?

GÉRONTE.

Non, mon cher Valere, je vous connois; je vous rends justice...

VALERE, *voulant s'en aller.*

De grâce, permettez que je me retire.

GÉRONTE, *l'arrêtant.*

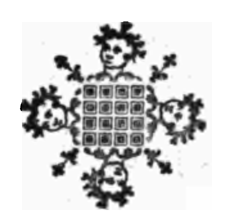
Je veux que vous voyiez ma nièce. D'ailleurs Frosine lui aura dit que vous êtes ici. Votre brusque retraite seroit une espèce d'affront.

VALERE.

Mais, Monsieur, que lui dirai-je ? A quel titre...

GÉRONTE.

Laissez-vous aller aux mouvemens que la ressemblance, & une ressemblance des plus parfaites avec sa sœur, doit vous inspirer.



SCÈNE VI.

GÉRONTE, VALERE, JULIE, FROSINE.

JULIE, *sans diamans & sans rouge, dans l'habillement le plus simple.*

GÉRONTE.

MA nièce, voici Valere, un de mes meilleurs amis. Vous savez comme je vous en ai parlé ce matin. Il étoit tous les jours dans cette maison. Il faut espérer que votre arrivée ne l'en éloignera pas. (*A Valere.*) Une petite affaire m'oblige de sortir; vous voudrez bien m'excuser & permettre que je vous quitte un moment. (*A Julie.*) Allons, Mademoiselle; commencez à vous accoutumer à faire les honneurs de chez moi. Frosine, si Damis vient, vous lui direz que je ne tarderai pas.

(*Il sort.*)



SCÈNE VII.

JULIE, VALERE, FROSINE.

VALERE, *à part.*

O Ciel ! quelle contrainte ! (*Haut.*) Dans la ſituation où je ſuis, Mademoiſelle, je n'aurois jamais penſé à paroître devant vous ; il a voulu abſolument me préſenter ; je n'ai pu qu'obéir.

JULIE.

Je regarde, Monſieur, comme un préſage heureux, en entrant dans un monde qui m'eſt ſi nouveau, de commencer par y connoître une perſonne auſſi généralement eſtimée...

VALERE, *à part.*

Ce ſon de voix déchire mon cœur ! (*Haut.*) Eh ! Mademoiſelle, que m'importe déſormais le monde, ſon eſtime.... Je ne penſe plus qu'à le fuir... Pardonnez ; mais dans l'état où je ſuis, mon eſprit peut-il former une penſée ; ma bouche peut-elle prononcer une parole qui n'ait rapport à ma douleur ?

JULIE.

Je n'ai point ignoré, Monſieur, que vous étiez très attaché à ma ſœur.

VALERE.

Jamais, Mademoiſelle, jamais on n'a ſi tendrement aimé. Il vous le diſoit; tous les jours j'étois dans cette maiſon; tous les jours je la voyois; tous les jours, chaque inſtant ajoutoit à mon eſtime, à ma tendreſſe.... l'ame la plus noble, le cœur le plus vrai, un eſprit doux, plein de charmes, une humeur toujours égale... Telle étoit cette fille adorable que nous allons donc perdre pour jamais.

JULIE.

Vous me touchez ſenſiblement, Monſieur; & il eſt cruel pour moi de penſer, que me regardant comme la cauſe du malheur de ma ſœur, vous allez ſans doute me haïr.

VALERE.

Moi, vous haïr! Mon état, tout affreux qu'il eſt, ne me rend point injuſte. A l'approche d'un engagement éternel, eſt-il étonnant que votre cœur ait frémi? Non, & loin que mes larmes s'irritent à votre vue, il ſemble que je ſens quelque ſoulagement à vous montrer toute ma douleur; je

vous crois des sentimens dignes de cette sœur que j'adore : oui, malgré cet avenir si brillant que vous offre votre nouvelle situation, je ne doute point que vous ne gémissiez du sacrifice qu'elle va nous coûter. Mais, Mademoiselle, est-il possible que votre oncle qui connoissoit tout mon amour, est-il possible que dans l'instant qu'il me donne le coup de la mort, dans ce même instant il me présente à vous, & qu'il me conseille d'aspirer à votre main? Vous avez, Mademoiselle, toute la fortune de votre sœur; que dis-je? Vous avez tous ses charmes; mais vous n'êtes point elle, & c'est à elle que j'étois pour jamais attaché.

JULIE.

Monsieur, peut-être que mon oncle croyoit entrevoir que Julie ne vous rendoit pas toute la justice que vous méritez, & qu'un penchant aveugle déterminoit son cœur pour Damis.

VALERE.

A travers la conduite la plus sage & la plus réservée, ce penchant pour mon trop heureux rival n'échappoit point à mes yeux...

JULIE.

Eh bien! Monsieur, maîtresse de choisir entre vous & Damis, prévenue pour lui, ma sœur n'au-

roit pas ſans doute tardé à lui donner la main. .. Que perdez-vous ?

VALERE.

Ah ! du moins elle eût été contente ! l'Amour ſeul eût gémi au fond de mon cœur, au lieu que dans cet inſtant l'Amour & la Pitié le déchirent : lorſqu'elle eſt malheureuſe, me croyez-vous aſſez barbare pour être occupé de moi ? La voilà donc cette fille charmante, qui devoit être l'ornement & les délices du monde, la voilà dans une retraite cruelle où le déſeſpoir la conduit ; accablée ſous le poids d'une démarche qu'elle voudra ſoutenir ; dévorée de dégoûts, d'ennuis, n'enviſageant que la mort pour terminer ſes peines... Ah ! Mademoiſelle, comment puis-je dans cet inſtant ne pas expirer de ſaiſiſſement & de douleur ?.. Permettez que je me retire, & que j'aille cacher mon trouble, mes larmes & mon déſeſpoir.

(*Il ſort.*)

JULIE.

Ah, Froſine ! que reſtera-t-il à dire à Damis ?

FROSINE.

Mademoiſelle, rentrons vîte ; je crois que j'entends ſa voix & celle de M. votre oncle.

JULIE, *en s'en allant.*

Que d'amour! quelle fidélité! quelle constance!

FROSINE.

Rentrons, vous dis-je : les voici.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, DAMIS.

DAMIS.

VOILA, Monsieur, voilà de ces évènemens auxquels on n'est point du tout préparé. Cette sœur qui sembloit avoir renoncé au monde, se ravise?

GÉRONTE.

Oui : elle quitte sa retraite au moment que je croyois qu'elle alloit s'y renfermer pour jamais.

DAMIS.

Eh, Monsieur... Est-elle jolie?

GÉRONTE.

Vous devez m'avoir entendu dire plusieurs fois, que la ressemblance des deux sœurs est des plus singulières à s'y tromper.

DAMIS.

Quels revers pour cette pauvre Julie ! En vérité, j'en ai l'ame déchirée. Je l'aimois beaucoup ; mais beaucoup, vous dis-je. Quoi ? Monſieur, par ce retour imprévu, elle ſe voit entièrement, totalement dépouillée de votre ſucceſſion ? Cette ſœur aura tout, tout abſolument ?

GÉRONTE.

C'eſt une diſpoſition qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de changer ; elle eſt revêtue des formalités les plus authentiques.

DAMIS.

Je n'en reviens pas. Quelle folie à cette aînée de quitter ſon couvent, & de venir ainſi enlever tout à ſa cadette ! Avouez qu'après ce trait, on ne peut véritablement compter ſur les parens que quand ils ſont morts.

GÉRONTE.

Vous avez raiſon. Mais peut-être que dans ſon couvent cette aînée a entendu vanter le bonheur de ſa ſœur ? Peut-être lui a-t-on dit qu'elle alloit épouſer un des hommes de la Cour des plus aimables ? Peut-être lui a-t-on fait un portrait de vous ?... Vous êtes bien propre à déranger une vocation !

DAMIS.

DAMIS.

Parbleu, je crois qu'une fille qui pourra m'espérer, ne restera pas long-tems au couvent. Monsieur Géronte, il y a quelque mystère sous ce peu de mots que vous venez de me dire. Allons, allons; ne me faites point une démi-confidence. Eh bien! vous croyez donc que peut-être le hasard a voulu qu'on ait parlé de moi à cette aînée?

GÉRONTE.

Monsieur, je crois qu'elle ne tardera pas à vous rendre toute la justice que vous méritez.... La voici.

SCÈNE IX.

GÉRONTE, DAMIS, JULIE.

GÉRONTE.

MA Nièce, vous m'avez avoué ce matin que dans votre Couvent on vous entretenoit quelquefois des différens partis qui s'offroient pour votre sœur; je dois présumer que Monsieur étoit un de ceux dont on vous parloit le plus souvent, & je ne doute pas qu'à son air, sa figure, vous ne deviniez aisément que c'est ce brillant Damis...

DAMIS.

Monsieur, daignez m'épargner.

GÉRONTE.

Je ne fais que vous rendre justice. (*D'un air de confidence & à voix basse.*) Ne vous êtes-vous pas apperçu qu'elle a rougi en vous voyant ?

DAMIS.

Je n'oserois m'en flatter.

GÉRONTE.

Oh ! Marquis, vous êtes toujours d'une humilité....

SCÈNE X.

GÉRONTE, DAMIS, JULIE, FROSINE.

FROSINE, *à Géronte.*

MONSIEUR, il y a là-bas une femme qui demande à vous parler.

GÉRONTE.

C'est peut-être de la part de cette pauvre Julie ? (*A Damis.*) Permettez que je vous quitte un instant.

DAMIS.

Je ferois au désespoir de vous gêner.

GÉRONTE.

Allons, ma Nièce; n'ayez point un air embarrassé; Monsieur est depuis long-tems des amis de la maison, & voudra bien avoir quelque indulgence pour ma petite provinciale.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

JULIE, DAMIS, FROSINE.

DAMIS.

Des provinciales comme vous, Mademoiselle, sont faites pour être l'ornement d'une Cour qui est aujourd'hui furieusement dégarnie d'objets qui vous ressemblent. Ma vue n'est pas tant fascinée par l'éclat du rouge & de la parure, que je n'aie conservé le coup d'œil; il perce votre grisette, vos cornettes avancées; je démêle vos yeux malgré votre pâleur de couvent; & je vois *par-delà* le plus beau teint de l'Univers.

JULIE, *bas à Frosine.*

Ah! Frosine, que ce début m'effraye! (*Haut.*) Monsieur, on m'a préparée aux complimens flatteurs & peu sincères des gens du monde....

DAMIS.

C'est aux reproches, oui, aux reproches de tout Paris, de toute la Cour, qu'on a dû vous préparer. Quoi? vous aviez formé le barbare dessein d'ensevelir tant de charmes! Vous nous les aviez cachés jusqu'à ce jour! Mademoiselle, l'aveu est prompt; mais il suit le mouvement du cœur; non, jamais, jamais, je n'ai rien senti de pareil à ce que j'éprouve à votre première vue.

JULIE.

Quoi? Monsieur, ma sœur, à qui vous paroissiez si attaché, ne vous a donné aucune idée de ce que vous sentez, de ce que vous éprouvez, dites-vous, dans cet instant?

DAMIS.

Pardonnez-moi, Mademoiselle, pardonnez-moi; je ne sais point tromper; mes empressemens pour elle ont assez éclaté; & l'on me feroit tort de douter un instant, qu'elle ne m'ait toujours fait une grande impression.

JULIE, *vivement.*

Vous l'aimiez donc, Monsieur?

DAMIS.

Avec quelle émotion vous me le demandez! Ah! que cette vive curiosité sur mes sentimens pour elle, est flatteuse; & que je serois indigne du jour, si je ne la payois pas de toute ma sincérité!

JULIE, *tristement.*

Eh bien, Monsieur?

DAMIS.

Eh bien, Mademoiselle.... mais il faut vous parler une langue que vous entendiez: écoutez, écoutez-moi.

JULIE.

Hélas! je vous écoute.

DAMIS.

Vous avez sans doute lû beaucoup de Romans en cachette dans votre couvent? N'y avez-vous pas vu quelquefois des Héros à qui des songes, par l'opération d'une Fée, peignoient la figure, les charmes & jusqu'au son de la voix de la Princesse qu'ils devoient un jour aimer? Remplis de leur songe, ils s'en occupoient profondément, se croyoient réellement amoureux du fantôme; mais

ils n'étoient heureux qu'au moment que l'illusion faisoit place à la vérité. Belle Orphise, Julie produisoit sur moi l'effet du rêve ; sa ressemblance avec vous, le son de sa voix, préparoient mon cœur à aimer ; je m'amusois de ma chimère ; mais c'étoit vous qui deviez en même-tems détruire & achever l'enchantement.

JULIE, *à part.*

Le perfide !

DAMIS.

Vous soupirez ? Ah ! que ce soupir charmant, que cette aimable rougeur, ce trouble & ce tendre embarras, font couler de ravissement dans mon ame ! une jeune personne acquiert sans doute des grâces dans le monde ; mais ma foi, on aura beau dire, elle n'est jamais si touchante qu'immédiatement au sortir du couvent. Permettez que sur cette belle main...

JULIE.

Eh ! Monsieur, cessez d'affecter ces vains transports. Puis-je m'y laisser tromper, lorsque je n'offre à vos yeux que les mêmes traits de Julie ; & ne dois-je pas penser qu'un vil intérêt seul vous guide & vous gouverne ?

DAMIS.

Comment donc ?.. Mais en vérité, Mademoiselle, savez-vous bien que votre méfiance très-déplacée tient aussi un peu trop de l'éducation de province...

JULIE.

Quoi ? Monsieur...

DAMIS.

Quoi ? Mademoiselle, vous me cherchez querelle sur votre ressemblance avec votre sœur ? Eh bien ! c'est peut-être cette ressemblance si parfaite, qui est cause de la promptitude avec laquelle mon cœur vient de se livrer. Vous voyez mon ingénuité ; elle va jusqu'à mettre sur le compte d'une autre une partie de l'effet de vos charmes.

JULIE.

Après tous les sermens que vous avez faits à Julie ; après une épreuve de près d'un an où vous paroissiez aussi content de son esprit que de sa figure ; enfin, le dirai-je, après la foiblesse qu'elle a eue de vous aimer, est-il possible qu'elle ne trouve en vous qu'un ingrat, un perfide !

DAMIS.

Je suis galant homme, Mademoiselle ; & pour

toût l'or de la terre, je n'avouerois pas à d'autres qu'à sa sœur, le goût qu'elle avoit pour moi; & voilà ce qui m'attachoit. Quant à son esprit dont vous croyez que j'étois si enchanté, je vous jure ma foi qu'il étoit.... là là, du clinquant qu'elle avoit ramassé de côté & d'autre, & qu'elle distribuoit dans son air, son ton, ses propos...

JULIE, *à part.*

C'en est trop, Frosine; je succombe à ce fatal entretien; je me meurs; suis-moi.

SCÈNE XII.

DAMIS, *seul.*

QUE veut dire cette incartade & cette brusque retraite? Elle fait semblant d'être choquée du mal que je lui ai dit de sa sœur! Pure grimace; demain j'en dirai pis; & elle en rira. Je connois les femmes; toujours moins amies que rivales, on est presque sûr de se concilier l'une en déprimant l'autre. Cette aînée me paroît avoir un petit caractère aigre, méfiant, assez emporté; j'ai regret à la pauvre Julie; c'étoit une bonne enfant; mais

irai-je faire le triste héros d'une belle passion ? Non, parbleu. Quand il ne s'agit que d'aimer, on trouve toujours assez d'objets ; mais on ne rencontre qu'une fois dans la vie une fille de qualité avec une dot de quarante mille écus de rente.

SCÈNE XIII.

DAMIS, GÉRONTE, JULIE, *s'arrêtant au fond du Théâtre à parler à Frosine.*

GÉRONTE.

EH bien ! Damis, votre conversation avec Orphise a été assez longue ; je crains bien que vous n'ayez pas eu une grande satisfaction ; elle n'a pas encore ce ton du monde, cet agrément, ce brillant de cette pauvre Julie que vous aimiez tant.

DAMIS.

Je vous proteste, Monsieur, que j'en suis parfaitement content. L'honneur de votre alliance a été le premier motif de mes assiduités dans vo-

tre maiſon ; il ſemble que l'amour veut y être toujours d'accord avec la fortune : (*Faiſant la révérence à Julie qui s'avance.*) Et je ſuis prêt à remplir avec Mademoiſelle tous les engagemens que j'avois pris avec ſa ſœur.

GÉRONTE.

Je ſuis ravi, Monſieur, de la docilité & de la politeſſe de votre cœur ; c'eſt à ma nièce à ſe décider ... Mais que nous veut Valere ?

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

GÉRONTE, JULIE, DAMIS, VALERE, FROSINE.

VALERE.

MONSIEUR, vous m'avez vu quitter ces lieux dans le plus cruel déſeſpoir ; je n'oſois me flatter que ma mère, de qui dépend toute ma fortune, & dont vous connoiſſez toute l'ambition, voulût conſentir à m'unir à une perſonne ſans biens ; mais, Monſieur, je viens de me jetter à ſes genoux ;

mes pleurs, mon amour, l'état où elle m'a vu, ma mort qui étoit certaine si je n'avois pu la fléchir, l'ont touchée; elle consent que j'épouse Julie, & m'assure tout son bien: vous savez qu'il est considérable. De grâce, Monsieur, allons vîte chercher le couvent où Julie s'est jettée; venez joindre vos prières à mes larmes. Seroit-il possible qu'elle aimât mieux s'y renfermer pour jamais, que de vivre avec un homme pour qui, si elle n'avoit pas de l'inclination, elle a du moins toujours paru avoir de l'estime?

JULIE.

O généreux Valere! Julie ne veut vivre désormais que pour tâcher de se rendre digne de tant d'amour. Orphise & Julie ne sont que la même. Mon rouge ôté, un habit simple ont fait tout mon déguisement. C'est par cet innocent artifice, que je viens de connoître le cœur du plus perfide & celui du plus vertueux de tous les hommes.

(*Elle s'en va, en donnant la main à Valere, & en jettant un regard d'indignation sur Damis.*)

VALERE, *en s'en allant avec elle.*

Ma surprise!... mon bonheur!.... adorable Julie!... quoi c'est vous?...

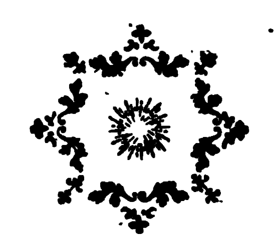
GÉRONTE *à Damis.*

Marquis, pour amuſer ces jeunes perſonnes qui liſent des romans en cachette dans leur couvent, vous devriez compoſer quelque petit conte ſur cette aventure-ci.

DAMIS, *en s'en allant.*

O Ciel!

FIN.



ÉGÉRIE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE,

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 9 Septembre 1747.



LETTRE

DE

DE M. DE FONTENELLE.

Je vous renvoie, Monsieur, votre Égérie. De toutes vos Pièces, c'est, sans contredit, celle où vous avez jetté le plus d'idées fines, délicates & neuves. Une jeune personne, à qui tout doit persuader qu'elle est une Divinité, & à qui son cœur insinue qu'elle n'est qu'une mortelle, forme le tableau d'une sorte de sentiment qui n'avoit jamais été traité. Vous m'avez dit qu'on vous donnoit de l'inquiétude sur votre dénouement, & qu'on prétendoit que l'ombre de Remus sortant de son tombeau & parlant aux Romains, paroîtroit trop un dénouement par machine, si vous le mettiez en action: pour moi, je pense qu'un dénouement par machine & de prestige, doit paroître très-na-

turel dans une Pièce où vous introduisez Numa & son Égérie. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

FONTENELLE.

Ce 27 Août 1747.



PRÉFACE.

PRÉFACE.

LE ſentiment de M. DE FONTENELLE devoit me décider ; il ne me décidoit point, & pourquoi ? parce que c'étoit le mien. Cela paroîtra ſingulier ; cependant rien n'eſt plus vrai. Une des Actrices me dit, que je conſulterois tant de perſonnes, que je finirois par mal faire. C'eſt ce qui m'arriva ; je finis par me laiſſer perſuader qu'il falloit mettre mon dénouement en récit ; il parut froid ; toutes les autres Scènes avoient été très-applaudies : je retirai ma Pièce d'autant plus piqué, que c'eſt de toutes mes Comédies celle que j'aimois & que j'aime encore le plus. Je la donne ici telle que je l'avois faite d'abord, & comme j'aurois dû la faire repréſenter.



ACTEURS.

NUMA.

CÆCILIUS.

TULLUS.

ÉGÉRIE.

CAMILLE.

La Scène est dans un de ces bois sacrés, qui entouroient les Temples des Payens.



ÉGÉRIE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

NUMA, CÆCILIUS, *en habit de Grand-Prêtre, ôtant sa fausse barbe.*

NUMA.

EH bien, Cæcilius?

CÆCILIUS.

Seigneur, je viens d'exécuter vos ordres. J'ai répandu parmi le peuple, que l'ombre de Remus vous apparoît depuis trois nuits, & que vous avez ordonné pour ce soir un sacrifice au tombeau de ce malheureux Prince.

NUMA.

As-tu fait pressentir qu'on y verroit peut-être quelque nouveau prodige?

CÆCILIUS.

Oui.

NUMA.

Les esprits t'ont-ils paru bien disposés ?

CÆCILIUS.

N'ayez aucune inquiétude. Il y a sans doute quelques incrédules ; mais le peuple en général est né pour l'erreur & pour les fers de la superstition. Après avoir fait croire aux Romains qu'Égérie étoit une Déesse, vous pouvez tout risquer ; vous pouvez sans crainte tendre à leur crédulité tous les piéges que vous voudrez.

NUMA.

C'est aujourd'hui le dernier, & celui dont le succès doit couronner toutes les peines que je me suis données jusqu'à présent ; mais j'ai besoin du secours de Camille.

CÆCILIUS.

De Camille, Seigneur ?

NUMA.

Tu vins me confier, il y a trois jours, que ses parens vouloient la marier à un homme qu'elle haïssoit ; que tu l'aimois & que tu te flattois d'en être aimé. Tu me prias de la recevoir auprès

d'Égérie ; j'y consentis, à condition que tu ne paroîtrois devant elle, que sous ce déguisement & sans te faire connoître, & que tu ne lui parlerois point que je ne te l'eusse permis...

CÆCILIUS.

Je vous ai exactement obéi.

NUMA.

Je le sais. Je viens de la rencontrer. Apparemment que l'inquiétude de n'avoir pas de tes nouvelles depuis qu'elle est ici, & l'exemple de tant de femmes qui viennent sans cesse à toi comme à un Oracle, & qui paroissent toutes s'en retourner fort contentes, lui ont fait naître l'envie de te confier aussi l'embarras de sa situation. Elle m'a dit qu'elle cherchoit le Grand-Prêtre. Elle est bien éloignée de s'imaginer que je t'en fais jouer ici le rôle, & que ce Grand-Prêtre si grave & si renommé, est son amant. Il faut que sous ce déguisement, tu t'assures de ses sentimens pour toi. Si elle t'aime autant que tu parois t'en flatter, alors, comme son amour me sera un sûr garant de sa discrétion, tu te feras connoître, & tu lui dévoileras en même-tems le mystère de tout ce qui se passe ici ; ensuite, tu la prieras de ma part de tâcher de démêler, dans le cœur d'Égérie, si mes

ſoupçons ſur ce jeune homme dont je t'ai déja parlé, ſont bien fondés.

CÆCILIUS.

Seigneur, ce jeune homme a une phyſionomie ſi intéreſſante; ſon air eſt ſi noble & ſi diſtingué, que je ne ſerois point ſurpris qu'Égérie oubliât un peu qu'elle eſt une Déeſſe, & qu'il n'eſt que le fils d'un Berger. Je l'examinois encore ce matin dans le Temple, au milieu de cet éclat & de tout cet appareil de gloire dont vous l'avez environnée, pour éblouir les yeux du vulgaire; elle avoit ſans ceſſe les regards attachés ſur lui.

NUMA.

En cas qu'il ſoit aimé, je voudrois auſſi ſavoir s'il a oſé lever les yeux jusqu'à elle, & quels projets l'amour peut leur inſpirer à l'un & à l'autre. Il faudroit donc que Camille les engageât à ſe parler; j'ai en tête des idées qu'il n'eſt pas encore tems de t'expliquer.

CÆCILIUS.

Je ne cherche point à les pénétrer... Voici Camille. Sous un air ſimple & naïf, elle a beaucoup d'eſprit; ayez ſeulement la bonté de vous éloigner; je vous promets qu'avant la fin du jour, vous ſaurez à quoi vous en tenir.

NUMA.

Allons ; je te laisse donc avec elle ; mais prends bien garde, je te le répete, à ne te pas faire connoître, que tu ne sois bien assuré de ses sentimens pour toi.

CÆCILIUS.

Soyez tranquille ; vous n'aurez point de reproches à me faire.

SCÈNE II.

CAMILLE, CÆCILIUS.

CÆCILIUS, *à part, remettant sa fausse barbe.*

MA chère Camille ! je vais donc enfin lui parler ! Qu'elle est belle ! que cette langueur & cette mélancolie, dont je suis sans doute la cause, lui donnent encore à mes yeux de nouveaux charmes ! (*A Camille.*) Vous avez dit à Numa que vous me cherchiez ?

CAMILLE.

Oui.

CÆCILIUS.

A votre air triste & abattu, on devine aisément que vous avez du chagrin.

CAMILLE.

Certainement.

CÆCILIUS.

Belle Camille, voulez-vous m'ouvrir votre cœur?

CAMILLE.

Je ne viens ici que dans cette intention.

CÆCILIUS.

Ordinairement à votre âge, ne fût-ce que par curiosité, on souhaite de se marier; vous avez cependant refusé d'épouser celui que vos parens vouloient vous donner?

CAMILLE.

Il est vrai.

CÆCILIUS.

Sans doute, parce que vous en aimez un autre?

CAMILLE.

Qui ne le mérite pas. Depuis trois jours que je suis ici, je n'ai pas entendu parler de lui.

CÆCILIUS.

Peut-être n'a-t-il pas été le maître de vous donner de ses nouvelles. Vous êtes trop aimable pour qu'on soit volontairement en faute avec vous. Est-ce pour la première fois que vous aimez?

CAMILLE.

Hélas ! aime-t-on deux fois dans la vie ?

CÆCILIUS.

Oh ! oui, oui, deux, trois, quatre. On voit bien, à votre réponse, que vous en êtes encore à votre première inclination. Je suis charmé quand je trouve ainsi un jeune cœur tout neuf ; il semble que cela me rajeunit. Allons ; vos idées, vos pensées, jusqu'à vos rêves ; ne craignez point de m'ennuyer ; détaillez-moi tout. Où vîtes-vous pour la première fois votre amant ?

CAMILLE.

J'étois au mariage d'une de mes amies. Je suis naturellement assez gaie. Je ne sais, tout d'un coup je devins sérieuse. La joie qui éclatoit de toutes parts, la façon galante dont chacun étoit paré, le son des instrumens, les danses, ne m'amusèrent plus. L'air content de mon amie, l'empressement de son jeune époux, les regards qu'ils se jettoient, leur ravissement, le plaisir dont ils paroissoient comblés... tout cela me plongea dans une rêverie... Vous allez me dire qu'une jeune personne ne devroit point rêver à ces choses-là ; mais on y rêve, sans croire y penser.

CÆCILIUS.

Je ne vous dis rien. Continuez.

CAMILLE.

Sans m'en appercevoir, je m'éloignai de la compagnie; & il y avoit déja quelque tems que je me promenois seule dans un bois qui joint la maison où se donnoit la fête, lorsqu'un jeune homme....

CÆCILIUS.

Un jeune homme, seul avec vous, au milieu d'un bois, dans les dispositions où votre rêverie avoit mis votre cœur! Voyons, voyons, comment vous vous tirerez de ce bois-là.

CAMILLE.

Je voulus retourner sur mes pas: belle Camille, s'écria-t-il, de grâce, ne fuyez point un amant qui vous adore, & qui cherche depuis si long-tems à vous le dire.

CÆCILIUS.

Et tout de suite il se jetta à vos genoux?

CAMILLE.

Oui.

CÆCILIUS.

En prenant sans doute une de vos belles mains qu'il baisoit avec une ardeur....

CAMILLE.

Il eſt vrai. En vain je tâchai de me débarraſſer; j'eus beau lui dire : *il peut venir quelqu'un ; c'eſt m'expoſer à la médiſance ; levez-vous donc ; laiſſez-moi ; oh ! je n'aime point ces manieres-là ; finiſſez.* Je ſuis ſi jeune ; apparemment que je n'ai pas encore le ton bien impoſant ; il ne finiſſoit point.

CÆCILIUS.

Cette tendre émotion, ce trouble charmant que vous liſiez dans ſes regards, ne ſe communiquoient-ils point un peu à votre ame ?

CAMILLE.

Mais...

CÆCILIUS.

Mais, belle Camille, il faut ne me rien cacher.

CAMILLE.

Il me ſemble que je... commençois... à oublier... que ma mère pouvoit venir nous ſurprendre, lorſqu'elle arriva. Oh ! que je fus grondée ! elle s'imagina mille choſes ; & dès le lendemain elle arrêta mon mariage avec un homme fort âgé qui m'a toujours déplu.

CÆCILIUS.

Et c'eſt pour n'être pas forcée de prendre ce vi-

lain mari-là, que vous vous êtes réfugiée ici ?

CAMILLE.

Oui, par le conseil de cet amant, dont je n'ai pas entendu parler depuis. Il trouva le moyen de me faire tenir une lettre. Si vous la voyiez, elle étoit si tendre, si passionnée!.. Je n'aurois jamais cru qu'il m'abandonneroit si cruellement.

CÆCILIUS, *ôtant sa fausse barbe, & se jettant à ses genoux.*

Lui, vous abandonner! il mourroit plutôt mille fois. Voyez-le à vos genoux, vous jurer un amour qui ne finira qu'avec sa vie.

CAMILLE.

O Ciel ! quoi ? c'est vous sous ce déguisement!

CÆCILIUS.

Belle Camille, je n'ai pas quitté ces lieux; je vous voyois sans cesse.

CAMILLE.

Vous me voyiez! vous voyiez mon inquiétude; & vous ne m'en tiriez pas! Ah, cela est trop barbare!

CÆCILIUS.

Numa m'avoit promis de favoriser notre amour;

mais il avoit exigé que je ne vous parlerois point qu'il ne me l'eût permis.

CAMILLE.

Quel plaisir prenoit-il à nous faire souffrir ?

CÆCILIUS.

Tout ce qui se passe ici est un mystère que je vais vous dévoiler....

CAMILLE.

Hélas ! j'ai pensé vingt fois me jetter aux pieds de la Déesse pour lui demander mon amant.

CÆCILIUS.

Elle ne vous auroit pas été d'un grand secours. Vous croyez donc qu'Égérie est véritablement une Divinité ?

CAMILLE.

Comment, si je le crois ? Certainement. J'avoue que quelquefois il me sembloit que je voulois en douter ; mais...

CÆCILIUS.

Mais, par habitude, & comme tout le monde le croyoit, vous avez toujours continué de le croire ?

CAMILLE.

Elle paroît elle-même persuadée qu'elle n'est pas une mortelle.

CÆCILIUS.

Comment n'en seroit-elle pas persuadée ? Plongée dans un profond sommeil par l'effet d'un breuvage, on la transporte dans ce Temple. Inconnue jusqu'alors au reste de l'Univers, n'ayant qu'une grotte pour habitation, au milieu d'un bois, que la superstition avoit rendu sacré, elle n'avoit vu que la femme qui l'avoit élevée, & qui la croyoit elle-même un enfant mystérieux. A son réveil, elle se trouve sur un trône, au milieu d'un édifice superbe, parée des plus riches habits; Numa prosterné devant elle, lui dit qu'un Dieu, la tenant dans ses bras & traversant les airs, vient de la placer sur ce trône. Dans le même instant, les portes du Temple s'ouvrent; le peuple, dont nous préparions depuis long-tems les esprits à ce grand évènement, & à qui nous l'avions annoncé dès la veille, entre en foule. Une musique éclatante semble sortir du fond de la voûte....

CAMILLE.

Cet appareil étoit frappant; & je conçois que vous avez dû lui persuader tout ce que vous avez

voulu. Mais Numa s'eſt-il imaginé qu'il n'y avoit qu'à élever une jeune fille dans l'ignorance d'elle-même, la placer enſuite dans un Temple, & que pourvu qu'elle y fût bien parée, elle y reſteroit comme une ſtatue? L'illuſion de l'eſprit ne paſſe pas toujours juſqu'au cœur; il a ſes droits à part; & il me ſemble que celui d'Égérie tient beaucoup à l'humanité.

CÆCILIUS.

Vous êtes à peu près de même âge; elle a paru prendre de l'amitié pour vous; vous auroit-elle déja fait quelques petites confidences?

CAMILLE.

Non; mais regardez; la voilà qui ſe promène ſeule; n'eſt-elle pas comme j'étois il n'y a qu'un moment? Triſte, rêveuſe, abattue. Je ſoupçonne qu'un jeune homme qui vient fort régulièrement au Temple, & qu'elle regarde avec beaucoup de complaiſance, pourroit bien être la cauſe de cette mélancolie.

CÆCILIUS.

Croyez-vous qu'ils ſe ſoient déja parlé?

CAMILLE.

Je ne crois pas; il me ſemble que la timidité les retient, mais qu'ils ſe cherchent.

CÆCILIUS.

Tâchez qu'ils se parlent ; tâchez de démêler ce qui se passe dans leurs cœurs ; Numa vous en prie. Il nous a bien fait souffrir pendant quelques jours ; mais enfin cela est fini ; il m'a promis d'assurer notre bonheur, & de nous unir dès ce jour l'un à l'autre, si vous lui rendez le petit service qu'il exige de vous.

CAMILLE.

J'y ferai de mon mieux.

CÆCILIUS.

Je vois qu'Egérie vient ici ; je vous laisse avec elle. Adieu, ma charmante Camille (*Il veut l'embrasser.*)

CAMILLE.

Finissez. Que penseroit-elle, si elle voyoit son Grand-Prêtre badiner avec les jeunes filles ?

CÆCILIUS, *en s'en allant.*

Ah ! vous plaisantez ? Nous nous retrouverons.

CAMILLE.

Je suis bien aise que vous m'en avertissiez.

SCÈNE III.

CAMILLE, ÉGÉRIE, *au fond du Théâtre, avançant lentement, comme une personne plongée dans la plus profonde rêverie.*

CAMILLE, *au bord du Théâtre.*

IL ne me sera pas, je crois, difficile de découvrir ce qu'ils veulent savoir. Hier au soir, en nous promenant, elle commença vingt propos, qu'elle interrompoit aussi-tôt; elle soupiroit de tems en tems & me regardoit, comme voulant me dire de lui demander ce qu'elle avoit; j'étois moi-même trop occupée, trop accablée de ma situation, pour chercher à m'entretenir de celle des autres; mais je suis persuadée qu'aujourd'hui, pour peu que je la presse... (*Elle s'approche d'Egérie, & la fait sortir de sa rêverie.*

ÉGÉRIE.

Ah! te voilà, Camille? Je te cherchois. Qu'as-tu donc fait tout le matin? Je ne t'ai point vue.

CAMILLE.

Je me ſuis beaucoup promenée dans ce bois ; j'étois triſte : nous le ſommes ſouvent, nous autres mortelles, ſans ſavoir pourquoi : il n'appartient qu'aux Divinités de trouver toujours en elles-mêmes la ſource de leur bonheur.

ÉGÉRIE.

Tu me crois donc fort heureuſe ?

CAMILLE.

Vous êtes Déeſſe.

ÉGÉRIE.

Déeſſe ! toujours Déeſſe ! Ah Camille !

CAMILLE.

Comment donc ! Quel dégoût ! Quel ennui du ſort le plus brillant ! Quoi ? ce Temple, les honneurs qu'on vous y rend, cette pompe, cet éclat, cette magnificence...

ÉGÉRIE.

Que n'ajoutes-tu, cet or, ces diamans, ces habits ſuperbes dont je ſuis parée ?

CAMILLE.

Sans doute. N'eſt-il pas fort agréable d'avoir toutes ces choſes-là ? Que vous manque-t-il ?

ÉGÉRIE.

Un cœur qui y ſoit ſenſible.

CAMILLE.

Vous m'étonnez ; & je commençerois à ſoupçonner...

ÉGÉRIE.

Parle librement ; que ſoupçonnerois-tu ?

CAMILLE.

Que vous aimez. Il n'y a que l'amour qui puiſſe ainſi donner de l'indifférence pour tout ce qui n'eſt pas ſon objet... Vous ſoupirez ? J'ai deviné. Je crois même que je connois votre amant. Il ne brille pas par l'éclat du rang.

ÉGÉRIE.

C'eſt un ſimple mortel ; en lui, je n'ai vu que lui-même : pour être favoriſé de l'amour, faut-il donc l'avoir été de la fortune !

CAMILLE.

Non. Il me ſemble même que ceux qu'elle a élevés, ſont déja ſi heureux, qu'en les aimant on ne fait qu'une partie de leur bonheur ; au lieu que vous aurez le plaiſir de faire la félicité toute entière de celui que votre cœur s'eſt choiſi. N'eſt-ce pas ce jeune homme qui vient ſi régulièrement au

Temple ? Sa figure eſt charmante. Lui avez-vous déja parlé ?

ÉGÉRIE.

Comment veux-tu que je lui aie parlé, toujours entourée d'une foule importune ?

CAMILLE.

Il eſt ſûr que quand on aime, & qu'on veut le cacher, la grandeur eſt bien à charge ; on eſt en ſpectacle ; une Cour oiſive & curieuſe nous examine ſans ceſſe ; & comme chacun y eſt agité de l'eſpoir de la faveur, tous cherchent à pénétrer nos foibleſſes, pour ſe rendre néceſſaires : vils flatteurs, auſſi prompts à les publier avec malignité, qu'à les ſervir avec baſſeſſe ! ... Mais nous ſommes ſeuls ici ; perſonne ne nous obſerve ; l'occaſion eſt favorable ; je viens de rencontrer votre amant qui ſe promène dans ce bois .... Tenez, juſtement, le voici ; cet endroit eſt écarté, déſert ; ſaiſiſſez ce moment, ſi vous deſirez lui parler.

ÉGÉRIE.

Si je le deſire ? Mais, Camille, en profitera-t-il ? Il eſt ſi timide ! N'as-tu pas remarqué que dans le Temple, où il a ſans ceſſe les yeux attachés ſur

moi, dès que je le regarde, il les baiſſe auſſi-tôt avec un trouble, une confuſion ?...

CAMILLE.

Il n'eſt pas douteux qu'il faudra que vous faſſiez les avances.

ÉGÉRIE.

Moi, je ferois des avances ! Tu n'y penſes pas.

CAMILLE.

J'avoue que cela paroît d'abord bien terrible ; mais comment voulez-vous qu'il oſe s'élever juſqu'à vous, ſi vous ne deſcendez pas juſqu'à lui ? Le mortel doit ſe taire & laiſſer deviner : la Deéſſe doit ſe faire entendre.

ÉGÉRIE.

Non, Camille, non, je ne pourrois jamais prendre ſur moi.... Il vaut mieux ne lui point parler.

CAMILLE.

Dans le rang où vous êtes, preſque toujours accompagnée, les occaſions ſont rares.

ÉGÉRIE.

Hélas ! je le ſais bien.

CAMILLE.

Si vous laiſſez échapper celle-ci, vous en ſerez fâchée.

ÉGÉRIE.

Mais tu me dis qu'il faudra...

CAMILLE.

Je dis qu'il n'en eſt pas d'une Déeſſe comme d'une ſimple mortelle, & que, pourvu que cela ſe faſſe avec une certaine dignité, elle peut riſquer bien des choſes. Allons, allons, croyez-moi; dites-lui d'avancer.

ÉGÉRIE.

Je t'avoue que je ſuis dans un trouble...

CAMILLE.

Oh! ſi vous êtes ſi troublée, & votre amant ſi timide, vous vous parlerez ſans vous rien dire; votre cœur a beſoin de tout votre eſprit; prenez-y garde. Je vais me promener au bout de cette allée pour vous avertir en cas qu'il vienne quelqu'un.



SCÈNE IV.

TULLUS, ÉGÉRIE.

ÉGÉRIE.

APPROCHEZ.

TULLUS.

Puissante Déesse...

ÉGÉRIE.

Approchez, vous dis-je. J'ai remarqué que vous êtes toujours le premier au Temple.

TULLUS.

Oui.

ÉGÉRIE.

Et que vous n'en sortez jamais que le dernier.

TULLUS.

Il est vrai.

ÉGÉRIE.

Oui?... Il est vrai?... Oh! rassurez-vous, rassurez-vous donc. Je veux que vous vous entreteniez un moment avec moi, comme avec une simple mortelle, une amie: Dites-moi, à quoi

pouvez-vous rêver pendant les journées entières que je vous vois vous promener toujours ſeul dans ce bois ?

TULLUS.

Je rêve à vous, à votre grandeur, à votre puiſſance, aux honneurs que l'on vous rend, aux fleurs, aux fruits que je puis vous offrir.

ÉGÉRIE.

Tout ce qui viendra de vous, me ſera toujours très-agréable. Mais vous ne me perſuaderez pas aiſément qu'à votre âge, on ne ſoit occupé que de ſon zèle pour les Dieux ; & je ſoupçonne que l'amour...

TULLUS.

Ah ! Déeſſe, je n'aime point.

ÉGÉRIE.

Vous n'aimez point ? Vous rougiſſez en me le diſant ?

TULLUS.

Je ne ſais pourquoi je rougis ; mais je dis la vérité.

ÉGÉRIE.

La dit-on avec ce trouble, cet embarras ?

TULLUS.

Eſt-il étonnant que je ſois troublé, embarraſſé ?

Je ſuis ſi pénétré, ſi ſaiſi de reſpect en votre préſence...

ÉGÉRIE.

Du reſpect? je croyois vous avoir dit que je voulois que vous me parlaſſiez comme à une ſimple mortelle, une amie. Il vous plaît apparemment de me déſobéir?

TULLUS.

Vous déſobéir! moi, qui ſacrifierois mille fois ma vie...

ÉGÉRIE.

Il ne s'agit point de ſacrifier votre vie; on s'y intéreſſe; on voudroit vous voir heureux. Votre mélancolie, ce goût pour la ſolitude, ces ſoupirs qui vous échappent, font aſſez connoître ce qui ſe paſſe dans votre cœur: pourquoi vous obſtiner à le cacher?

TULLUS.

Hélas! je n'oſe me l'expliquer, me l'avouer à moi-même.

ÉGÉRIE.

Quelle idée! On ne s'explique pas, on ne s'avoue pas ce que l'on reſſent? Écoutez, Tullus; il ne faut pas qu'un jeune homme ſoit trop préſomptueux; mais vous êtes auſſi d'une timidité qui im-

patiente... Car enfin, l'amour vous eſt peut-être plus favorable que vous ne penſez.

TULLUS.

Il ne pourroit jamais que me rendre malheureux.

ÉGÉRIE.

Mais non, j'en ſuis ſûre.

TULLUS.

O Ciel!...

ÉGÉRIE.

Je veux abſolument que vous rompiez ce ſilence obſtiné, ou je me fâcherai.

TULLUS.

A quelle épreuve vous me mettez!

ÉGÉRIE.

Parlez donc.... ſongez qu'il peut venir quelqu'un.

TULLUS.

Me conviendroit-il d'aimer?

ÉGÉRIE.

Ce n'eſt pas-là répondre.

TULLUS.

Déeſſe... ne preſſez point un cœur...

ÉGÉRIE.

Est-il possible que la façon dont je vous parle, ne m'attire pas plus de confiance ?

TULLUS.

Elle me jette dans un trouble!... (*A part.*) Ah ! je ne saurois être trop en garde contre un espoir téméraire.

ÉGÉRIE.

Vous expliquerez-vous, enfin ?

TULLUS.

Que pourrois-je dire ?

ÉGÉRIE, *avec dépit.*

En vérité, je ne sais plus que vous dire moi-même. C'en est trop... Camille ?

SCÈNE V.

CAMILLE, ÉGÉRIE, TULLUS.

CAMILLE.

DÉESSE ?

ÉGÉRIE *à Tullus.*

Allez, laissez-nous.

TULLUS.

Vous paroiſſez fâchée ! de grâce, quelques momens encore....

ÉGÉRIE.

Quand on en profite ſi mal, devroit-on en demander ? Laiſſez-nous, vous dis-je.

TULLUS, *en s'en allant.*

Que je ſuis malheureux !

SCÈNE VI.

ÉGÉRIE, CAMILLE.

CAMILLE.

Vous n'avez pas l'air content. Que vous a-t-il donc dit ?

ÉGÉRIE.

Il ne m'a rien dit. Je ne ſais que penſer. Peut-être m'aime-t-il, ne croyant que m'adorer ; peut-être m'adore-t-il, ſans penſer à m'aimer.

CAMILLE.

J'ai fait mes réflexions, tandis que vous lui parliez. Voulez-vous que je vous diſe mon ſentiment ?

ÉGÉRIE.

Eh bien ?

CAMILLE.

Il ne vous aime point.

ÉGÉRIE, *avec aigreur.*

Il ne m'aime point ?

CAMILLE.

J'entens.... là.... de cet amour.... qu'on appelle vulgairement de l'amour, qui a des transports, des desirs.

ÉGÉRIE.

Je suis fâchée de ne vous paroître pas assez aimable pour en inspirer.

CAMILLE.

On ne peut être plus aimable que vous l'êtes ; mais quelques charmes que l'on ait, quand on est si élevée au-dessus des hommes, il me semble qu'on ne leur inspire que ce plaisir d'admiration, qui n'est fait que pour les yeux, qui ne va point jusqu'au cœur, qui n'est point celui du sentiment, & qui ne peut jamais le devenir. Il faut pouvoir espérer de posséder un objet, pour s'y attacher : l'espérance fut toujours le berceau de l'amour.

ÉGÉRIE.

Il y a, dans ce que tu me dis, une apparence de vérité qui me désole... Mais, Camille, est-il bien sûr que je sois une Déesse ?

CAMILLE.

Ah ! le doute est nouveau. Je ne m'y serois pas attendue. Avouez que ce doute-là ne vous est venu que depuis que vous aimez ?

ÉGÉRIE.

Il est vrai.

CAMILLE.

Si vous n'êtes pas une Divinité, pourquoi ce concours unanime de tout un Peuple à vous adorer ? Quand vous vous regardez à votre miroir, ne s'élève-t il pas en vous-même un sentiment intérieur de l'excellence, de la supériorité de votre être ? Une voix secrète ne vous dit-elle pas que les hommes ne sont faits que pour tâcher de trouver grâce devant vos yeux, pour vous obéir, prévenir vos desirs, se soumettre à vos volontés, & même à vos caprices, si vous étiez capable d'en avoir ?

ÉGÉRIE.

Mais sans être Déesses, toutes les femmes ne pensent-elles pas de même ?

CAMILLE.

Oh ! non, non, certainement ; nous n'avons pas assez de vanité, assez d'amour propre...

ÉGÉRIE.

Il me vient une autre idée. Mon amant ne seroit-il point un Dieu, qui sous les apparences d'un Berger, veut goûter le plaisir délicat & sensible d'être aimé pour lui-même ?... Je crois que tu ris ?

CAMILLE.

Non. Mais, s'il étoit un Dieu, auroit-il cette timidité que vous lui reprochez ?

ÉGÉRIE.

Peut-être l'affecte-t-il pour mieux jouir de tout son triomphe ? Camille, ne me contredis point ; laisse-moi me flatter un peu ; j'en ai tant de besoin, j'ai tant de chagrin... Je ne puis rester plus long-tems dans le trouble & l'incertitude où je suis. Il faut que je lui parle encore ; il ne se sera pas sans doute éloigné. Je veux examiner, je veux éclaircir... Il me semble que deux cœurs qui s'aiment, devroient se deviner aisément ! Attends-moi ici

SCÈNE VII.

CÆCILIUS, ÉGÉRIE, CAMILE.

CÆCILIUS.

DÉESSE, Numa m'envoie vous dire que le Peuple a préparé pour ce ſoir une fête...

ÉGÉRIE, *en s'en allant.*

Toujours des fêtes! toujours des honneurs! Ah, que j'en ſuis laſſe! Qu'on me laiſſe.

SCÈNE VIII.

CAMILLE, CÆCILIUS.

CAMILLE.

CE peu de mots & cette mauvaiſe humeur vous annoncent ce qui ſe paſſe.

CÆCILIUS.

Cachés derrière ces arbres, Numa & moi, nous avons tout entendu.

CAMILLE.

CAMILLE.

Eh bien, quelle ſera la fin de tout ceci?

CÆCILIUS.

Ma foi, je l'ignore. Je ſais ſeulement que Numa, pour rendre ſes Loix plus reſpectables aux Romains, s'eſt imaginé qu'il devoit paroître appuyé de la préſence de quelque Divinité. Pour jouer ce rôle, il a choiſi une jeune fille; en effet, il ſemble qu'il éclate dans votre ſexe je ne ſai quoi de divin; les graces & la beauté furent toujours ſon partage; nous avons tant de penchant à vous adorer: cependant je vois qu'il auroit mieux fait de prendre un jeune homme.

CAMILLE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît?

CÆCILIUS.

Pourquoi? Parce qu'on ne peut pas faire pour Égérie ce qu'on eût fait pour ce jeune homme. Je ſuppoſe qu'il fût devenu amoureux.... de vous, par exemple; cela n'auroit cauſé aucun embarras. Numa auroit envoyé chercher vos parens; *votre fille*, leur auroit-il dit, *a plû au Dieu qui veut bien habiter parmi nous*. Toute votre famille ſe ſeroit trouvée fort honorée de cet amour; & le ſoir,

couronnée de fleurs & de guirlandes, on vous auroit conduite au Temple.

CAMILLE.

Je vois qu'à la Cour tous les emplois font honnêtes; car apparemment que comme Grand-Prêtre, ç'auroit été vous qui m'auriez préfentée à ce Dieu prétendu?

CÆCILIUS, *l'embraffant.*

Oh! ma foi, le Grand-Prêtre auroit été lui-même le Dieu.

SCÈNE IX.

NUMA, CÆCILIUS, CAMILLE.

NUMA.

BELLE Camille, je viens vous remercier.

CAMILLE.

Seigneur, j'ai fait ce que vous defiriez; j'ai mis ces amans vis-à-vis l'un de l'autre; peut-être que malgré tout le penchant qui les attiroit, ils fe feroient encore fouvent rencontrés fans ofer fe parler.

NUMA.

Je veux à préſent ſavoir quels projets l'amour leur inſpirera. Ils viennent de ce côté ; cachons-nous. Cæcilius, je t'avois dit d'aller voir ſi tout étoit prêt dans le Temple.

CÆCILIUS.

J'y vais.

SCÈNE X.

ÉGÉRIE, TULLUS.

ÉGÉRIE.

Oui, vous dis-je, ſans pouvoir pénétrer tout ce myſtère, je ſuis perſuadée que Numa me trompe, trompe le peuple, & que je ne ſuis point une Déeſſe.

TULLUS.

Quels ſont donc les traits de la Divinité, ſi ce ne ſont pas les vôtres ?

ÉGÉRIE.

Vous vous êtes laiſſé éblouir à tout ce faſte qui m'environne.

TULLUS.

Eſt-ce donc aux honneurs que l'on vous rend?.. Ah! Déeſſe, en entrant dans le Temple, dès que je levai les yeux ſur vous, aux ſeuls tranſports dont je fus ſaiſi, j'aurois reconnu que vous étiez une Divinité. Un charme inexprimable s'empara de tous mes ſens. Plus je vous regardois, plus il ſembloit à mon ame que ſans vous connoître, elle vous avoit toujours cherchée, qu'elle vous avoit toujours deſirée. Il me ſembloit que je recevois un cœur tout nouveau, où votre divine image avoit toujours régné!

ÉGÉRIE.

Mais, Tullus, croyez-vous que ſi je n'étois qu'une ſimple mortelle, je ne vous aurois pas inſpiré ces mêmes tranſports? Êtes-vous donc un Dieu? Car enfin, tout ce que vous m'exprimez, je le reſſentis en vous voyant. Ah! pourquoi nous déguiſer plus long-tems, qu'aſſortis par l'amour, deſtinés l'un pour l'autre, nos cœurs ſe ſont unis dès qu'ils ſe ſont rencontrés? Vous m'aimez; je vous aime...

TULLUS, *ſe jettant à ſes genoux.*

Qu'entends-je!... ô Ciel! ſe pourroit-il?... Déeſſe... Non, je ne ſuis point un mortel, puiſ-

que je ne meurs pas à vos genoux de l'excès de mon bonheur. Vous m'aimez !

ÉGÉRIE, *le relevant.*

C'eſt dans ce moment-ci que je ſuis flattée du rang ſuprême, par le plaiſir de vous le ſacrifier. Tullus, nous quitterons ces lieux ; nous chercherons quelque ſéjour tranquille où, loin du tumulte & de la foule qu'entraînent les honneurs, débarraſſée du ſoin de faire le bonheur des autres, je ne ſerai occupée que du vôtre & du mien. Notre paiſible retraite n'étalera point l'or, la magnificence & toute cette pompe qui m'accompagne ici ; mais au milieu des bois, aux bords des fontaines, nous goûterons en liberté ces tranſports mutuels, cette tendre confiance, ces plaiſirs toujours purs...



SCÈNE XI.

NUMA, CAMILLE, TULLUS.

NUMA, *paroissant.*

QUE viens-je d'entendre ?

ÉGÉRIE.

Quoi ? vous nous écoutiez ?

NUMA.

C'est au fils d'un Berger que vous voulez unir votre sort ?

ÉGÉRIE.

Je veux m'unir à ce que j'aime.

NUMA.

Est-ce donc-là le prix de tant d'inquiétudes, d'alarmes & de tous les soins que j'ai pris de vous ?

ÉGÉRIE.

Quelles inquiétudes ? Quels soins ? Que vous dois-je ? Ne m'avez-vous pas dit qu'un Dieu m'avoit transportée dans ces lieux ? Ne suis-je pas une Déesse ?

NUMA.

Non... vous êtes ma fille.

ÉGÉRIE.

Votre fille !..

NUMA.

Et puiſqu'il faut enfin vous développer tout ce myſtère, apprenez qu'à peine étiez-vous née, qu'il me fallut trembler pour vos jours. Le ſort tomba ſur vous pour être ſacrifiée au Dieu du Tibre, dont les eaux s'étoient débordées. Je trouvai le moyen de tromper les yeux de tout un peuple, & de vous ſauver ; mais ce n'étoit pas encore aſſez pour ma tendreſſe. Ne pouvant plus vous faire reparoître comme ma fille, & vous remettre auprès du trône, je formai le deſſein de vous élever au-deſſus du trône même. Vous êtes aujourd'hui adorée comme une Déeſſe par ces mêmes Romains dont la ſuperſtition barbare vous avoit dévouée à la mort comme une victime.

ÉGÉRIE, *voulant ſe jetter aux genoux de Numa qui la relève.*

O mon père !.. Que ce nom m'eſt doux à prononcer !... mon père !... Mais pourquoi m'avoir cachée ſi long-tems ma naiſſance ? Pourquoi m'a-

voir laissé ignorer que je ne pouvois pas disposer de mes sentimens ? Vous êtes surpris que la fierté du rang où vous m'avez élevée, ne m'ait pas défendue contre le penchant qui m'entrainoit ? Ah! l'orgueil dans un cœur est-il donc aussi naturel que l'amour? A présent que je me connois, ne craignez pas que je trahisse l'obéissance que je vous dois ; c'est déchirer mon ame ; mais je vous serai soumise aux dépends de ma propre vie. Tullus, il faut renoncer l'un à l'autre... Il faut ne nous plus voir... Adieu. Tullus.

TULLUS.

Déesse, car vous serez toujours une Divinité pour mon cœur, je recevois, il n'y a qu'un instant, le don du vôtre, comme on reçoit les présens des Dieux ; ils peuvent nous élever, ou nous abaisser à leur gré, & n'ont à répondre qu'à eux-mêmes de leurs actions. Mais la fille de Numa devient comptable de sa gloire à son père, à son Roi, à tout un peuple. Puisse le bonheur de vos jours égaler l'éclat de vos hautes destinées ! L'infortuné Tullus va chercher des climats, où la guerre puisse lui offrir les occasions de périr moins indigne de vous.

NUMA, *l'arrêtant.*

Demeurez.

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

CÆCILIUS, NUMA, ÉGÉRIE, TULLUS, CAMILLE.

NUMA.

EH bien Cæcilius ?

CÆCILIUS., *lui parlant bas & à part.*

Seigneur, tout eſt prêt dans le Temple. D'ailleurs le haſard vous a bien ſervi ; & le moment eſt des plus favorables pour le nouveau prodige que vous avez imaginé.

NUMA.

Comment ? que veux-tu dire ? Qu'eſt-il donc arrivé ? tu peux parler haut.

CÆCILIUS.

Un de ces hommes qui font les eſprits forts ; ſoupant hier avec ſes amis, badina, railla, diſputa beaucoup ſur ce qui ſe paſſe dans ce Temple, traitant le tout de pures fourberies. Lorſqu'il fallut ſe retirer, au lieu de prendre le chemin de ſa maiſon, il porta ſes pas chancelans du côté du

Tibre où apparemment il tomba; ce matin on l'a trouvé noyé. Quelques-uns de ceux avec qui il avoit soupé, frappés de cet accident, se sont rappellé les discours qu'il avoit tenus, les ont répandus parmi le peuple; & tout de suite cette mort a été regardée comme une punition bien marquée de la part de la Déesse. On ne parle que de cet évènement; & chacun, comme il arrive toujours, y ajoute des circonstances pour le rendre plus merveilleux.

NUMA.

Tu as raison de penser que cela vient fort-à-propos. (*A Égérie.*) Ma fille, allez au Temple; vous y couronnerez votre amant, & dans votre amant, le fils de Remus.

TULLUS.

Moi, Seigneur, fils de Remus!

NUMA.

C'est un secret dont je suis instruit depuis longtems; mais avant que de le faire éclater, il falloit préparer les esprits; vous aviez à craindre tous ceux qui dans Rome, me croyant sans enfans, aspirent au trône après ma mort; ils n'auroient pas manqué de traiter de fable tout ce que j'aurois dit de votre naissance; mais ils n'oseront aujour-

d'hui s'élever contre une vérité que j'ai l'adresse d'appuyer d'un prodige, & que la superstition consacrera. (*A Égérie.*) Allez donc, ma fille. Cæcilius, dès qu'elle sera sur son trône, qu'on ouvre au peuple les portes du Temple.

(*Egérie, Camille & Cæcilius sortent.*)

TULLUS.

Seigneur... mon étonnement.... vos bontés..., comment exprimer?..

NUMA.

Je vous unirai dès ce soir à Égérie; mais songez qu'il faudra que votre hymen soit secret, & qu'elle doit toujours passer pour une Divinité.

TULLUS.

Que cette erreur est naturelle! Il n'y a que mon bonheur qui me semble une illusion.

Les portes du Temple s'ouvrent : on voit, au milieu, l'autel du feu sacré : à droite, un trône magnifique sur lequel Égérie est assise; à gauche, dans l'enfoncement, le tombeau de Remus : de jeunes filles couronnées de fleurs, forment des danses, tandis que d'autres chantent :

HYMNE.

Oracle de Numa, favorable Déesse,
Dont les conseils préparent aux Romains
Les plus brillans destins,
Régnez sur nous sans cesse.
C'est à vos Loix,
C'est à leur sagesse profonde,
Que nous devrons nos vertus, nos exploits;
Et l'empire du monde.

On entend un coup de tonnerre : le Temple s'obscurcit : on n'y voit plus qu'à la lueur des éclairs : le tombeau de Remus s'ouvre :

L'OMBRE DE REMUS, *se levant de son tombeau.*

D'un frère ambitieux j'éprouvai la furie :
Pour régner seul il m'arracha la vie :
J'avois un fils ; il vit inconnu parmi vous :
Sous le nom de Tullus (*), il s'ignore lui-même ;
Et le droit que son Sang lui donne au Diadème :
Couronnez-le, ou des Dieux redoutez le courroux.

L'ombre de Remus rentre dans son tombeau : Numa & le Grand-Prêtre conduisent Tullus aux pieds d'Égérie : elle le couronne : l'obscurité se dissipe : le peuple marque la plus grande allégresse, & célèbre cet évènement par ses danses & ses chants.

(*) Tous les Historiens disent que Tullus Hostilius succéda à Numa.

FIN.

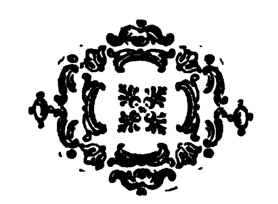
LE DOUBLE DÉGUISEMENT,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 29 Mai 1747.

PRÉFACE.

CETTE Pièce réussit beaucoup ; on la trouva agréablement intriguée, bien conduite & bien dénouée. Les Comédiens la redonnent souvent ; il me semble que le dialogue en est vif, & qu'il y a de la chaleur dans les détails. J'y attaque & j'y peins ces caracteres perfides & barbares, dont on ne voit que trop d'exemples.



ACTEURS.

DAMIS.

ÉRASTE.

PAMPHILE, *déguisé en femme sous le nom de* *MARTON.*

ROSALIE, *déguisée en homme sous le nom de* *VALENTIN.*

ANGÉLIQUE.

MARINE.

UN COMMISSAIRE.

UN NOTAIRE.

UN JARDINIER.

La Scène est à Venise, dans la maison de Damis.

LE



LE DOUBLE DÉGUISEMENT,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, ROSALIE, *en habit d'homme.*

ROSALIE.

OUI, mon cher Érafte, Damis au mépris de la foi qu'il m'a donnée, fe prépare à en époufer une autre. Vous connoiffez ma mère ; vous favez que toute fa tendreffe étoit pour ma fœur ; on m'avoit mife au couvent ; on ne venoit m'y voir que pour me preffer de m'y renfermer pour toujours. J'y avois une amie à qui je confiois mes peines & ma répugnance pour l'état qu'on vouloit me faire embraffer. Hélas ! elle crut me fervir. Damis étoit

son parent ; elle lui parla de moi ; il marqua un desir extrême de me connoître. Quoiqu'il ne soit plus dans la première jeunesse, sa figure est encore des plus aimables ; il a l'esprit flatteur, insinuant ; il ne lui fut pas difficile de séduire un cœur simple, le cœur d'une jeune personne qui n'avoit jamais vu le monde, & que la dureté de sa famille aidoit encore à rendre plus sensible à toutes ces attentions, ces soins, ces complaisances, & ces dehors trompeurs qu'emploient les Amans. Dans le malheur, nous sommes si obligées à ceux qui nous recherchent ! Notre amour-propre, que l'intérêt qu'on prend en nous semble dédommager, nous rend si reconnoissantes !.. Enfin, devois-je penser que ce Damis, qui paroissoit si touché de ma situation, seroit un jour assez barbare, pour la rendre encore plus cruelle !

Marine paroît au fond du Théâtre.

ÉRASTE.

Y a-t-il long-tems qu'il est parti de Florence ?

ROSALIE.

Il vint me dire, il y a un mois, qu'un arrangement d'affaires l'obligeoit de s'éloigner de moi pour quelque tems ; jamais il ne fut plus tendre & plus prodigue de sermens. Que devins-je, lorf-

que j'appris, il y a quelques jours, qu'il alloit se marier avec une jeune personne dont il est le tuteur ! Je n'écoutai que mon désespoir ; je trouvai les moyens de me déguiser, & de partir de Florence ; je suis arrivée ce matin à Venise ; je vous ai rencontré lorsque j'allois chez vous ; je vous ai prié de m'accompagner ; nous voici chez le perfide....

ÉRASTE.

Comptez que je vous rendrai tous les services qui dépendront de moi ; mais je serois d'avis que vous ne parussiez pas d'abord ; laissez-moi auparavant lui parler ; je sonderai son cœur ; je démêlerai ses sentimens ; ensuite... (*Appercevant Marine.*) Je crois que vous nous écoutiez ?

SCÈNE II.

ÉRASTE, ROSALIE, MARINE.

MARINE.

Moi ! j'arrive.

ÉRASTE.

Peut-on voir Damis ?

MARINE.

Il eſt ſorti.

ÉRASTE.

Reviendra-t-il bien-tôt ?

MARINE.

Oh ! il ne tarde pas ordinairement ; il va, revient, ſort & rentre vingt fois dans un quart-d'heure.

ÉRASTE.

Vous lui dirai que je ſuis au jardin où je l'attends.

MARINE.

Je n'y manquerai pas.

ÉRASTE, *à Roſalie.*

Valentin, ſuivez-moi ; j'ai quelques ordres à vous donner.

Il ſort, ſuivi de Roſalie.



SCÈNE III.

MARINE, *seule*.

LE Valentin est joli ! c'est dommage qu'il soit faux. J'ai tout entendu. O l'heureux évènement, & en même-tems la plaisante aventure ! Il y aura dans cette maison une fille déguisée en garçon, & un garçon déguisé en fille. Non, si j'avois été la maîtresse de faire naître un incident pour me tirer de l'embarras où je m'étois mise, je n'en aurois pas imaginé un plus favorable. Pamphile épousera Angélique ; outre tous les présens qu'il m'a déja faits, j'aurai les deux mille écus qu'il m'a promis... mais, le voici. Avant que de lui conter ce que je viens d'apprendre, commençons par le gronder ; il s'est échappé tandis que j'écoutois ; je suis sûre qu'il est allé à l'appartement d'Angélique...



SCÈNE IV.

MARINE, PAMPHILE *en femme, sous le nom de Marton.*

MARINE.

D'où venez vous ?

PAMPHILE.

Tu me vois encore ébloui !.. je ſuis dans des tranſports !.. dans un raviſſement !.. que de charmes !... l'éclat, la fraîcheur, la vivacité de ſon teint, ſes beaux yeux qui s'ouvroient languiſſamment à la clarté du jour, ſes cheveux qui tomboient en boucles.... mille appas !... Ah ! Marine, le dérangement d'une jeune perſonne qui ſort des bras du ſommeil, eſt le triomphe de la beauté.

MARINE.

Je vous ai déja dit pluſieurs fois, que je ne voulois pas que vous entraſſiez dans la chambre d'Angélique, que je n'y fuſſe.

PAMPHILE.

Mais, ma chère Marine...

MARINE, *rapidement.*

Mais, mon cher Monſieur, vous la vîtes par haſard il y a huit jours; vous en devîntes éperdument amoureux; vous me parlâtes; je vous dis qu'il me paroiſſoit très-difficile de tromper la jalouſie de Damis, ſon tuteur, qui vouloit l'épouſer, qui la cachoit à toute la Nature & ne la quittoit que bien rarement; vous imaginâtes de venir me demander ſous ce déguiſement; notre jaloux vous rencontra, vous fit bien des queſtions; vous répondîtes que vous étiez ma nièce; que vous arriviez de la campagne; que vous vous appelliez Marton: votre phyſionomie lui plût; il vous propoſa d'entrer auprès de ſa pupille; vous y êtes depuis trois jours, qui ſans doute vous ont paru fort courts, mais à moi fort longs; je m'ennuie, vous dis-je, d'être à vous ſuivre & à vous obſerver ſans ceſſe. Diantre, pour être votre gouvernante, il faut être trop alerte.

PAMPHILE.

En vérité tu te fais des chimères; tu as des craintes...

MARINE.

J'ai tort. Les hommes ſont de ſi honnêtes gens!

Le trait que je viens encore d'apprendre dans l'instant, doit inspirer tant de confiance en eux!... N'avez-vous pas rencontré Éraste suivi d'un prétendu domestique?

PAMPHILE.

Oui.

MARINE.

C'est une fille...

PAMPHILE.

Une fille!..

MARINE.

Une amante trahie par Damis, & qui vient réclamer la foi qu'il lui a promise.

PAMPHILE.

Seroit-il possible?

MARINE.

Rien n'est plus vrai.

PAMPHILE.

Ah! ma chère Marine, l'éclat que va faire cette aventure, pourra m'être très-favorable.

MARINE.

Je l'espère; & je suis d'avis que vous ne tardiez pas davantage à vous découvrir à Angélique.

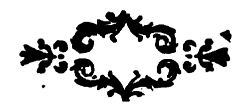
PAMPHILE.

Tu as raiſon ; auſſi-bien n'eſt-il pas en mon pouvoir de contraindre plus long-tems mon amour. Si tu ſavois tout ce que j'ai ſouffert pendant ces trois jours que tu crois m'avoir paru ſi courts !... Voilà mon parti pris ; je ne ſouhaite plus que de me trouver quelques momens ſeul avec elle ; je me jette à ſes genoux ; je me déclare ; elle connoîtra dans Marton l'amant le plus tendre, le plus paſſionné ; & je ferai dans ce jour le plus heureux ou le plus infortuné de tous les hommes.

MARINE, *appercevant Damis.*

Prenez garde à vous ; j'apperçois notre jaloux ; allons, l'air modeſte, baiſſez les yeux, tirez vîte votre ouvrage.

Pamphile tire d'un petit ſac un morceau de mouſſeline ſur un deſſin qu'il paroît broder.



SCÈNE V.

DAMIS, PAMPHILE, MARINE.

DAMIS, *à Pamphile.*

TOUJOURS l'ouvrage à la main! Eh bien, comment vous trouvez-vous auprès d'Angélique?

PAMPHILE.

Fort bien, Monsieur.

DAMIS.

Vous paroît-il qu'elle prenne de l'amitié pour vous?

PAMPHILE.

Je fais tout ce que je puis pour le mériter.

DAMIS.

Et vous êtes bien faite pour y réussir.

MARINE, *à part.*

Plus que tu ne crois!

DAMIS.

Marine, ta petite nièce est jolie; elle a de l'esprit; quand je lui ai proposé d'entrer chez moi, j'avois mes vues.

MARINE, *affectant un ton brusque.*

Comment donc, Monsieur ?

PAMPHILE, *d'un ton de prude.*

Des vues sur moi, Monsieur ! des vues sur moi !

DAMIS.

Que votre pudeur ne s'alarme pas si vîte. Vous avez, dis-je, de l'esprit ; vous êtes jolie & à peu-près de même âge qu'Angélique ; j'ai espéré que vous obtiendriez aisément sa confiance, & qu'alors vous lui parleriez en ma faveur.

PAMPHILE, *du même ton de prude.*

Vous faites bien de vous expliquer ; car en vérité d'abord j'ai cru que vous me preniez pour ce que je ne serai jamais.

DAMIS.

Ma petite pupille est plus enfant qu'on ne l'est ordinairement à son âge ; elle a encore cette innocence froide que le mariage effraie ; ne voudrez-vous pas m'aider à fondre cette glace-là ?

PAMPHILE.

Je m'y emploierai avec plaisir.

DAMIS.

Pour donner du mouvement à cette ame, à

cette imagination tardive, & y faire naître certaines idées, certains desirs confus dont je deviendrois naturellement l'objet, étant le seul homme qu'elle connoît, qui lui parle & qui la voit, je crois que la lecture des Romans pourroit être d'une grande ressource ?

MARINE.

Certainement.

DAMIS, *à Pamphile.*

Eh bien, j'en ai mis ce matin plusieurs à part ; je vous les prêterai ; & les soirs, comme en cachette, vous les lui liriez...

PAMPHILE.

Volontiers.

DAMIS.

Vous appuieriez sur les endroits les plus tendres, les plus intéressans...

PAMPHILE.

Oui.

DAMIS.

Et suivant l'impression que vous verriez qu'ils feroient sur elle, parlant, l'interrogeant, faisant de petits commentaires (cela est si naturel entre jeunes filles) vous tâcheriez qu'elle commençât en-

fin à sentir que le mariage doit avoir quelque chose de bien doux, puisqu'il est l'objet des desirs de l'un & de l'autre sexe.... Qu'en penses-tu Marine ?

MARINE.

Je pense que vous mettez vos intérêts en très-bonnes mains ; mais j'oubliois de vous dire que M. Éraste vous attend au jardin.

DAMIS.

Éraste !

MARINE.

Il paroissoit fort agité & murmuroit je ne sais quoi de Florence.

DAMIS, *à part.*

On y aura mandé que j'allois me marier ici ; Éraste a toujours été extrêmement lié avec la famille de Rosalie... Ma foi, prenons notre parti ; & prévenons les obstacles qui pourroient survenir. (*Haut.*) Marine, suis-moi ; j'ai à te parler. Marton, voici Angélique ; je vous recommande son cœur.

PAMPHILE.

Je vous promets que je vais bien l'interroger ; & j'espère que je le trouverai moins froid & moins tardif que vous ne le croyez.

DAMIS, *en s'en allant.*

Comptez ſur ma reconnoiſſance.

MARINE, *bas à Pamphile.*

Voilà le moment que vous ſouhaitiez ; profitez-en.

PAMPHILE, *bas à Marine.*

Laiſſe-moi faire.

SCÈNE VI.

PAMPHILE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

TU étois en grande converſation avec Damis ; que te diſoit-il ?

PAMPHILE.

Il me demandoit ſi vous étiez un peu contente de moi.

ANGÉLIQUE.

Très-contente ; tu peux l'en aſſurer ; il me ſemble que tu me ſers d'affection.

PAMPHILE.

Ah ! rien n'égale mon zèle pour ma belle maîtreſſe.

ANGÉLIQUE.

J'ai oublié vingt fois de te demander si tu n'as jamais servi que moi ?

PAMPHILE.

J'en ai servi quelques autres ; mais quelle différence ! Dès que je vous ai vue, mon cœur m'a dit que c'étoit à vous que j'allois m'attacher pour toujours.

ANGÉLIQUE.

Ce que c'est que la sympathie ! j'ai été au couvent assez long-tems ; il y avoit plusieurs pensionnaires de mon âge, très-aimables, & qui me faisoient bien des amitiés ; je ne me suis jamais senti pour aucune cette inclination que tu m'as d'abord inspirée ; mais écoute ; je ne veux plus que nous restions le soir à causer comme nous fîmes hier ; j'ai eu toutes les peines du monde à m'endormir ; je n'ai songé qu'à toi ; en vérité tu troubles mon repos.

PAMPHILE.

Pour moi, je me suis tout de suite endormie ; j'ai fait le plus joli rêve...

ANGÉLIQUE.

Ah ! conte-moi ton rêve.

PAMPHILE.

Volontiers ; entre filles, on peut s'amuser de ces petites confidences-là ; d'ailleurs vous en étiez l'objet. Je rêvais donc que j'étois votre amant...

ANGÉLIQUE.

Mon amant!...

PAMPHILE.

Et que sous ces habits, ayant mis Marine dans mes intérêts, je m'étois introduit auprès de vous. Belle Angélique, vous disois-je, je vous vis passer il y a quelques jours, lorsque Damis vous emmena du couvent dans cette maison ; non, je ne saurois vous exprimer tout le transport, tout l'enchantement de mon ame ; elle vous fut dans l'instant toute dévouée ; je ne fus plus occupé que de vous, de votre charmante idée ; que des moyens de vous parler & de vous jurer un amour qui ne finira qu'avec ma vie ; mon déguisement pourroit-il vous offenser ! Songez qu'il falloit tromper la jalousie d'un rival...

(*Il se jette à ses genoux.*)

ANGÉLIQUE, *avec émotion.*

Que fais-tu donc ?

PAMPHILE.

PAMPHILE.

Je continue mon rêve.

ANGÉLIQUE.

Quoi ? tu te jettois à mes genoux ?

PAMPHILE.

Sans doute. Oh ! mon rêve étoit bien ſuivi ; vous paroiſſiez attendrie, je prenois votre belle main ; je la baiſois avec une ardeur...

ANGÉLIQUE.

Finis, finis donc folle... En vérité tu peins les choſes...

PAMPHILE, *d'un air fâché.*

Il faut que je ne les peigne pas bien ; je ne vous vois point certains regards qu'il me sembloit que vous aviez.

ANGÉLIQUE, *d'un ton tendre.*

Quels regards !

PAMPHILE.

Qu'ils étoient beaux ! Quel raviſſement ils portoient dans mon ame ! Que je voudrois bien les voir encore ?

ANGÉLIQUE, *le regardant tendrement, & enſuite encore plus tendrement.*

Étoient-ce ceux-là ?

PAMPHILE.

Oui... à peu-près... ah! les voilà.

ANGÉLIQUE, *appercevant Rosalie qui passe & repasse au fond du Théâtre.*

Lève-toi; j'apperçois quelqu'un.

PAMPHILE.

Que nous importe? ne nous est-il pas permis de nous divertir?

ANGÉLIQUE.

Lève-toi, te dis-je; remettons, remettons à ce soir; nous tâcherons d'attraper un des habits de Damis; tu le prendras; cela sera encore plus plaisant.

PAMPHILE.

J'entends; ceux-ci vous ôtent la moitié du plaisir? Voulez-vous que je vous dise un moyen de l'avoir tout entier; imaginez-vous que je suis véritablement un amant...

ANGÉLIQUE.

Mais... tu serois un amant assez joli.

PAMPHILE.

Vous m'aimeriez donc?

ANGÉLIQUE.

Adieu, adieu; nous nous dirons tout cela ce soir. (*A part, en s'en allant.*) Je m'attache de plus en plus à cette fille; ses folles imaginations me divertissent.

SCÈNE VII.

PAMPHILE, ROSALIE, *toujours en homme, au fond du Théâtre, regardant Angélique qui sort.*

PAMPHILE, *au bord du Théâtre.*

Elle m'échappe, lorsque j'allois entièrement m'expliquer; mais ne nous plaignons pas; les choses sont en bon train; & si ses yeux sont encore trompés par mon déguisement, je suis presque sûr que son cœur n'en est plus la dupe: la Nature est une si bonne maîtresse!

ROSALIE, *à part.*

J'ai voulu voir ma rivale; qu'elle est belle!

PAMPHILE, *à part.*

Voici cette pauvre amante que Damis veut abandonner.

ROSALIE, *à part.*

Je pourrois ſavoir par cette fille tout ce qui ſe paſſe, & ſi mon perfide eſt aimé.

PAMPHILE, *à part.*

Elle eſt fort jolie; & je m'offrirois de grand cœur à la conſoler, ſi j'étois moins amoureux d'Angélique.

ROSALIE, *à part.*

Elle doit me croire un domeſtique comme elle; engageons la converſation; faiſons le galant; feignons d'en être amoureux.

PAMPHILE, *à part, lui rendant plusieurs révérences qu'elle lui fait.*

Il me ſemble qu'elle me minaude & me careſſe des yeux. Quel eſt ſon deſſein? Oh! qu'il approche le beau garçon, je ne ferai pas la cruelle.

ROSALIE, *à Pamphile.*

On dit que Monſieur Damis ſe marie?

PAMPHILE.

Oui; on en parle.

ROSALIE.

Il augmentera ſans doute le nombre de ſes domeſtiques?

PAMPHILE.

Il faudra bien.

ROSALIE.

On s'empressera pour entrer dans cette maison?

PAMPHILE.

La condition y est assez bonne.

ROSALIE.

Peut-il y en avoir de plus heureuse que de se trouver auprès de vous?

PAMPHILE, *d'un ton de soubrette.*

Vous êtes bien poli. Est-ce que vous auriez dessein de quitter Monsieur Éraste, & de vous présenter? Je craindrois que vous n'essuyassiez bien des difficultés de la part de ma tante Marine, & qu'elle n'empêchât qu'on vous reçût.

ROSALIE.

Eh! pourquoi s'y opposeroit-elle?

PAMPHILE, *affectant un ton ingénu & embarrassé.*

Elle est d'une sévérité & d'une si grande défiance à mon égard!... dans la même maison... avec un jeune homme... aussi aimable que vous l'êtes... à portée, à toute heure, à tout moment de se voir, de se parler... cela lui paroîtroit bien scabreux; & j'avoue que moi-même...

ROSALIE, *lui prenant la main.*

Achevez de grace.

PAMPHILE.

Je me trouverois bien exposée...

ROSALIE.

Si vous me connoissiez bien, vous conviendriez que vous ne le seriez point du tout. Je ne ressemble pas à la plûpart des hommes; ils ne sont jamais contens; ils se plaignent; ils demandent sans cesse; je n'ai jamais eu ces façons-là.

PAMPHILE.

Je le crois bien; on vous a sans doute toujours prévenu; on a toujours fait les avances (*Voulant l'embrasser*) & cela me paroît bien naturel.

ROSALIE, *le repoussant.*

Vous êtes vive! (*A part.*) La sotte créature! je ne tarderois pas à me trouver fort embarrassée. (*Haut.*) Toute femme qui me feroit des avances, en feroit la dupe; & ce transport qui vient de vous échapper, dont la plûpart des amans seroient très flattés, n'est pas de mon goût; je veux qu'une maîtresse ait de la retenue; ses rigueurs, en irritant ma passion, l'augmentent; & ma conquête m'en paroît plus belle.

PAMPHILE.

C'est-à-dire, que vous avez de la vanité ; & moi j'ai l'ame noble : je trouve qu'il est mal de faire acheter par des soins, des inquiétudes & des peines, ce que l'on peut donner généreusement.

ROSALIE.

Si vous avez de la générosité, j'ai de la conscience ; je ne veux rien avoir à personne que je ne l'aie bien mérité ; & je prétends soupirer au moins un mois avant que de recevoir la moindre petite faveur.

PAMPHILE, *se récriant.*

Un mois !

ROSALIE, *à part.*

L'impertinente, comme elle se récrie !

SCÈNE VIII.

PAMPHILE, ROSALIE, MARINE.

MARINE, *arrivant d'un air fort empressé.*

JE vous apporte, mon cher Monsieur, une nouvelle...

ROSALIE.

Mon cher Monſieur !

MARINE, *appercevant Roſalie.*

Ah !.. Je ne vous voyois pas.

ROSALIE, *à Pamphile.*

Comment donc ?....

PAMPHILE, *ſouriant.*

Mais...

ROSALIE.

Quoi ? vous êtes...

PAMPHILE.

Un peu plus votre fait que vous ne penſiez, ma belle Demoiſelle... Vous voilà toute étonnée ?

ROSALIE.

On le feroit à moins ; & la rencontre...

PAMPHILE.

Eſt plaiſante. Avouez que vous ne vous attendiez pas à me trouver de ſi bonne compoſition.

ROSALIE.

J'avoue que vous faiſiez fort peu d'honneur aux habits que vous portez.

PAMPHILE.

Comme vous avez vîte battu en retraite ! Je voudrois, Marine, que tû eusses entendu...

MARINE, *d'un ton impatienté.*

Eh ! mort non de ma vie, écoutez ce que j'ai à vous dire ; il n'est pas tems de badiner ; vous savez que Damis m'a dit de le suivre ; c'étoit pour me confier qu'il alloit mander le Notaire, & qu'il vouloit épouser ce soir Angélique.

PAMPHILE.

Ce soir !

ROSALIE.

O Ciel !

MARINE.

Il vient de le lui annoncer à elle-même.

PAMPHILE.

Qu'a-t-elle répondu ?

MARINE.

Que voulez-vous que réponde une jeune personne timide ?

PAMPHILE.

Il n'y a pas un moment à perdre ; je cours me jeter aux genoux d'Angélique ; je suis presque sûr

qu'à travers mon déguisement, son cœur m'a deviné; je vais me découvrir entièrement; j'espère que l'amour lui inspirera assez de fermeté pour résister au dessein de mon rival.

(*Il sort.*)

MARINE *à Pamphile.*

Allez-donc vîte; vous la trouverez dans le jardin. (*A Rosalie.*) Et nous, Mademoiselle, suivons-le...

ROSALIE.

Quoi? Damis veut consommer sa perfidie!

MARINE.

Il n'est pas tems de vous amuser à vous plaindre; suivons-le, vous dis-je; lorsqu'il se sera fait connoître, nous paroîtrons. Le tuteur n'est certainement pas aimé de sa pupille; & je suis sûre qu'elle sera charmée de pouvoir refuser de l'épouser, en lui reprochant les engagemens qu'il a pris avec vous... Mais, le voici; j'entends sa voix & celle de Monsieur Éraste; il me semble que la conversation s'échauffe; allons, venez donc; éloignons-nous.



SCÈNE IX.

ÉRASTE, DAMIS.

DAMIS.

De grâce, Monsieur...

ÉRASTE, *d'un ton élevé.*

Mais, Monsieur, répondez-moi, je vous prie.

DAMIS.

En vérité.... que voulez-vous que je vous réponde ?

ÉRASTE.

Vous convenez que vous trouviez dans Rosalie, esprit, beauté, naissance, vertu ?

DAMIS.

Je conviens ; & je conviendrai toujours, que je l'estime infiniment.

ÉRASTE.

N'avez-vous jamais eu que ce sentiment-là pour elle ? Ne l'aimiez-vous pas ?

DAMIS.

Je l'aimois, sans doute.

ÉRASTE.

N'avez-vous pas mis tout en usage pour vous en faire aimer?

DAMIS.

J'ai fait... ce que font tous les amans.

ÉRASTE.

Vous a-t-elle donné quelque sujet de vous plaindre d'elle?

DAMIS.

Non... & l'embarras où me met toute cette explication, vous le dit assez. Je gémis du caprice de mon cœur; je voudrois pouvoir m'y arracher; mais je n'en suis pas le maître; je me sens entraîné malgré moi par un penchant auquel il m'est impossible de résister.

ÉRASTE.

Et cette nouvelle passion vous fera oublier vos promesses, vos sermens?

DAMIS, *toujours d'un ton embarrassé.*

Dans de certains momens... on dit... on promet... bien des choses...

ÉRASTE.

Langage indigne de vous, & qui n'est que ces

lui des ingrats & des perfides : oui, Monſieur, des perfides. Dans ces momens dont vous parlez, lorſqu'aux genoux de Roſalie, prenant le Ciel à témoin de vos ſermens, vous la preſſiez, vous la conjuriez de recevoir votre foi, ſi elle vous avoit répondu qu'elle ne vous regardoit que comme un lâche ſéducteur ?... Eh ! Monſieur, voulez-vous donc la punir de vous avoir aimé, de vous avoir eſtimé, de vous avoir cru de l'honneur & de la probité ? Pouvez-vous penſer, ſans frémir, à l'état affreux où vous aurez plongé une jeune perſonne, innocente, aimable, & que la pitié ſeule devroit vous rendre ſi chère ? Songez aux reproches, aux outrages dont l'accablera toute une famille ; aux tourmens que lui prépare une mère qui l'a toujours haïe... Vous ſoupirez ! Ah, Damis ! rappelez votre raiſon ; écoutez ce qu'exigent de vous le devoir, l'humanité, l'intérêt même de votre propre bonheur ; car enfin peut-on être tranquille, lorſqu'on fait des malheureux ? & quels malheureux encore ! une fille charmante...

SCÈNE X.

ÉRASTE, DAMIS, UN JARDINIER.

LE JARDINIER, *accourant à Damis d'un air fort empressé.*

MONSIEUR? Monſieur?

DAMIS.

Qu'as-tu donc à crier de la ſorte?

LE JARDINIER.

Direz-vous encore que je ſommes une bête; un animal; je venons de vous rendre le plus grand ſervice...

DAMIS.

Quel ſervice?

LE JARDINIER.

Jarni, remerciez-nous donc tout-à-l'heure.

DAMIS.

Eh! de quoi, butor; veux-tu que je te remercie, ſans ſavoir?..

LE JARDINIER.

Morgué, vous m'avez ſi ſouvent battu ſans rai-

fon; vous pouvez bien une fois me remercier fans favoir pourquoi.

DAMIS.

Tu m'impatientes à un point, que fi tu ne dis à l'inftant...

LE JARDINIER, *s'éventant avec fon chapeau.*

Je fuis fi effoufflé, que je ne puis parler.

DAMIS, *prenant un bâton.*

Oh! je te ferai bien revenir la parole.

LE JARDINIER.

Diantre! Attendez, attendez; vous feriez parler un muet. Eh bien, puifqu'il faut toujours faire à votre tête, je vous dirons donc que je travaillions dans le jardin, derrière la charmille. J'avons vu venir Mademoifelle Angélique, & cette Marton que vous lui avez donnée pour femme de chambre. A mefure qu'elles approchiont, queuques mots qui ont frappé nos oreilles, nous ont baillé le foupçon qu'elles s'entreteniont de malice, & de toutes ces petites curiofités qui paffont dans la tête des jeunes filles. Cela nous a paru drôle à entendre. Je nous fommes tapis pour n'être pas apperçu. Marton lui difoit cent balivernes d'amour, lui baifoit les mains, lui faifoit de gros

fermens de l'aimer toujours, & lui propofoit pour conclufion de l'enlever.

DAMIS.

Il eft ivre ! Marton, une fille, propofer à Angélique de l'enlever !

LE JARDINIER.

Oui, oui, une fille... laiffez-la faire... elle eft fille comme moi. J'avons ouï de la propre bouche de Marine, qui eft venue les accofter, que c'eft un amoureux déguifé, & qu'elle a manigancé tout cela. Vous favez bien le cabinet qui eft au bas du jardin ; ils y font entrés tous les quatre pour être apparemment plus à leur aife...

DAMIS.

Qui, tous les quatre ?

LE JARDINIER.

Mademoifelle Angélique, la feinte Marton, Marine, & le bel Adolefcent qui a accompagné Monfieur céans ; il rend la partie quarrée. A peine font-ils entrés, zefte, j'ai fermé la porte fur eux ; les oifeaux font pris... Mais voici le Notaire que vous aviez envoyé chercher.

SCÈNE

SCÈNE XI.

DAMIS, ÉRASTE, LE JARDINIER, LE NOTAIRE.

LE JARDINIER.

MA foi, M. le Notaire, vous arrivez après coup; ils sont quatre là-bas, qui se sont plus pressés que vous.

DAMIS, *faisant quelques pas pour sortir & revenant.*

Dans la fureur où je suis, je veux... mais non; il vaut mieux... (*Au Jardinier.*) Cours chez le Commissaire qui loge ici près, & dis-lui que je le prie de se transporter à l'instant chez moi.

LE JARDINIER.

J'y vas. J'aime à voir comme cela du brouillamini dans une maison; cela amuse.



SCÈNE XII.

ÉRASTE, DAMIS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *s'approchant de Damis.*

MONSIEUR, je venois ſuivant votre deſir....

DAMIS, *avec impatience.*

Eh, Monſieur!

ÉRASTE *à Damis.*

Quoi? c'eſt un amant que vous aviez placé auprès de votre pupille?

DAMIS.

La punition la plus ſévère me fera juſtice d'un pareil attentat.

ÉRASTE.

Vous fera juſtice? Eh! Damis, réfléchiſſez donc un inſtant. Qu'a fait ce jeune homme que vous n'ayez fait vous-même? Il a déguiſé ſon ſexe pour tromper votre jalouſie & s'introduire ici; quels déguiſemens de cœur & de ſentimens n'avez-vous pas employés pour tromper & ſéduire Roſalie? La ſeule différence qu'il y aura peut-être entre ce

jeune homme & vous, c'eſt qu'il ſera de bonne foi, & qu'il ne demandera qu'à épouſer celle qu'il aime ; au lieu que vous voulez abandonner une infortunée, à qui les ſermens les plus ſacrés vous lient. Vous avez envoyé chercher un Juge ; croyez-moi, avant qu'il arrive, jugez-vous vous-même ; ne m'obligez pas à un éclat, dont vous devez prévoir les conſéquences ; Roſalie n'eſt pas ſi éloignée que vous penſez ; comptez que je l'appuierai de tout le crédit & de toute la conſidération que j'ai dans cette Ville.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

ÉRASTE, DAMIS, ANGÉLIQUE, ROSALIE *en homme*, PAMPHILE *en femme*, MARINE, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, LE JARDINIER.

LE JARDINIER *à Damis.*

JUSTEMENT, comme j'allions chercher le Commiſſaire, je l'avons rencontré à la porte. Il ſemble que tous ces Meſſieurs-là flairent les affaires. Il a

voulu que je le menaſſions d'abord au lieu du délit; & le voici qui amène les délinquans.

ANGÉLIQUE, *avec vivacité, entrant ſur le Théâtre avec le Commiſſaire, & lui montrant Pamphile.*

Il m'aime; je l'aime; il a du bien, de la naiſſance; je veux l'épouſer; & je mourrois plutôt que d'être Madame Damis.

LE JARDINIER *à Damis.*

Que dites-vous de cette ouverture de cœur?

DAMIS *au Commiſſaire, montrant Marine & Pamphile.*

Par l'entremiſe de cette fille, ce jeune homme s'eſt introduit chez moi pour ſéduire, comme vous le voyez, & pour enlever cette jeune perſonne, dont je ſuis le tuteur. Faites, Monſieur, le devoir de votre charge.

PAMPHILE *à Damis.*

Si vous êtes le tuteur d'Angélique, je ſuis le couſin de Roſalie. Je ne viens que d'apprendre dans l'inſtant ſon nom & ſa naiſſance. Voilà vingt lettres où vous lui promettez de l'épouſer. (*Au Commiſſaire.*) Monſieur, vous la trouvez déguiſée

chez lui ; la séduction est bien prouvée ; je vous demande justice.

LE COMMISSAIRE *à Damis.*

Le cas est grave de part & d'autre ; & je ne puis pas me dispenser de m'assurer de votre personne & de la sienne.

DAMIS.

Quoi ! Rosalie, c'est vous ?

ROSALIE.

Oui, c'est cette Rosalie qui devoit vivre contente, heureuse dans cette maison. En quel état elle y paroît ! tremblante, baignée de ses larmes ! Hélas ! ma tendresse & ma confiance ne vous ont-elles rendu le maître de ma destinée, que pour la rendre à jamais malheureuse ? Souvenez-vous que vingt fois, à mes genoux, lorsque je me plaignois des duretés de ma famille, vous m'avez dit avec transport, que vous en étiez presque charmé par le plaisir de pouvoir me tenir lieu de tout. Vous êtes devenu tout pour moi ; & je vous perds ! Que vous ai-je fait pour m'abandonner ? Je vous ai donné mon cœur, & vous voulez me donner la mort ! Que dis-je, la mort ! vous voulez me couvrir de honte & d'opprobre... Ah, Damis !

DAMIS.

Ah, Roſalie !

ÉRASTE *à Damis.*

Pourriez-vous balancer encore à vous rendre à tant d'amour, & à ce que l'honneur vous preſcrit ?

DAMIS, *ſe jetant aux genoux de Roſalie.*

Je me rends aux droits que ma chère Roſalie a toujours conſervés ſur mon cœur : oui, je vous trouvois toujours au fond de ce cœur, & dans les momens mêmes où il ſembloit vous être infidèle. Je ne veux vivre déſormais que pour tâcher de réparer, par le plus tendre amour, tous les chagrins que je vous ai cauſés. Accordez-moi mon pardon ; recevez ma main ; donnez-moi la vôtre ; je vous adorerai toute ma vie.

ÉRASTE.

Que je vous embraſſe, mon cher Damis !

PAMPHILE *à Damis.*

Monſieur, je me nomme Pamphile ; ma famille doit vous être connue...

DAMIS.

Je la connois, Monſieur. Puiſſiez-vous être

aussi heureux avec Angélique, que je vais l'être avec ma chère Rosalie.

LE COMMISSAIRE.

Mais, Messieurs, croyez-vous donc que je souffrirai que tout ceci se passe à l'amiable?

LE NOTAIRE.

Que voulez-vous donc dire, Monsieur le Commissaire?

LE COMMISSAIRE.

Ce que je veux dire? Ce que je veux dire? Comment donc! des enlèvemens! des rapts de séduction! un homme en femme! une femme en homme! oh! parbleu, parbleu, nous verrons.

LE NOTAIRE.

Mais ce double mariage n'accommode-t-il pas tout?

LE COMMISSAIRE.

Monsieur le Notaire, Monsieur le Notaire, vous parlez pour vous; mais ce n'est pas avec les filles qui se marient que nous gagnons, nous autres Commissaires.

DAMIS, *lui montrant une bourse.*

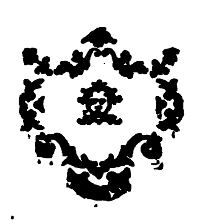
Eh bien, Monsieur, je parie les cinquante

louis qui sont dans cette bourse, que vous allez faire bien de la procédure.

LE COMMISSAIRE, *prenant la bourse.*

Vous pariez ? Ma foi vous avez perdu ; s'il y en avoit de faite, je la jeterois au feu. Dansez, réjouissez-vous ; je suis votre serviteur, & à toute la compagnie.

FIN.



ZÉLOÏDE,

TRAGÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 29 Mai 1747.

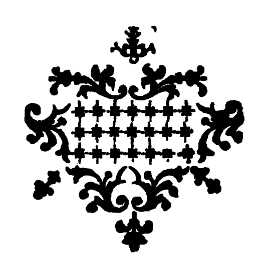
PRÉFACE.

UNE Dame, à qui j'étois très-attaché, voulut abſolument que je fiſſe une Tragédie en un Acte. Je cherchai dans ma tête un ſujet ; il falloit prendre garde de donner dans des ſituations rebattues & uſées : j'imaginai celle d'un fils, qui, pour ſauver la vie de ſon pere, ſe trouve dans l'affreuſe néceſſité d'expoſer à la mort une femme qu'il aime. Cette ſituation neuve me parut une des plus pathétiques qu'on pût mettre au Théâtre ; mais quand je vins à l'exécution, je ſentis bientôt que mon ſujet entraînoit beaucoup de détails abſolument néceſſaires pour préparer l'action, & qu'il ne ſeroit pas aiſé de renfermer ces détails dans un eſpace auſſi peu étendu que celui que l'on me preſcrivoit. Le Public, dans une Pièce en cinq Actes, veut bien paſſer le premier, & quelquefois tout le ſecond, pour l'expoſition ; ici, il falloit que la mienne ſe fît dans la premiere Scène, & que, quoiqu'extrêmement ſerrée, elle

fût cependant si claire, que le spectateur, à mesure que les incidens naîtroient, ne fût point embarrassé sur l'intérêt de chaque Acteur. Je me rebutois ; Madame de *** s'impatientoit, se fâchoit, & prétendoit que ce n'étoit que pure paresse de ma part ; des huit jours qu'elle m'avoit donnés, il y en avoit déja six de passés : je fis un dernier effort ; & enfin j'achevai cet ouvrage. Il fut aussi tôt joué en société ; les Comédiens le représenterent quelque tems après : on y pleura beaucoup.

Il est dit dans le Mercure de Juin 1747, qu'*il paroît que mon dessein a été de mettre en un Acte une action qui auroit pû servir de matiere à sept.... que les reconnoissances de cette petite Tragédie sont pathétiques & frappent sans le secours de la versification.... que l'intérêt en est neuf, & que c'est dommage qu'il n'ait pas les dimensions ordinaires du Poëme dramatique.* Je crois qu'à l'aide d'un Épisode & de quelques Scènes inutiles & de pur remplissage, j'au-

rois pû, comme un autre, remplir ces dimensions ordinaires, c'est-à-dire cinq Actes. A l'égard du secours de la versification, j'en connois tout l'avantage ; je sais que la rime, la mesure, la cadence, donnent un air de pensées, de sentences & de maximes à des choses qui, dites en prose, ne font point la même illusion, & ne paroissent que très-communes.



ACTEURS.

ARIMANT.
MÉTROBATE.
OROSMIN.
ZÉLOIDE.
PHANÈS.
ARASPE.
GARDES.

La Scène est dans le Camp d'Oxithra, près du Gange.



ZÉLOIDE,

TRAGÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARIMANT, PHANÈS.

ARIMANT.

NON, Phanès, non, jamais un cœur ne fut déchiré par des coups si sensibles ! Car enfin, par qui suis-je trahi ? par une esclave, dont j'ai rompu les fers, que j'ai élevée au rang de mon épouse, & pour qui mon amour ne s'est jamais un instant démenti. Mais ce qui met encore le comble à ma rage, cet Orosmin, cet Etranger que j'ai prévenu par mille services, à qui j'avois voué l'amitié la plus tendre, cet homme qui m'étoit, après l'ingrate, ce que j'avois de plus cher, est celui qui m'outrage, me déshonore & m'enlève le cœur de la perfide

PHANÈS.

Trompé par de fausses apparences, ne vous livrez-vous point trop légèrement à de cruels soupçons ?

ARIMANT.

Écoute. Hier m'étant enfoncé dans ce bois qui couvre notre camp, au détour d'une route que je suivois au hasard, je me trouvai tout-à-coup devant Orosmin qui se promenoit seul avec Zéloïde. La foudre en tombant à leurs pieds, ne les eût pas plus étonnés. Frappé du trouble que leur caussoit ma présence, immobile moi-même, & leur jetant des regards que la jalousie commençoit d'éclairer, & qui redoubloient encore leur désordre & leur confusion, je vis, oui, je vis, sur le visage de ces perfides amans, les traces des pleurs qu'ils venoient de répandre; j'y connus que l'intelligence de leurs cœurs, que je n'avois jamais soupçonnée, les avoit conduits dans ces lieux, & que prêts d'être séparés par l'absence, ils venoient sans doute de s'y jurer un amour éternel. J'allois les sacrifier à ma juste fureur, lorsqu'avec quelques Officiers tu vins nous joindre. Le hasard retarda donc ma vengeance; mais il m'en réservoit une, digne de cet ami perfide, & dont tu frémiras.

ras. Il étoit presque nuit ; & je rentrois seul dans le camp, déchiré par tout ce que la noire jalousie, le dépit & la rage peuvent faire imaginer de plus affreux, lorsque tournant la tête à des cris que j'entendois derrière moi, je vis un homme, le bras levé & le poignard à la main, qui venoit d'abattre à ses pieds un de mes esclaves. Tandis que la garde que j'appellai s'assuroit de l'assassin, je regardai si mon esclave pouvoit encore recevoir quelque secours ; mais ouvrant à ma voix des yeux qu'il referma bientôt pour toujours : « Je » meurs, dit-il, Seigneur, d'une mort trop douce » pour mes crimes : né à Bagdat, j'y servois dans » la maison de Métrobate : séduit par les promes» ses & les présens d'un de ses neveux, j'enlevai » le fils de mon maître, qui n'étoit encore qu'un » enfant, & le vendis à des Corsaires : j'ai par» couru depuis, pendant près de vingt années, » différens climats ; mais je n'ai partout éprouvé » que la misère & l'esclavage ; & j'étois un de ces » Captifs qui furent présentés il y a trois jours. » Métrobate, que le ciel vengeur a sans doute » conduit dans ces lieux, m'a reconnu ; j'ai voulu » contre lui... » A ces mots il expira. J'ordonnai de conduire & de garder le meurtrier dans ma tente ; & ce matin le Conseil de guerre n'a pas

balancé, ſur mon accuſation, à me laiſſer le maître du ſort d'un inconnu qui dans un camp, ſous les yeux même d'un des Chefs de l'armée, avoit oſé poignarder un de ſes eſclaves.

PHANÈS.

Quoi? c'eſt le ſang de ce ſcélérat, ſi juſtement puni, que vous voulez venger ſur un malheureux vieillard, ſur un père!

ARIMANT.

Apprends que ce père eſt celui d'Oroſmin. En m'annonçant, il y a quelques jours, le deſir qu'il avoit de revoir ſa patrie, il me confia que né dans Bagdat, enlevé à l'âge de cinq ans des bras de Métrobate ſon père, & vendu à des Corſaires, la fortune par diverſes aventures, l'avoit tiré de l'eſclavage & conduit dans nos armées.

PHANÈS.

Et lorſque le ciel ſemble les réunir, vous voulez arracher un père à ſon fils?

ARIMANT.

Et lorſque le Ciel m'uniſſoit avec Zéloïde, le traître a-t-il craint de m'enlever un cœur qui faiſoit tout le bonheur de ma vie? L'injure eſt cruelle; la vengeance doit être atroce... Mais je l'ap-

perçois; éloignons-nous; allons hâter la mort de ſon père, pour revenir enſuite ici la lui annoncer, jouir de ſon déſeſpoir, me battre contre lui, le tuer, ou mourir de ſa main.

SCÈNE II.

OROSMIN, ARASPE.

OROSMIN.

Arimant me fuit; il me regarde comme un monſtre d'ingratitude & de perfidie, tandis que je m'exile moi-même, & que loin de ces lieux je vais chercher la fin d'un malheureux amour dans celle de ma vie. Je ne connoiſſois point Zéloïde, lorſqu'Arimant, prêt à l'épouſer, voulut que je la viſſe. Ah! que cette vue le juſtifia bien contre les reproches que je lui avois faits quelquefois ſur ſa paſſion pour une eſclave! Que cette eſclave me parut digne des plus belles deſtinées! Surpris, interdit, entraîné par un charme que je n'avois jamais reſſenti, le trait étoit dans mon cœur, que je ne me croyois encore occupé que du plaiſir de mes yeux. Depuis ce fatal moment, en proie à

une flamme que tous mes efforts pour l'éteindre, sembloient ne rendre que plus violente : déchiré par la honte & les remords de l'infidélité que je faisois à mon ami ; triste, rêveur, inquiet ; voilà la source de cette mélancolie où tu m'as vu plongé ; c'est pour tâcher d'étouffer par l'absence une passion malheureuse, que je m'éloigne de ces lieux. Je comptois même partir sans revoir Zéloïde ; hier, conduit dans ce bois par ma rêverie, je la trouvai qui s'y promenoit seule. Je ne sais si ma tristesse, ma langueur, mon attendrissement à la vue d'une personne que j'adorois, & dont j'allois me séparer pour toujours, & des pleurs que je ne pus retenir en lui parlant de mon départ, lui découvrirent le secret de mon cœur ; mais elle-même émue, agitée, quelques larmes mouilloient aussi ses beaux yeux, lorsque l'abord imprévu d'Arimant nous jetta dans un trouble...

ARASPE.

Ah, Seigneur ! je connois Arimant ; ce trouble seul suffit pour souffler dans son cœur tout le poison de la plus noire jalousie ; & dans les premiers transports de sa fureur, il n'est point d'excès & d'emportemens dont il ne soit capable ; je tremble pour vous & pour Zéloïde.

OROSMIN.

Arafpe.... des preffentimens funeftes, dont je ne puis me rendre le maître, femblent juftifier tes craintes. Quelques efforts que je faffe pour les écarter, j'ai toujours devant les yeux les images fanglantes, & le fpectre hideux d'un fonge qui cette nuit m'a faifi d'horreur & d'épouvante. Il m'a femblé que j'entrois dans un Temple obfcur, & qu'un vieillard pâle, défiguré, fe levant à moitié de fon tombeau, avançoit vers moi les bras pour m'embraffer; je courois à lui, lorfqu'une horrible furie que je ne diftinguois d'abord qu'à la lueur des langues enflammées des ferpens qui fiffloient fur fa tête, allumant tout-à-coup fon flambeau, m'a fait voir Zéloïde expirante au milieu des flammes d'un funèbre bûcher. Ne pouvant contenir la douleur & l'effroi que mon ame reffentoit à ce fpectacle, je me fuis éveillé; mais le jour n'a point diffipé & ne diffipe point encore le trouble de mes fens. Les impreffions de pitié, d'horreur & d'émotion que ce fonge m'a laiffées, fe répandent fur tout ce que je vois. Croirois-tu que cet Inconnu, qu'on va livrer au fupplice, m'allarme, m'attendrit, m'inquiète & m'effraie? Le ton fanguinaire & farouche dont Arimant

chargeoit ſon accuſation, excitoit en moi des frémiſſemens. Lorſque le Conſeil de guerre l'a laiſſé le maître de ſe faire juſtice du meurtre de ſon eſclave, il m'a dans l'inſtant jeté un regard, que ſa haine contre moi ſembloit animer d'une joie cruelle. Pourquoi ce regard? Connoîtrois-je cet Étranger? Aurois-je quelques raiſons de m'y intéreſſer? Araſpe... je ne ſais... mais une voix ſecrète crie au fond de mon cœur.... je voudrois voir ce malheureux Inconnu...

ARASPE.

Le voici qu'on conduit à la mort.

SCÈNE III.

OROSMIN, ARASPE, MÉTROBATE *enchaîné*, GARDES.

OROSMIN.

CE vieillard!... peut-on être aſſez barbare!.... ſon air.... ſon aſpect vénérable... Etranger dans ces lieux, qu'y cherchiez-vous?

MÉTROBATE.

Mes enfans.

ORÖSMIN.

Sont-ils dans ce camp ?

MÉTROBATE.

Je ne ſais. Depuis près de vingt années j'ai parcouru toute l'Inde ; je croyois toujours que chaque nouvelle contrée où j'arrivois, alloit enfin les offrir à ma tendreſſe ; mais l'eſpoir & les jours d'un père infortuné devoient ici finir ſous les coups d'un bourreau.

OROSMIN.

Que mon ame eſt émue!... Quelle eſt votre patrie ?

MÉTROBATE.

Hier, lorſqu'on m'arrêta, je voulus me faire connoître ; on m'interrompit toujours avec emportement.

OROSMIN.

Quel excès d'horreur & d'iniquité! On refuſa de vous entendre ?

MÉTROBATE.

Oui, Seigneur. On veut mon ſang.

OROSMIN.

Tout le mien frémit ! Ah ! c'eſt la main des

Dieux même qui m'a conduit ici. Sans vous avoir vu, un cri puiſſant, & qui ſans doute étoit leur ouvrage, s'élevoit pour vous dans mon ame.... chaque mot que vous prononcez.... ces regards pleins de larmes que vous jettez ſur moi, ſont autant de traits qui la déchirent. La pitié ſeule ne fait point reſſentir tous ſes mouvemens que j'éprouve.... Je ſuis dans un ſaiſiſſement.... Il me ſemble que vous ne m'êtes point inconnu?

MÉTROBATE.

Il me ſemble auſſi, Seigneur, que je ne vous parle point aujourd'hui pour la première fois, & que votre vue m'attendrit encore ſur l'excès de mes malheurs. Il n'en fût jamais de ſi cruels! Ce perfide dont on veut venger la mort, étoit mon eſclave; il m'enleva mon fils; hélas! mon fils, s'il vit, il eſt à peu près de votre âge; mon fils vendu chez des peuples barbares, y gémit peut-être depuis vingt ans dans les fers! Sa ſœur, qui n'étoit encore qu'au berceau, & qui nous fut enlevée preſque dans le même-tems, ſa ſœur eſt peut-être à préſent expoſée à tous les opprobres d'un eſclavage honteux! Tel eſt le ſort que je crains pour mes malheureux enfans; leur tendre mère expira de douleur dans mes bras; & vous voyez le deſtin de leur père.

OROSMIN.

Je vais parler à Arimant ; je vais lui reprocher la façon indigne dont il abuse de l'autorité que son rang lui donne dans ces lieux. Fussiez-vous né du sang le plus obscur, son action seroit horrible. Hélas ! tout annonce en vous une illustre naissance.

MÉTROBATE.

J'ose dire que du côté de la fortune & des honneurs, je n'avois rien à desirer, & que dans Bagdat....

OROSMIN.

Dans Bagdat !

MÉTROBATE.

C'est ma patrie...

OROSMIN.

Qu'entends-je ! votre patrie ? Quels soupçons..! Quel nouveau trouble vient m'agiter... Ces mouvemens confus que je ressentois... Votre fils, lorsque vous le perdites, quel âge avoit-il ?

MÉTROBATE.

Il avoit cinq ans.

OROSMIN.

Grands Dieux !

MÉTROBATE.

Quoi, Seigneur, connoîtriez-vous ?..

OROSMIN.

J'ai peine à reſpirer !.. La fortune a conduit dans cette armée un Étranger...

MÉTROBATE.

Eh bien, Seigneur ?

OROSMIN.

Il fut enlevé dans Bagdat, à cet âge, de la maiſon de ſon père, par un eſclave.

MÉTROBATE.

Ah, c'eſt ſans doute mon fils ! c'eſt lui ! que je le voie ! Je pourrois t'embraſſer, mon cher fils ! Seigneur, cet Étranger ne vous a-t-il pas parlé de ſa famille, de Métrobate ?..

OROSMIN.

Métrobate !...

MÉTROBATE.

C'eſt mon nom ; c'eſt le nom de ce père malheureux, dont vous voulez défendre les jours, mais à qui la vie ne ſauroit être qu'à charge, s'il ne retrouve pas ſon fils.

OROSMIN, *tombant à ses genoux.*

Voyez-le à vos genoux.... voyez-le les arroser de ses larmes.... ô le plus tendre & le plus infortuné des pères! en quel état! quels horribles liens!

(*Lui ôtant ses fers; Arimant paroît au fond du Théâtre.*)

SCÈNE IV.

OROSMIN, MÉTROBATE, ARIMANT, ARASPE, GARDES.

ARIMANT.

De quel droit oses-tu rompre les fers de ce criminel?

OROSMIN.

Un criminel! mon père!

ARIMANT.

Tu l'as donc reconnu? Eh bien! connois aussi toute ma haine, & que je n'en veux à sa vie, que parce qu'il t'a donné le jour... (*Aux gardes.*) Conduisez-le au supplice.

OROSMIN, *mettant l'épée à la main.*

Au supplice! ton vil sang répandu...

ARASPE, *se mettant entr'eux.*

Seigneurs!...

ARIMANT.

Ah! cette main aujourd'hui versera tout le tien; mais je veux que tu emportes aux enfers l'horreur d'avoir vu ton père expirer sous la main d'un bourreau; je veux que tu te reproches d'être la cause de sa mort; c'est pour me venger de toi, perfide, que j'ai poursuivi sur lui la rigueur de la loi.

OROSMIN.

Je vois avec mépris ton impuissante rage. Crois-tu que tenant dans ce camp un rang égal au tien, je ne vais pas obtenir qu'à la vue de l'armée, & par la voie des armes, il me soit permis de te confondre, de te punir & de justifier mon père.

ARIMANT.

Eh bien! viens, j'accepte ce combat; & je me flatte même que l'horreur qu'il va te présenter, ne cède point à celle que je t'avois préparée. Songe, si tu expires sous ce fer, qu'aussi-tôt, au même lieu, une main infâme y confondra le sang de ton père avec le tien; mais si je succombe, songe aux loix de ce pays; songe que dans ces lieux, lorsque l'époux meurt, sa femme est brûlée avec lui sur le

même bûcher, & que je ne puis donc expirer ſous tes coups, que tu ne perces en même-tems le ſein de ta Zéloïde... Tu frémis?

OROSMIN.

Ah! barbare!

ARIMANT, *ſortant.*

Je vais t'attendre.

SCÈNE V.

OROSMIN, MÉTROBATE.

OROSMIN.

IMMOBILE & ſaiſi d'horreur, qu'ai-je entendu! quel funeſte combat! Cruel! eh! que t'a fait une innocente épouſe pour expoſer ſes jours? Zéloïde!... Zéloïde expirante!... Dieux! impitoyables Dieux! l'ombre la plus criminelle, au fond des enfers, entre les mains des furies, fut-elle jamais en proie à des coups auſſi cruels que ceux dont ce barbare cherche à me déchirer!

MÉTROBATE.

Ah, mon fils!

OROSMIN.

Ah, mon père ! lorſque dans vos embraſſemens je devrois goûter la joie la plus pure ; lorſque dans votre ſein, je ne devrois verſer que des larmes de tendreſſe ; déſeſpéré, confondu, d'horreurs environné, j'abhorre le jour qui m'a vu naître ! Viens, monſtre que l'enfer a vomi, viens ; je me livre à tes coups ; frappe, déchire, invente des tourmens, fais-les durer au gré de ta rage ; mais épargne un père malheureux, épargne une innocente épouſe ; victime de tes fureurs, je m'y livre ; mais ne m'en rends point le complice...

SCÈNE VI.

OROSMIN, MÉTROBATE, ZÉLOIDE.

ZÉLOIDE.

SEIGNEUR, que viens-je d'apprendre ! Quel ſpectacle ſe prépare pour moi...

OROSMIN.

Ah, Madame ! à quel époux les Dieux ont-ils uni votre ſort ? Vous voyez mon père, un père

qui depuis vingt années, de climats en climats, accablé par l'âge & les ennuis, cherchoit un fils trop cher à sa tendresse. Vous voyez encore les fers dont il étoit chargé lorsque je l'ai reconnu. Un instant plus tard, son sang alloit arroser ces lieux. C'est à mon père, qu'Arimant veut arracher & l'honneur & la vie.... Ah ! cachez-moi vos larmes ; ou changez le cœur d'un furieux....

ZÉLOIDE.

Moi, changer son cœur ? Je n'y suis plus qu'un objet de haine & de mépris. C'est lui-même, c'est lui qui vient de m'annoncer votre horrible combat... Quoi ? vous & mon époux, l'un pour l'autre à la mort dévoués, sanglans, percés de coups !... Ah ! Seigneur, je me rappelle le jour où je vous vis pour la première fois : que mon cœur se trompoit ! loin d'être troublé par des pressentimens funestes, il sembloit que votre vue lui offroit un objet qu'il devoit chérir. Hier, quand vous m'apprîtes votre départ, vous vîtes mon attendrissement ; il me rend criminelle aux yeux de mon époux ; mais est-ce votre main qui devoit m'en punir ?

MÉTROBATE.

Non, Madame, la main de mon fils n'est point

réservée à l'horreur de causer vos malheurs ; j'ignore par quel crime les Dieux sont irrités ; mais puisse mon sang répandu les appaiser sur vous deux! (*Il veut prendre & se frapper de l'épée de son fils, qui l'arrête.*) Pourquoi me refuser ce fer ? Laissez-moi m'affranchir par ma mort, & vous affranchir l'un & l'autre d'un état trop affreux.

OROSMIN.

Oui, le plus affreux où jamais un mortel fut plongé ! Amant barbare ! voilà le cœur où s'adressent mes coups. Zéloïde, l'objet de tous mes vœux, Zéloïde.... demain ne sera plus... sa jeunesse, sa beauté... ces traits que j'adore.... dévorés par les flammes... je la livre moi-même à la mort la plus cruelle... ma main allume le bûcher... je vois les pleurs... j'entends les cris que la douleur... non, Madame, non, mon bras ne s'armera point contre vous... Mais qui défendra donc mon père ? Qui vengera son honneur, le mien ? Le glaive d'un bourreau est suspendu sur la tête de ton père, fils indigne...



SCÈNE VII.

OROSMIN, MÉTROBATE, ARASPE.

ARASPE, *à Orosmin.*

Seigneur, tout le camp vous attend. Je ne puis même vous dissimuler que l'audace d'Arimant est à son comble ; qu'avec insulte & mépris, il demande où vous êtes, & que vos amis confus de ne vous point voir paroître, sont étonnés que l'affront dont on veut vous couvrir, ne soit point encore vengé.

OROSMIN, *regardant avec désespoir Zéloïde & son père.*

Allons... allons, Araspe.



SCÈNE VIII.

MÉTROBATE, ZÉLOIDE.

ZÉLOIDE.

O DIEUX ! c'en est donc fait ; mon époux va périr ?

MÉTROBATE.

Non, Madame, non ; le malheur attaché à ma vie l'emportera sur toute la valeur de mon fils. Fut-il jamais un père plus infortuné ! On m'enlève mes enfans ; toutes mes recherches sont vaines ; ce n'est qu'au bout de près de vingt années, qu'un perfide neveu, au lit de la mort, me fait appeller pour me déclarer qu'il est la cause de tous mes maux : il m'assure que ma fille est dans Ormus ; mais il ignore quelle a été la destinée de mon fils, & s'il vit encore. Je pars pour Ormus. Nouvelles alarmes ! Cette ville vient d'être abandonnée à toutes les horreurs de la guerre ; je n'y trouve ceux qui devoient me rendre ma fille, que pour apprendre qu'elle est tombée dans de nouveaux fers, & qu'avec plusieurs autres jeunes personnes de son

ſexe, elle a été emmenée captive dans ce camp. Je m'y rends auſſi-tôt. Le premier homme que j'y rencontre, c'eſt cet eſclave qui s'étoit chargé d'enlever mes enfans; il veut fuir; je l'arrête; il oſe lever ſur moi un poignard qu'il tenoit caché; je le préviens; il tombe; votre époux arrive; il me fait conduire à ſa tente; je veux lui raconter mes malheurs; mais à peine ai-je prononcé mon nom, que ſa fureur contre mon fils lui fait imaginer le trait de vengeance le plus affreux!

ZÉLOIDE.

Dieux! qui liſez au fond des cœurs, & qui ſavez ſi le mien a jamais formé un deſir qui puiſſe offenſer mon époux, Dieux juſtes! devrois-je être la cauſe de tant d'horreurs?

MÉTROBATE.

Vous n'en êtes, comme mon fils & moi, que la déplorable victime; mais, Madame, vous devez être ſi chère à ceux qui vous ont donné le jour! Verront-ils ſans frémir, le danger & la mort cruelle où vous expoſe un trop barbare époux? N'empêcheront-ils point ce funeſte combat?

ZÉLOIDE.

Perſonne ici ne s'intéreſſe à mon ſort. Seigneur,

vos enfans ne ſont pas les ſeuls infortunés que le ciel ſemble n'avoir fait naître, que pour éprouver des malheurs. Sans parens, ſans appui, j'ignore juſqu'aux lieux où je reçus la naiſſance; c'eſt ſon eſclave qu'Arimant a épouſée; j'étois au nombre des captives que les vainqueurs, après la priſe d'Ormus, emmenèrent dans ce camp.

MÉTROBATE.

Ah! Madame, vous aurez donc ſans doute vu ma fille? Vous ſeroit-elle connue? S'il faut que ſon père & ſon malheureux frère périſſent dans ces lieux, Madame, ayez pitié d'elle. Les remords ſe font ſentir aux cœurs les plus barbares; & votre époux, lorſque ſa fureur ſe ſera aſſouvie dans notre ſang, ouvrira ſans doute les yeux ſur les excès de ſa rage; il reconnoîtra l'injuſtice de ſes ſoupçons; vos charmes reprendront ſur ſon cœur l'empire qui leur eſt dû; alors, Madame, ſouvenez-vous d'une infortunée, compagne de votre eſclavage, & qui, comme vous, n'étoit pas née pour être dans les fers; faites chercher la malheureuſe Félime, protégez-la...

ZÉLOIDE.

Félime; Seigneur!... c'eſt le nom que je portois avant que d'être l'épouſe d'Arimant....

MÉTROBATE.

O ciel!.... se pourroit-il? ... ces traits qui d'abord ont frappé mon cœur, & où je retrouve.... plus je les considère..... tous ceux d'une tendre épouse....

ZÉLOIDE.

Seigneur, faites cesser mon saisissement... Chez qui votre fille étoit-elle esclave dans Ormus?

MÉTROBATE.

Cher Narsès.

ZÉLOIDE, *tombant à ses genoux.*

Chez Narsès! je me meurs! Barbare époux sur qui tes coups alloient-ils tomber!.. Courons à mon frère...

MÉTROBATE, *voyant entrer Arimant.*

Ah! ma fille, il n'est plus; j'apperçois son bourreau.



SCÈNE IX.

MÉTROBATE, ZÉLOIDE, ARIMANT.

ZÉLOIDE.

Epoux cruel, qui viens-tu d'immoler ? Il ne te reste plus qu'à sacrifier la sœur ; c'est le sang de mon frère que tu viens de répandre.

ARIMANT.

Son frère !...

MÉTROBATE.

Oui, barbare ; ton épouse est ma fille. Après tant de soins, d'inquiétudes & d'ennuis, lorsque j'arrivois enfin dans les lieux où je devois la retrouver, ta main m'y préparoit un trépas honteux ; ta main vient d'y massacrer mon fils. Achève, mets le comble à tes fureurs ; frappe... Tu parois trembler ? Pour que rien ne te retienne, crois que je me trompe & qu'elle n'est pas ma fille...

ARIMANT.

Ah ! quand je voudrois en douter, les remords qui s'élèvent en mon ame, suffiroient seuls pour m'en convaincre. Je vois que le ciel étoit trop

juste, pour ne pas tromper la rage que m'inspiroit une indigne & cruelle jalousie. Orosmin n'a point succombé sous mes coups....

MÉTROBATE.

Mon fils vivroit!...

ARIMANT.

Il m'a vaincu, désarmé... Le voici lui-même, qui vient vous rassurer.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

MÉTROBATE, ARIMANT, ZÉLOIDE, OROSMIN.

MÉTROBATE, *embrassant Orosmin.*

AH! mon fils, je te revois! Grands Dieux! ce jour où il sembloit que vous vouliez épuiser sur moi les traits les plus cruels; ce jour étoit marqué par votre bonté pour mettre un terme à mes malheurs, & pour être le plus heureux de ma vie! Mon fils, je t'ai retrouvé! j'ai retrouvé ta sœur! Tu la vois...

OROSMIN.

Zéloïde!...

MÉTROBATE.

Cet intérêt, ce charme, ces nœuds ſecrets de la Nature & du ſang, avoient déja préparé vos cœurs à cette douce reconnoiſſance. Mes enfans, (*Les ſerrant dans ſes bras*) après tant d'années de peines, de ſoupirs & de regrets, quel plaiſir de vous recevoir dans mes embraſſemens !

ZÉLOIDE.

Mon père, n'y recevrez-vous pas auſſi mon époux ?

ARIMANT.

Votre époux ! Pouvez-vous me donner ce nom ? Ah ! je me fais horreur à moi-même ; & ſi dans ces lieux, par une loi barbare, ma mort n'entraînoit pas la vôtre, ma main, en verſant mon ſang, vous auroit déja tous vengés.

MÉTROBATE.

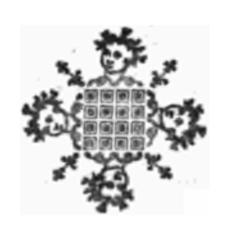
Arimant, ſuivez-nous au Temple, où je vais offrir un ſacrifice & rendre grâces aux Dieux. Leur bonté, après tant de traverſes, vient de me rendre le plus heureux des pères : eſpérons qu'après des momens ſi cruels, ils vous rendront auſſi le plus heureux des époux.

FIN.

ARLEQUIN
AU SERRAIL,
COMÉDIE EN UN ACTE.

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 29 Mai 1747.

JE venois d'achever Zéloïde ; & pour dissiper tout le lugubre dont j'avois la tête remplie, je cherchai à m'amuser sur quelque idée folle, bizarre, bouffonne. Depuis qu'on joue de ces espèces de farces, je crois qu'il y en a eu peu, je ne dirai pas plus applaudies, (ce ne seroit point le terme propre) mais qui aient plus fait rire. J'espere qu'en la lisant, on voudra bien considérer le genre de ces sortes de Pièces.



ACTEURS.

LE BACHA.
FATIME.
ANGÉLIQUE.
COLOMBINE.
OCTAVE.
ARLEQUIN.
SCAPIN.
SUITE DU BACHA.
FEMMES DE FATIME.

La Scène est dans les Jardins du Serrail du Bacha de Gerbe, petite Isle dans la Méditerranée.



ARLEQUIN AU SERRAIL, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

La toile se lève ; on voit Octave au bord du Théâtre, assis à la turque, & paroissant dans une profonde méditation. Plusieurs cuisiniers arrivent, dressent une table & la couvrent de plats. Un gros ours, s'avançant gravement, va mettre aux pieds d'Octave un paquet de racines qu'il porte dans sa gueule ; il renverse ensuite la table, & cause tant de frayeur aux cuisiniers, sur qui il paroît vouloir s'élancer, qu'ils s'enfuient, en se précipitant les uns sur les autres.

ARLEQUIN, *se dépouillant de la peau d'ours, & montrant à Octave le paquet de racines.*

CE dîner que le Prophète Mahomet nous envoie si miraculeusement, n'excite pas l'appétit; & j'ai bien du regret à celui que j'ai renversé.

OCTAVE.

Gourmant !

ARLEQUIN.

Là fumée des mets affectoit agréablemement mon odorat; & je sais que le Bacha avoit ordonné que notre table fût servie comme la sienne pendant notre séjour à sa Cour.

OCTAVE.

C'est sur-tout ici qu'il faut en imposer par les apparences d'une vie mortifiée.

ARLEQUIN.

Morbleu, n'y restons donc pas long-tems; je n'aime point à faire diète; & d'ailleurs je trouve que nous commençons à jouer gros jeu. Tandis que nous n'avions affaire qu'à certaines gens, cette Comédie me paroissoit assez plaisante; nous ne courions aucuns risques; mais aujourd'hui nous voici dans le Palais du Bacha... Monsieur, si vous

aviez ſuivi mon conſeil, nous n'aurions point accompagné ſes Députés; nous l'aurions attendu dans notre forêt.

OCTAVE.

Tout ce que j'ai fait jusqu'à préſent, avoit-il d'autre objet, que de m'introduire dans ce lieu dont l'aſpect t'épouvante? Angélique m'eſt enlevée par des Corſaires ſur les côtes de Sicile. Après bien des recherches, j'apprends qu'ils l'ont vendue au Gouverneur de cette île. Étranger, ſans ſecours, comment l'arracher à un rival ſi puiſſant? Je cherchai quelque ſtratagème qui pût l'engager à m'appeller lui-même dans ſon ſerrail. Je me retirai dans une forêt peu éloignée de ſa Cour; cette grande barbe, cet habit extraordinaire, la vie auſtère que l'on croyoit que nous menions en imposèrent bientôt au peuple; on vint me conſulter de tous côtés; & entre cent prédictions, trois ou quatre juſtifiées par le haſard, ont fait tant de bruit que le Bacha, comme je l'avois eſpéré, a ſouhaité de me voir.

ARLEQUIN.

A quoi, diable, vous menera cette maudite entrevue? Pouvez-vous eſpérer de le tromper, & tous ſes Courtiſans?

OCTAVE.

Eh ! mon ami, en ſouhaitant de me voir, il a achevé d'accréditer & de mettre à la mode le préjugé où l'on eſt ſur mon compte ; & à la Cour, plus qu'ailleurs, le préjugé décide, la mode gouverne, & l'erreur triomphe. La prévention faſcinera les yeux, captivera les oreilles ; elle écartera l'examen ſcrupuleux, pour ſe livrer à une admiration aveugle. On m'attend comme un homme extraordinaire ; & ſans chercher à approfondir ce qui en eſt, on donnera un ſens avantageux à toutes mes paroles ; & ſi je voulois dans la ſuite déſabuſer tous ces gens-ci ſur ma prétendue miſſion & les faux preſtiges qui les ont éblouis, ils ne me croiroient pas moi-même.

ARLEQUIN, *ſe grattant le cou.*

Malgré ce beau raiſonnement, le cou me démange.

OCTAVE.

Ceſſe de t'inquiéter ; le ſuccès couronnera mon entrepriſe . . . j'entends du bruit . . .

ARLEQUIN, *effrayé.*

C'eſt le Bacha ?

OCTAVE.

OCTAVE.

Non; c'eſt quelqu'un de ſa ſuite, aux dépens de qui tu peux te divertir, tandis que je vais examiner ce qui ſe paſſe au port.

ARLEQUIN, *ſe vêtiſſant d'une grande robe brune, & mettant une fauſſe barbe.*

Ne tardez pas; ſi le Bacha venoit; je hais les Bachas; ce nom ſeul me confond; je ne me pique pas d'être un fourbe auſſi effronté que vous; je ſuis quelquefois tenté de croire que vous êtes un vrai Derviche.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *après avoir d'abord parlé par ſignes & contrefait le muet.*

MONSEU, je ſuis un des muets du Serrail.

ARLEQUIN.

Ah! .. Vous êtes muet? Eh bien, M. le Muet, qu'avez-vous à me dire?

SCAPIN.

Que je ſuis dans des inquiétudes mortelles, Monſeu.

ARLEQUIN.

Tant pis.

SCAPIN.

Que je ſouffre beaucoup, Monſeu.

ARLEQUIN.

J'en ſuis fâché.

SCAPIN.

Je ſuis chargé de la garde des femmes....

ARLEQUIN.

De la garde des femmes?

SCAPIN.

Comme muet, & ſans conſéquence, je puis entrer quand je veux dans leurs appartemens. Ah! qu'elles ſont belles, Monſeu! qu'elles ſont belles! Que de charmes elles étalent ſans ceſſe à ma vue!

ARLEQUIN.

Et vous avez de grandes démangeaiſons de parler à tous ces charmes-là?

SCAPIN.

Il eſt vrai. N'eſt-il pas bien cruel d'être obligé de me taire?

ARLEQUIN.

Sans doute.

SCAPIN.

Mais, ſi je parlois, ne ſeroit-il pas bien triſte d'être pendu ?

ARLEQUIN.

Certainement. Par quel haſard, s'il vous plaît, vous trouvez-vous muet?

SCAPIN.

N'étant pas aſſez riche pour avoir un ſerrail à moi, je crus qu'il ſeroit fort agréable de vivre dans celui des autres; & j'engageai un Marchand d'eſclaves, de mes amis, à me préſenter au Bacha, comme un muet des plus rigides.

ARLEQUIN.

Fort bien. Les beautés dont vous êtes le gardien, ſont-elles en grand nombre?

SCAPIN.

Elles ſont dix.

ARLEQUIN.

Apparemment que parmi ces dix, il y en a quelqu'une à qui votre cœur donne la préférence ?

SCAPIN.

Non, Monſeu, non. Je les aime toutes. Ah! ſi vous les voyiez, ce ſont, ou de beaux grands yeux noirs, pleins de feu, ou de beaux yeux bleus, tendres & languiſſans. Ce ſont des tailles fines & légères, ou de ces tailles dont l'embonpoint charmant ſemble reſpirer la volupté. Mon cœur, dans un combat perpétuel, ne peut décider entr'elles; il va de celle-ci à celle-là, de l'une à l'autre; & le ſoir, lorſque je ſuis ſeul, je voudrois leur avoir parlé à toutes.

ARLEQUIN.

Aux dix! Diantre, pour un muet, vous êtes un furieux diſcoureur; & il n'eſt pas poſſible qu'au milieu de tant de femmes, vous ayez toujours été le maître de votre langue.

SCAPIN.

C'eſt pour me tirer de l'embarras, où ſon indiſcrétion vient de me jeter, que j'ai recours à vous. Vous ſaurez que le Bacha avoit fait demander en mariage la fille du Gouverneur de l'île voiſine; elle

lui fut aussi-tôt accordée. Mais tandis qu'on l'amenoit, il s'est amouraché d'une esclave Italienne, que des Corsaires lui vendirent, il y a quelques jours ; & croyant toucher le cœur de sa nouvelle maîtresse par un sacrifice brillant, il veut aujourd'hui renvoyer la fille de ce Gouverneur.

ARLEQUIN.

Il a tort.

SCAPIN.

Oh ! pour connoître toute son injustice, il faudroit que ce matin vous eussiez vu, comme moi, cette fille charmante, couchée languissamment sur un sopha, dans une parure négligée. Quelques larmes couloient de ses beaux yeux : elle soupiroit ; elle s'agitoit ; je la regardois, j'admirois ; le cœur me palpitoit...

ARLEQUIN.

Vous n'avez pu retenir votre langue ? Elle s'est échappée ? Vous avez parlé ?

SCAPIN.

Hélas oui !

ARLEQUIN.

Eh, que vous a-t-on répondu ?

SCAPIN.

Cette belle personne, dans une colère terrible,

vouloit me perdre, appeller le Bacha : j'ai cru vingt fois toucher au dernier instant de ma vie.

ARLEQUIN.

Vous maudissiez bien alors votre talent pour la parole ?

SCAPIN.

Cependant, peu à peu, par mes prières & mes soumissions, je l'ai appaisée : elle a promis de me pardonner, à condition que je viendrois vous parler de sa part, & que je tâcherois de vous mettre dans ses intérêts. Elle vous récompensera magnifiquement. Il faut, par des prédictions effrayantes, arracher le Bacha à son amour pour cette Italienne ; & parmi les menaces que vous lui ferez, vous pouvez avancer hardiment que le Gouverneur dont il méprise la fille, est prêt à fondre dans cette île à main armée. Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il y a des intelligences, & que peut-être avant la fin du jour, il y fera une descente.

ARLEQUIN.

Mon ami, je ne suis point un fripon, un fourbe, un imposteur ; tout l'or de la terre ne me tenteroit pas : mais comme ce que vous desirez s'accorde avec les intentions de notre grand Prophète, je vous rendrai service. Allez au port ; vous y

trouverez mon camarade, un honnête homme comme moi ; il vous instruira de ce que vous devez faire.

SCAPIN, *voulant l'embrasser.*

Permettez que je vous embrasse, mon cher Derviche.

ARLEQUIN, *se reculant gravement.*

Je vous permets de baiser le bas de ma robe. Allez, mon cher muet ; mais, si vous restez encore long-tems au serrail, je crains bien que quelque jour un peu trop d'éloquence à la vue des femmes, ne vous porte malheur.

(*Scapin sort.*)

SCÈNE III.

ARLEQUIN, *seul.*

CE muet, celle qui l'envoie, la descente d'un ennemi sur cette côte, & le désordre qu'elle y causera sans doute, pourront aider à nous tirer du mauvais pas où l'amour de mon Maître nous a mis... Mais, que vois-je!... Colombine!... ma chère Colombine!.... Sans nous découvrir

d'abord, jouiſſons du plaiſir de lui entendre dire combien elle ſouffre, ſéparée de ſon cher Arlequin.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

APPROCHEZ, la belle enfant; rien n'échappe à ma ſcience : n'êtes-vous pas une certaine Colombine qui futes enlevée ſur les côtes de Sicile le jour même que vous deviez épouſer un garçon fort aimable, nommé Arlequin ? Vous venez ſans doute me conſulter ſur la deſtinée de ce pauvre garçon, & ſur ce qu'il fait, éloigné de vous ?

COLOMBINE, *froidement.*

Non, Monſieur, non.

ARLEQUIN, *la contrefaiſant.*

Non, Monſieur, non.

COLOMBINE.

Je ne crois pas qu'il ait l'honneur d'avoir une deſtinée; & d'ailleurs, en quelque pays qu'il ſoit, je ſais ce qu'il fait, comme ſi je le voyois.

ARLEQUIN.

Vous le ſavez ?

COLOMBINE.

Oui : il eſt à table, ou à dormir.

ARLEQUIN, *à part.*

Plût au ciel, & que le diable eût emporté le Bacha ! (*Haut.*) En vérité ce pauvre Arlequin étoit bien fou de tant s'affliger le jour de votre enlèvement

COLOMBINE.

Il étoit donc bien triſte ?

ARLEQUIN.

Il n'a peut être de ſa vie ſoupé d'auſſi mauvaiſe grace que ce ſoir-là.

COLOMBINE.

J'étois auſſi aſſez triſte.

ARLEQUIN.

Un ami charitable, pour l'arracher à ſa douleur, le mena au cabaret...

COLOMBINE.

Où il s'enivra ?

ARLEQUIN.

Là, là.

COLOMBINE.

Le Lieutenant du Vaiſſeau entra dans ma chambre pour me conſoler...

ARLEQUIN.

Et il y réuſſit ?

COLOMBINE.

Là, là.

ARLEQUIN.

Votre Maîtreſſe a été plus fidelle que vous ?

COLOMBINE.

Oh ! ma Maîtreſſe ne ſait pas prendre ſon parti ; elle a toujours à la bouche le nom de ſon cher Octave ; elle pleure ſans ceſſe ; elle a vingt fois menacé le Bacha de ſe poignarder à ſes yeux. Après tout, ce pays-ci n'eſt guère ſupportable : on y voit tant de femmes, tant de femmes & ſi peu d'hommes ! Dites-moi, ne pouvons-nous plus nous flatter de revoir notre patrie ?

ARLEQUIN.

Apprenez que vous reverrez bien-tôt Arlequin ; mais ſa vue ne peut que vous être funeſte, ſi vous lui avez fait quelqu'infidélité. Allons, je vous aiderai moi-même, ſi vous voulez, à vous examiner. Donnez-moi la liſte de vos amans ; je crois qu'elle n'eſt pas courte ?

COLOMBINE.

Je ſuis, je penſe, aſſez jolie pour qu'elle ſoit un peu longue.

ARLEQUIN.

Dites aſſez coquette.

COLOMBINE, *réfléchiſſant.*

Mes amans?... le Lieutenant du vaiſſeau.... un peu le Capitaine.... l'Enſeigne....

ARLEQUIN, *avec impatience.*

Tout l'équipage?

COLOMBINE, *réfléchiſſant.*

Le jeune Volontaire.... le jeune Volontaire....

ARLEQUIN, *à part.*

Elle s'arrête long-tems ſur celui-là.

COLOMBINE, *toujours réfléchiſſant.*

Un matin.... rien, rien.... le lendemain.... bagatelle encore.... Et depuis que nous ſommes dans ce Serrail, l'Intendant des jardins....

ARLEQUIN, *traînant ſes paroles comme elle.*

L'Intendant des jardins....

COLOMBINE.

Un ſoir qu'il me trouva ſeule dans le cabinet de verdure....

ARLEQUIN, *à part.*

Aï, aï, aï.

COLOMBINE.

Si vous l'aviez vu! Il avoit des manières si tendres, si engageantes!...

ARLEQUIN, *à part.*

Io crepo! (*Haut.*) Eh bien?

COLOMBINE.

Eh bien!... Je lui dis que j'entendois la voix de ma maîtresse qui m'appelloit, & le laissai-là, en m'enfuyant.

ARLEQUIN, *s'essuyant le front.*

Ouf! Arlequin l'a échappé belle!

COLOMBINE.

Si vous saviez combien je me divertis à voir briller dans les yeux d'un amant, cette vivacité, cette joie, ces desirs, ces transports que lui inspire un bonheur qu'il ne croit pas éloigné! J'affecte d'abord de douter de sa sincérité; peu à peu, je parois me laisser persuader; ensuite je feins du trouble, de l'embarras, de l'émotion; & lorsqu'il se croit au moment de triompher, zeste, je m'échappe.

ARLEQUIN.

La belle enfant, ce divertissement est dangereux : vous pourriez bien quelque jour ne vous pas trouver de jambes pour fuir.... mais achevez votre revue.

COLOMBINE.

Elle est faite.

ARLEQUIN.

Consultez-vous encore ; peut-être oubliez-vous quelque chose ?

COLOMBINE.

Non, non, je n'oublie rien.

ARLEQUIN.

Il y a dans ce serrail un certain muet.... Ne vous a-t-il point parlé ?

COLOMBINE.

Est-ce que les muets parlent ?

ARLEQUIN.

Le coquin a une tournure de conversation qui pourroit vous avoir éblouie.

COLOMBINE.

Je ne le connois point ; & je puis, vous dis-je, voir Arlequin en toute sûreté.

ARLEQUIN, *ôtant sa fausse barbe.*

Pénélope moderne, reconnoissez cet époux dont le front a couru tant de hasards.

COLOMBINE.

C'est toi, mon cher Arlequin ! Comment as-tu pu pénétrer jusqu'en ces lieux ?

ARLEQUIN.

Sous ce déguisement, j'y viens, avec mon Maître, tenter ta délivrance & celle d'Angélique. Tu vois à quels dangers nous nous exposons, & combien vous devez être fâchées, si vous nous avez fait quelque infidélité..... Là, Colombine, entre nous, tu dois me parler à cœur ouvert ; ne s'est-il véritablement rien passé entre le Bacha & ta Maîtresse ?

COLOMBINE.

Que tu es ridicule !

ARLEQUIN.

Que tu es discrète !

COLOMBINE.

Que tu es effronté !

ARLEQUIN.

Tu ne dis pas tout ce que tu sais.

COLOMBINE.

Et toi, tu ne ſais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Tiens, je me mets à la place du Bacha. Des Corſaires vous amènent devant moi, & vous expoſent en vente; je vous examine : belle taille ! phyſionomie charmante ! grands yeux noirs & bien fendus ! Je vous fais marcher; votre démarche eſt noble & aiſée; enfin l'emplète me paroît bonne de tous points; je vous paye à ces Corſaires. On vous conduit aux bains, de-là dans un appartement où je ne tarde pas à me rendre; je me jette aux genoux de ma belle eſclave; je lui prends la main; je veux, pour gage de ma tendreſſe, couler à ſon doigt un diamant que je lui montre.... Je n'en veux point... Oh ! vous l'aurez.... Je ne l'aurai pas.... Vous le prendrez.... Je ne le prendrai point.... Je vous en prie.... Non.... Je le veux.... Comment ! comment ! finiſſez, finiſſez donc. Je ne me pique pas d'être ſi bien au fait que toi de la façon dont les Bachas font l'amour : mais voilà en gros comme les choſes ont dû ſe paſſer, & à l'égard de toutes ces menaces que tu dis que ta Maîtreſſe a faites de ſe poignarder, ſtile de fille. N'as-tu pas auſſi menacé de te tuer ?

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ?

COLOMBINE.

Parce que le Bacha ne m'a rien dit qui pût m'alarmer.

ARLEQUIN.

Oh ! il auroit beau te dire ; si le cas arrive jamais, je réponds de ta vie.... Mais j'entends du bruit. Il est bon qu'on ne nous voie pas ensemble ; retire-toi vîte, & va prévenir ta Maîtresse.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, OCTAVE.

ARLEQUIN.

AH ce n'est que vous ! Je suis fâché de n'avoir pas fait rester Colombine.

OCTAVE.

Colombine !

ARLEQUIN.

Elle me quitte à l'instant,

OCTAVE.

OCTAVE.

Colombine ! que t'a-t-elle dit de ma chère Angélique ?

ARLEQUIN, *à part.*

Je veux me divertir un moment... (*Haut.*) Angélique, Monsieur !.... Angélique !...

OCTAVE.

Parle vîte. Quel malheur as-tu à m'annoncer ?

ARLEQUIN.

Angélique.... est Sultane.

OCTAVE.

Ô Ciel ! hier encore, elle étoit, à ce qu'on m'a dit, dans la résolution de mourir plutôt que de consentir....

ARLEQUIN.

La nuit fait faire des réflexions aux filles. Le Bacha lui a envoyé de magnifiques présens, & entr'autres, la moitié de sa moustache pour servir d'aigrette à un petit bonnet à la turque qu'elle portera les jours de cérémonie.

OCTAVE.

Je crois, Monsieur le faquin, que vous voulez rire ?

ARLEQUIN.

Tout beau; ne vous fâchez pas; Angélique vous est fidèle.

OCTAVE.

Peux-tu te faire un jeu de ma douleur?

ARLEQUIN.

Colombine va l'instruire de notre déguisement; mais un des muets du serrail n'est-il pas allé vous trouver au port?

OCTAVE.

Il m'a parlé; je lui ai dit d'y rester, & ce qu'il doit faire en cas que le Gouverneur de l'île voisine fasse une descente sur cette côte. On croit avoir apperçu quelques vaisseaux.

ARLEQUIN.

Pendant le tumulte, si nous pouvions nous sauver?

OCTAVE.

J'espère beaucoup & du désordre que causeroit cette attaque, & de la bêtise du personnage à qui nous avons affaire. C'est un homme grossier, ignorant, superstitieux, & fait pour donner dans tous les piéges; j'ai arrêté un vaisseau prêt à faire voile quand je voudrai; le trajet n'est que de dix lieues....

Mais le bruit des tambours, & ces fanfares nous annoncent le Bacha.

ARLEQUIN.

Monſieur.... je ne ſuis point préparé.... c'eſt fait de moi.... Vous ne m'aviez pas dit qu'il étoit ſi laid !

OCTAVE.

Raſſure-toi donc, bourreau.

ARLEQUIN, *tout tremblant.*

Je.... je.... je me raſſure.

SCÈNE VI.

LE BACHA, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, OCTAVE, ARLEQUIN, *ſuite du Bacha.*

LE BACHA.

VÉNÉRABLE mortel...

OCTAVE, *ſe détournant comme ne voulant pas regarder des femmes.*

Ordonne à ces femmes de baiſſer leur voile, ſi tu veux que je reſte ici.

LE BACHA, *à part, faisant signe à Angélique & à Colombine de baisser leur voile.*

Ne vouloir pas voir des femmes!

OCTAVE.

Et fais retirer cette suite inutile dont s'accompagne ton orgueil. Est-ce donc avec ce faste, que tu devrois te présenter devant moi?

LE BACHA *à part, faisant signe à sa suite de sortir.*

Il parle d'un ton d'autorité qui me saisit.

OCTAVE.

Tu es amoureux de cette jeune esclave; tu veux l'épouser...

LE BACHA.

Je l'ai si souvent entretenue de tous les prodiges qu'opère votre profond savoir, que je lui ai inspiré la curiosité de vous consulter. (*Bas*) Persuadez-lui que le bonheur de sa vie est attaché à m'aimer; agréez ce présent; c'est un foible essai de ma reconnoissance.

OCTAVE, *jetant la bourse.*

Des présens! à moi!

LE BACHA, *à part.*

Refuser de l'argent! Tout est extraordinaire dans ce Derviche.

OCTAVE.

L'intérêt de la vérité, & non celui de ta passion, va délier ma langue. Homme injuste, superbe, avare, brutal, intempérant....

LE BACHA *à part.*

Il faut que ce soit un saint personnage pour oser me parler si insolemment.

OCTAVE.

Tandis que l'amour règne dans ton cœur, la foudre gronde sur ta tête.

LE BACHA.

La foudre !

OCTAVE.

Le bras du Prophète est prêt à s'appesantir sur toi.

LE BACHA.

Je tremble !

OCTAVE.

Profite, malheureux, des instans que sa bonté te laisse encore pour désarmer sa colère.

LE BACHA.

Parlez. Que faut-il faire ?

OCTAVE.

Proſterne, proſterne-toi. Par un repentir ſincère, tu pourras détourner le coup qui te menace. (*Le Bacha ſe proſterne au bord du Théâtre.*) Ah! malheureux ! mauvais Muſulman ! mauvais Muſulman ! en te proſternant, tu ne tournes pas la face du côté de la Mecque ?

LE BACHA.

Pardonnez, je ſuis dans un trouble...

OCTAVE.

Quel ſcandale! quelle abomination! (*A Arlequin.*) Frère, conduiſez-le; & pour ſon bien, ſoyez aſſez charitable pour lui appliquer vingt coups de ceinture conſtellée à la moindre diſtraction que vous lui remarquerez pendant ſa prière.

Arlequin conduit le Bacha au fond du Théâtre, & le fait ſe proſterner tout de ſon long, & de façon qu'il ne peut voir ce que font les autres Acteurs.



SCÈNE VII.

OCTAVE, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ANGÉLIQUE.

AH ! mon cher Octave, si ce barbare alloit découvrir que vous êtes son rival ! Je suis dans des frayeurs...

OCTAVE.

Ma charmante Angélique, j'espère beaucoup de la fortune & de la sotte crédulité de ce Corsaire. (*A Arlequin qui revient.*) Pour les enlever de ce Palais, j'imagine un moyen ; il faut que tu donnes tes habits à Angélique, & que tu prennes les siens.

ARLEQUIN, *se deshabillant avec empressement.*

S'il ne tient qu'à cela, volontiers,... Mais, mais, un petit moment de réflexion, s'il vous plaît ; vous sortirez tous les trois, que deviendrai-je moi, dans ce Serrail, avec les habits de Madame ? La Sultane favorite ? Parbleu, j'ai assez

bonne grâce ! (*Il se r'habille vîte.*) Excusez, mon cher Maître ; je ne puis pas faire votre affaire.

OCTAVE.

Si tu veux m'écouter . . .

ARLEQUIN.

Je suis sourd.

OCTAVE.

Tu comprendras . . .

ARLEQUIN.

Je suis une bête, qui ne peux rien comprendre.

ANGÉLIQUE.

Mon cher Arlequin, vous savez tout l'amour que j'ai pour Octave ; entrez dans ma situation ; songez à tout ce que je souffre, en le voyant dans un si grand danger.

ARLEQUIN, *du même ton.*

Ma chère Demoiselle, vous savez tout l'amour que j'ai pour Arlequin ; entrez dans ma situation ; songez combien il me seroit désagréable de lui voir couper le cou.

OCTAVE.

Eh morbleu ! Monsieur le fat, il ne vous en coûtera point cette tête dont vous faites tant de cas.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que j'ai tort d'en faire cas.

COLOMBINE.

Mon ami, laiſſe-toi fléchir.

ARLEQUIN.

Ah ! & toi auſſi ? J'admire ta vocation pour le veuvage ; tu me conſeilles comme ſi tu étois déja ma femme.

OCTAVE.

Par le ſtratagême que j'imagine, nous ſortirions tous les quatre de ce funeſte lieu.

ARLEQUIN.

Tous les quatre ? Eh comment ?

OCTAVE.

Comment ? Comment ? Dépêche ; fais ce que je te dis ; & ſi tu vois que je cherche à te tromper & à t'abandonner ici, je te permets de te jeter aux genoux du Bacha & d'obtenir ta grâce, en lui découvrant qui je ſuis, & à quel deſſein je m'étois introduit dans ſon Serrail.

ARLEQUIN.

Mais . . . .

OCTAVE.

Mais les momens sont précieux ; un rien peut nous trahir & nous perdre.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Nous sortirons tous les quatre ?... Vous l'espérez ?... Il faut tenter l'aventure.... Mais impa.... impa.... impalarmi.... mi.... mi....

OCTAVE.

Finissons.

ARLEQUIN *ôte ses habits, les donne à Angélique & prend les siens, toujours en pleurant.*

S'il n'y avoit que des coups de bâton à risquer, je les affronterois aussi courageusement qu'un autre, mais impa.... impa.... larmi...

OCTAVE.

Ote donc cette barbe ; ces déguisemens sont nécessaires à Angélique.

ARLEQUIN, *prenant la robe d'Angélique.*

Moi en femme, pour orner un Serrail !

OCTAVE.

Couvre-toi de ce voile ; je vais ramener le Bacha. (*A Angélique.*) Gardez un profond silence.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, COLOMBINE, OCTAVE, LE BACHA, ARLEQUIN, *ſous les habits & couvert du voile d'Angélique.*

OCTAVE, *s'approchant du Bacha, qui, pendant cette Scène, a toujours été proſterné, le dos tourné aux Acteurs.*

Lève-toi, viens, approche, Bacha. Pour flatter l'orgueil de la beauté dont ton cœur étoit épris, tu voulois renvoyer la fille du Gouverneur de l'île voiſine, malgré la foi que tu lui avois promiſe : ce Gouverneur eſt puiſſant ; & notre grand Prophète, dont il eſt iſſu, juſtement irrité que tu préféraſſes une Eſclave à une Princeſſe de ſon Sang, alloit te frapper, & toute ton île, des plus terribles coups : ta ſoumiſſion l'a déſarmé ; il n'a étendu ſa main vengereſſe que ſur le coupable objet qui te rendoit infidèle ; ſes charmes ne ſont plus...

SCÈNE IX.

LE BACHA, OCTAVE, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

SCAPIN, *contrefaisant le muet, arrive d'un air fort alarmé, & tâche de faire entendre au Bacha, par des signes, que le désordre est dans l'île, & que l'ennemi approche de son Palais.*

LE BACHA.

Qu'est-ce ? Que veut-il dire ? Où veut-il m'emmener ? Pourquoi cet air effrayé ? Je ne l'entends point.

OCTAVE.

Tu vas l'entendre. Muet, je délie ta langue, & t'ordonne de parler.

SCAPIN, *au Bacha.*

Seigneur, tout est dans le désordre & la confusion....

LE BACHA.

O Ciel ! mon muet parle ! Quel prodige !

OCTAVE.

Ce n'eſt pas le ſeul dont tes yeux doivent être aujourd'hui frappés. Je t'ai dit que les charmes de la coupable beauté à qui tu ſacrifiois, n'étoient plus ... (*Octave lève le voile d'Arlequin.*) Regarde ; aime-là encore, ſi tu l'oſes.

(*Arlequin fait une grimace épouvantable au Bacha.*)

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Ah ! ma chère Maîtreſſe, comme vous voilà faite !

SCAPIN, *au Bacha.*

Je vous dis, Seigneur, qu'il n'y a pas un moment à perdre ; le Gouverneur de l'île voiſine, favoriſé par des mécontens qui ſe ſont joints à lui, vient d'aborder ; il a forcé & renverſé la garde du port ; il s'avance vers ce Palais.

(*On entend un grand bruit de guerre.*)

LE BACHA.

Je ſuis perdu !



SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LE BACHA, OCTAVE, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN, SCAPIN, FATIME & *sa suite.*

FATIME.

NON, Seigneur; & ma tendresse vient vous arracher au péril qui vous menace. Mon père n'est descendu dans cette île, que pour me venger. Donnez-moi votre foi: recevez la mienne; au lieu de vous traiter en ennemi, il vous regardera comme un gendre, dont l'alliance & l'amitié lui sont chères.

LE BACHA.

Tout ce que je vois, tout cè que j'entends me confond. Ah! Madame, que la noblesse de vos sentimens, en m'ouvrant les yeux sur vos charmes, me fait rougir de mon injustice!

OCTAVE, *prenant la main du Bacha & celle de Fatime.*

Je vous unis l'un à l'autre, & vous prédis,

Bacha, qu'avant la fin de l'année, il vous naîtra un fils qui n'aura pas moins d'esprit que son père. Je vais au port ordonner que tout acte d'hostilité cesse, & déclarer à votre beau-père, que l'intention du Prophète est, qu'il soit désormais votre ami. (*A Colombine & à Angélique.*) Vous, que l'on me suive avec cette malheureuse. (*Montrant Arlequin.*)

COLOMBINE.

Ma chère Maîtresse, on va sans doute vous jeter à la mer ! (*Au Bacha.*) Vous l'avez tant aimée, daignez la protéger.

LE BACHA.

La main du Prophète l'a frappée ; je n'oserois m'y intéresser.

ARLEQUIN, *tandis qu'on l'emmène.*

Ah vilain Bacha ! maudit Bacha ! petit traître !

LE BACHA, *aux Esclaves de la suite de Fatime.*

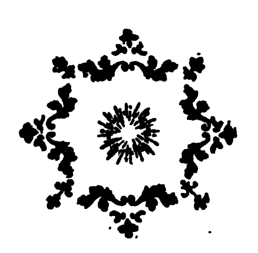
Par vos danses & vos chants, célébrez mon bonheur ; & que le père de la charmante Fatime ne trouve ici que des marques de la joie

& du plaisir, dont mon cœur est comblé. *

(*Différens Esclaves, de l'un & de l'autre sexe, forment des danses.*)

* Les uns ont dit qu'il falloit que ce Bacha fût bien bête. D'autres se sont imaginé que cette Pièce, quoiqu'une espèce de farce, renfermoit quelque morale, & ont soutenu que le peuple s'est laissé souvent tromper par des faiseurs de prétendus miracles, qui n'employoient pas même dans leurs moyens autant d'accord, de préparation & de vraisemblances, que mon faux Derviche.

FIN.



LE RIVAL

LE RIVAL SUPPOSÉ,

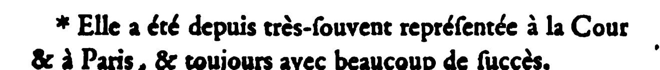
COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 25 Octobre 1749.

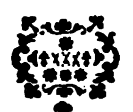


PRÉFACE.

CETTE Comédie auroit dû être intitulée : *le Rival de lui-même*, ou *le Portrait* ; mais comme il y en avoit déja d'autres ſous ces deux titres, je lui donnai celui du *Rival ſuppoſé.* Malgré le ſuccès qu'elle eut, je la retirai après la première repréſentation * : j'en dirai les raiſons dans la Préface d'une autre Pièce de moi, *la Colonie*, avec laquelle elle fut jouée.



* Elle a été depuis très-ſouvent repréſentée à la Cour & à Paris, & toujours avec beaucoup de ſuccès.



ACTEURS.

LE ROI D'ARRAGON.

D. FRÉDÉRIC, *favori du Roi.*

D. FÉLIX, *père de Dona Léonor.*

DONA LÉONOR.

FLORINE, *femme-de-chambre de Dona Léonor.*

La Scène est dans un château de Don Félix, à cinq lieues de Sarragosse.



LE RIVAL SUPPOSÉ, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, D. FRÉDERIC.

D. FRÉDERIC.

Enfin nous voici arrivés. Pendant tout le chemin vous ne m'avez pas dit un mot.

LE ROI.

Je rêvois. Ah! mon cher Fréderic, tu souhaitois que je devinsse amoureux!

D. FRÉDERIC.

Sans doute. Adoré de ses sujets, respecté de ses voisins, redoutable à ses ennemis, avec toutes les qualités & cet air charmant d'un jeune héros,

je voyois mon Maître au milieu de la Cour la plus brillante, chercher le plaiſir, ne le trouvant jamais, s'ennuyant par-tout...

LE ROI.

Il eſt vrai, rien ne m'amuſoit.

D. FRÉDERIC.

J'étois très-perſuadé que cette indolence, cet ennui, cette langueur mêlée d'inquiétude, n'étoit que le beſoin d'aimer.

LE ROI.

Mais, en aimant, ſi je me ſuis expoſé aux peines les plus cruelles ?

D. FRÉDERIC.

Des peines ? Un Roi ? En aimant ?

LE ROI.

Un Roi, comme un autre, quand il veut être aimé pour lui-même, & ne rien devoir à l'éclat de ſon rang. Je ſerai peut-être dans ce jour le plus malheureux de tous les hommes.

D. FRÉDERIC.

Oh ! il faut que vous ſoyez (permettez-moi de vous le dire) le plus ingénieux à vous tourmenter, pour ne pas voir qu'il ſemble que le Ciel a

voulu arranger votre aventure selon vos souhaits, & de façon à contenter toute la délicatesse de votre cœur & de vos sentimens. Le hasard fait tomber entre vos mains un portrait. Pendant sept ou huit jours, par votre ordre, à la cour, à la ville, de tous côtés, je cherche le charmant objet qu'il représente; tous mes soins sont inutiles; & vous commencez à désespérer de pouvoir le découvrir, lorsqu'emporté par l'ardeur de la chasse, écarté de votre suite, vous vous trouvez auprès des murs du parc de ce château; vous entendez des cris; vous voyez des femmes qui fuient, & qu'un horrible sanglier poursuit: voler à leur secours, & tuer cette espèce de monstre, ne fut que l'affaire d'un instant. Une jeune personne, qui de lassitude & d'effroi étoit tombée au pied d'un arbre, offre à vos yeux l'original du portrait; c'est en sauvant ses jours, que vous rencontrez cet objet si desiré: première circonstance, & qui, en vérité, me paroît des plus flatteuses.

LE ROI.

Ah, la plus heureuse de ma vie!

D. FRÉDERIC.

Voyons ensuite. Don Félix de Mendoce, son père, est un vieux Seigneur, hérissé de probité,

vivant dans ses châteaux, haïssant la Cour, & qui, sur quelques mécontentemens, s'en étant retiré du tems du feu Roi, n'y a pas reparu depuis treize ou quatorze ans; ainsi ni lui ni sa fille ne vous connoissoient : autre circonstance qui dut vous faire d'autant plus de plaisir, que vous m'aviez dit plusieurs fois, que si jamais vous veniez à prendre de l'amour, vous souhaiteriez que votre rang ne fût point connu de celle que vous aimeriez.

LE ROI.

J'avoue, mon cher Fréderic, que jusqu'à présent j'ai sujet d'être content; je cachai à Don Félix & à sa fille qui j'étois; je pris ton nom : il falloit ensuite, pour revenir ici, me dérober à une Cour toujours inquiète & curieuse; tu m'en facilitas les moyens : j'ai revu plusieurs fois la charmante Léonor; elle m'a avoué que j'étois aimé; je l'ai demandée en mariage à son père...

D. FRÉDERIC.

Ils n'ignorent donc plus l'un & l'autre que vous êtes le Roi?

LE ROI.

Ils ne me croient toujours que Don Fréderic; ta naissance, ta fortune & tes services, indépen-

damment de l'amitié que tout l'Arragon ſait que j'ai pour toi, te rendent un parti aſſez brillant, pour que Don Félix n'ait pas balancé un inſtant à m'accorder ſa fille : c'eſt aujourd'hui que nous devons être unis ; mais je veux auparavant connoître ſi je ſuis véritablement aimé ; je vais la mettre à une épreuve... Si elle y ſuccombe, quel coup pour un cœur auſſi tendre, auſſi ſenſible, auſſi paſſionné que le mien !

D. FRÉDERIC.

Comme vous ne me détaillez point votre deſſein, je crains de manquer à quelque choſe ; par exemple, ce prétendu Courrier qui doit venir de la Cour, quand faudra-t-il que je le faſſe arriver ?

LE ROI.

Je t'en avertirai par un mot à l'oreille, un geſte, un regard...

D. FRÉDERIC.

Et ces danſeurs & ces danſeuſes qui attendent au bout de l'avenue ?

LE ROI.

Ils paroîtront quand il ſera tems ; c'eſt mon affaire.

D. FRÉDERIC.

Cela suffit; il faut espérer que tout ira bien; & je me divertis d'avance de la surprise & de l'embarras de Don Félix, lorsqu'il verra que vous êtes le Roi; il vous tenoit quelquefois des propos ausquels l'oreille des Souverains n'est pas accoutumée; & son caractère fier, libre, indépendant..

LE ROI.

Me plaît & m'amuse beaucoup.... On vient; c'est lui: songe que je continue à passer ici pour toi, & que tu n'y es que mon valet-de-chambre.

SCÈNE II.

LE ROI, D. FRÉDERIC, D. FÉLIX.

D. FÉLIX.

QU'ON me laisse en paix; ces discours m'ennuient; il est inutile & ridicule même de me le proposer. (*Appercevant le Roi.*) Ah! on ne m'avoit pas dit que vous étiez ici.

LE ROI.

J'arrive dans l'instant.

D. FÉLIX.

Vous me voyez en colère ; ma fille prétend m'emmener à la Cour.

LE ROI.

Eh bien, Monſieur ?

D. FÉLIX.

Eh bien ? j'irois à la Cour, moi !

LE ROI.

Sans doute. N'eſt-il pas étonnant qu'un homme de votre naiſſance ſe ſoit obſtiné à vivre dans une Province ?

D. FÉLIX.

Dans une Province ? Je vis chez moi, Monſieur, dans mes terres.

LE ROI.

Je vous aſſure que quand le Roi vous ſera connu....

D. FÉLIX.

Je n'aime pas les nouvelles connoiſſances ; je ſuis trop vieux.

LE ROI, *ſouriant.*

J'aurois cru que celle d'un Roi...

D. FÉLIX.

Monſieur, plein de reſpect & de ſoumiſſion pour mon Prince, je ſerai toujours le premier à donner l'exemple de l'obéiſſance qu'on lui doit; mais vous trouverez bon que je n'envie pas l'honneur d'en approcher.

LE ROI.

Je ſais cependant qu'il ſouhaite & qu'il eſpère de vous attacher auprès de lui.

D. FÉLIX.

Il le ſouhaite! Eh pourquoi, s'il vous plaît?

LE ROI.

Pour avoir en vous une perſonne d'un caractère ſûr, d'une probité, d'une candeur éprouvée, incapable de lui farder la vérité, & à qui il pourra donner toute ſa confiance... Vous riez?

D. FÉLIX.

Oui: le Roi ſouhaite de m'avoir auprès de lui, moi qu'il n'a jamais vu, parce que je paſſe pour avoir de la droiture, de la candeur & de la probité? Songez donc que c'eſt me dire qu'il n'en trouve guère dans ceux qu'il voit tous les jours, & que par conſéquent, tout Roi qu'il eſt, il vit en aſſez mauvaiſe compagnie.

LE ROI.

Mais....

D. FÉLIX.

Mais, Monſieur, vous allez être mon gendre; apprenez une fois pour toutes à me connoître. Je ne ſuis point fait pour être un Seigneur de la Cour; je ſuis un homme bizarre, ridicule, extraordinaire, qui crois que la haute naiſſance n'a pas beſoin d'être décorée par des titres & des dignités. Quoique je faſſe la plus grande dépenſe, elle n'excède jamais mes revenus; je n'ai pas plus de dettes qu'un ſimple bourgeois. Je préfère le plaiſir d'être bien logé dans mes châteaux, à l'honneur de l'être mal auprès du Prince. En un mot, j'aime mieux me promener dans mon parc & dans des lieux que j'ai embellis, que de valeter dans des anti-chambres avec un tas de gens oiſifs, de fades importans, de courtiſans empreſſés, dont l'avidité, l'inquiétude, l'envie, les fauſſes careſſes, les ſerremens de main, les embraſſades, les proteſtations frivoles, la médiſance, la flatterie, la hauteur & la baſſeſſe, forment le tableau le plus pitoyable à des yeux qui ne ſont point faſcinés par le fol orgueil & l'ambition.

LE ROI.

Puis-je vous répondre?

D. FÉLIX.

Non, cela feroit inutile; vous ne changerez pas ma façon de penfer; & je ne compte pas de réformer la vôtre.

(*Appercevant Florine.*)

SCÈNE III.

LE ROI, D. FRÉDERIC, D. FÉLIX, FLORINE.

D. FÉLIX.

FLORINE, où eft ma fille?

FLORINE.

Elle fe promène dans le jardin.

D. FÉLIX, *au Roi.*

Allez, allez la trouver, tandis que je vais achever de préparer tout pour votre mariage; elle fera demain votre femme; demain je vous embraffe, & vous fouhaite à l'un & à l'autre un bon voyage; voilà votre chemin pour vous rendre à la Cour, & voilà le mien pour retourner dans celle de mes terres que j'habite ordinairement.

(*Ils fortent.*)

SCÈNE IV.

D. FRÉDERIC, FLORINE.

FLORINE.

Enfin nous dirons donc adieu à ce triste château, à ces arbres, ces bois, ces jardins où l'on ne voyoit jamais que les mêmes objets ?

D. FRÉDERIC.

Cela vous ennuyoit.

FLORINE.

Beaucoup.

D. FRÉDERIC.

La variété vous plaît ?

FLORINE.

Infiniment. J'aime le bruit, le tumulte, à voir aller, venir, courir ; je me fais de la Cour l'idée la plus agréable.

D. FRÉDERIC, *voulant l'embrasser.*

Il est sûr qu'avec cette taille de Nymphe, cette physionomie fine, vive, piquante....

FLORINE.

Point, point de démonſtrations, s'il vous plaît....

D. FRÉDERIC.

Avec votre gaieté, votre enjouement, vous ne pouvez manquer d'y réuſſir.

FLORINE.

Je m'en flatte.

D. FRÉDERIC.

Je crains ſeulement....

FLORINE.

Quoi ?

D. FRÉDERIC.

Que vous n'ayez, comme toutes les jeunes perſonnes, la fantaiſie de vous marier.

FLORINE.

Non, je compte reſter fille.

D. FRÉDERIC.

Je ne vous dis pas de reſter abſolument fille ; mais c'eſt qu'en vérité, il me ſemble qu'un mari, un ménage, des enfans, tout cela ne va point à votre air.

FLORINE.

Ni à mes idées ; j'en ai de plus nobles, de plus élevées ;

élevées, de moins communes. Nous allons désormais habiter la même maison ; vous êtes à Monsieur ; je suis à Madame ; parlons-nous à cœur ouvert ; gouvernez-vous vôtre Maître ?

D. FRÉDERIC.

On ne peut pas moins.

FLORINE.

Oh ! pour moi, je prétends gouverner ma Maîtresse.

D. FRÉDERIC.

Elle sera fort bien gouvernée : vous me paroissez une bonne tête !

FLORINE.

Ce n'est pas que je veuille tenter de faire une grande fortune ; je ne suis ni avare, ni ambitieuse ; mais j'ai ma petite vanité ; & me trouvant placée auprès de la femme du favori du Roi, je compte bien que je jouerai un rôle ; que je ferai obtenir des graces, des emplois ; que j'aurai ma petite cour.

D. FRÉDERIC.

Vous avez raison, & je vous demande, dès-à-présent, votre protection.

FLORINE.

Dans ces commencemens, vous pouvez m'être utile.

D. FRÉDERIC.

A quoi ?

FLORINE.

A me mettre au fait des petites intrigues, des aventures, des anecdotes vraies ou fausses, anciennes & modernes, qui ont couru ou qui courent sur la plûpart des personnes que nous allons voir.

D. FRÉDERIC.

C'est-à-dire, que vous ne haïssez pas la médisance ?

FLORINE.

Quand je ne l'aimerois pas par goût, une femme-de chambre n'est-elle pas obligée de l'aimer par état ? Je connois les Grands ; ce sont communément des ames dures, ingrates & peu sensibles aux véritables services qu'on leur rend ; on ne parvient à captiver leur confiance & leur faveur qu'en les amusant : or je ne veux pas laisser à d'autres le soin d'amuser ma Maîtresse ; je tâcherai d'être toujours des premières à savoir la nouvelle du jour, à la faire rire & la divertir de tout ce qui se passera ; je conte assez plaisamment ; &

quand je veux m'en donner la peine, j'ai le talent d'attraper à merveilles l'air, le ton, le ridicule des gens, & même de les contrefaire en leur présence, sans qu'ils s'en apperçoivent.

D. FRÉDERIC, *voulant encore l'embrasser.*

Vous irez loin; vous êtes divine, adorable, un vrai trésor pour une personne en place!

FLORINE.

Finissez. J'apperçois nos futurs époux... Il semble qu'ils ont déja l'air fâché. Qu'y a-t-il donc?

SCÈNE V.

LE ROI, D. LÉONOR, D. FRÉDERIC, FLORINE.

D. LÉONOR.

Quoi? lorsqu'on va nous unir, je vous vois rêveur, inquiet....

LE ROI.

Ah, Madame!

D. LÉONOR.

Je vous demande la cause d'une tristesse qui

m'alarme ; vous ne me répondez point ; vous levez les yeux au Ciel ; vous ſoupirez.... En un mot, D. Fréderic, expliquez-vous, ou je vais dire à mon père....

LE ROI.

De grace, arrêtez.

D. LÉONOR.

Parlez donc.

LE ROI.

Grands Dieux !

D. LÉONOR.

Que vous me faites ſouffrir !

LE ROI.

Eh bien, Madame....

D. LÉONOR.

Eh bien ?

LE ROI.

Apprenez que je ſuis... un perfide.

D. LÉONOR.

Vous !

LE ROI.

Prêt à conſommer la trahiſon que je vous faiſois, elle s'eſt peinte à mon ame dans toute ſon horreur.

D. LÉONOR.

Vous me trahiſſiez ! ô Ciel !

LE ROI.

Hier, après avoir obtenu du Roi ſon agrément pour notre mariage, je me retirois lorſqu'il me rappella : « Mon cher Fréderic, me dit-il, je ſais » trop combien tu m'es attaché, pour douter un » inſtant de toute l'inquiétude que te cauſe la » mélancolie où tu me vois plongé depuis quel- » ques jours. Croirois-tu que le portrait d'une » jeune perſonne que je ne connois point, a fait » naître en mon cœur la paſſion la plus prompte » & la plus vive ? Tiens, vois, examine toi-mê- » me ſi la Nature a jamais rien formé de plus » beau ; regarde cette bouche, ces yeux : que » d'agrémens, que de fineſſe, & en même-tems » que de nobleſſe & de majeſté dans tous ces » traits ! Je te laiſſe ce portrait, ajouta-t-il : in- » forme-toi, aide-moi à découvrir cet adorable » objet : une ſi rare beauté ne ſauroit être incon- » nue. ». Jugez, Madame, de la ſurpriſe & du trouble où me jettoit ce diſcours ; voilà le portrait qu'on me faiſoit admirer & qu'on m'a confié.

(*Tandis que Dona Léonor & Florine regardent le portrait, le Roi parle à l'oreille de Don Fréderic*

qui sort du Théâtre pour revenir exécuter la commission qu'il lui donne.)

D. LÉONOR.

C'est le mien. Mon père le fit faire, il y a un mois, lorsqu'il me retira du couvent; je le perdis quelques jours après.

LE ROI.

Et le hasard, comme vous voyez, l'a fait tomber entre les mains du Roi. Au lieu de répondre à sa confiance, de me jetter à ses pieds, & de lui avouer que j'étois son rival, je tâchai de dérober à ses yeux mon trouble & mon embarras; je combattis sa passion d'un air froid & indifférent : un objet inconnu, lui dis-je, doit-il prendre tant d'empire sur votre ame? Cette jeune personne est peut-être engagée? Peut-être est-elle extrêmement flattée dans cette peinture? Peut-être même n'existe-t-elle pas? Ces traits si beaux, si ravissans, si bien dessinés, si bien assortis, ne sont sans doute que l'effet de l'imagination du Peintre. Enfin, Madame, ma perfide jalousie n'épargna rien de tout ce qui pouvoit étouffer sa curiosité, son amour, & vous ravir une couronne. Je suis venu pour presser notre mariage; j'ai trouvé Don Félix en arrivant : quoiqu'en proie à l'inquiétude la plus vive,

j'ai eu assez de force sur moi-même, pour ne lui montrer qu'un extérieur tranquille ; mais, lorsque j'ai paru devant vous, cet air de candeur & de sincérité qui relève encore l'éclat de vos charmes, cette joie tendre & ingénue que vous avez marquée en me revoyant, & le Ciel sans doute qui vous destine à faire le bonheur d'un grand Roi, ont confondu mon ame : je n'ai pu déguiser plus long-tems les cruels mouvemens dont je suis agité depuis hier ; vous vous êtes apperçue de mon trouble ; vous m'avez pressé de vous en découvrir la cause ; voilà mon crime avoué : il ne me reste plus qu'à délivrer vos yeux de ma présence, & qu'à aller cacher loin de vous, mon désespoir, ma honte & ma confusion.

SCÈNE VI.

LE ROI, D. LÉONOR, FLORINE, D. FRÉDERIC.

D. FRÉDERIC.

MONSIEUR, il y a là-bas un homme qui vient de la Cour ; il dit qu'on lui a ordonné de faire la

plus grande diligence, & qu'il a un avis de conséquence à vous donner.

LE ROI, *affectant de l'inquiétude & de la crainte.*

Un avis! Qu'est-ce que ce pourroit être? Le Roi auroit-il découvert.... O Ciel!.

D. LÉONOR.

Allez, allez vîte voir ce que c'est.... Allez donc.

LE ROI, *en s'en allant.*

Ah! de tous côtés, je ne dois m'attendre qu'à des malheurs!

SCÈNE VII.

D. LÉONOR, FLORINE.

FLORINE.

EH bien, voilà les hommes! Qui n'eût pas cru que ce Don Fréderic vous aimoit véritablement?

D. LÉONOR.

Eh, puis-je douter qu'il ne m'aime?

FLORINE.

La jolie façon d'aimer, d'avoir voulu vous ôter

une couronne ! Le remords l'a pris, me direz-vous ; & moi j'aurai l'honneur de vous répondre, qu'au discours du Roi & à la vue de votre portrait, le premier transport, le premier mouvement d'un véritable amant auroit été de s'écrier : Ah ! Sire, je la connois ; c'est Léonor de Mendoce ; par le caractère, par l'esprit, & par tous les charmes de la figure, jamais on ne fut plus digne du Trône. Voilà, Mademoiselle, comme eût parlé le pur & sincère amour ; toujours désintereſſé, toujours prêt à immoler sa propre félicité à celle de l'objet aimé : même en le perdant, il se fait une douceur, un plaisir délicat du sacrifice.

D. LÉONOR.

Quelle aventure !

FLORINE.

Vous l'avez échappé belle, il faut l'avouer. Où en étiez-vous, s'il eût poussé jusqu'au bout la trahison, s'il vous eût épousée ? J'en tremble encore. Bien-tôt après les nôces, il seroit retourné à la Cour, mais sans vous ; il n'eût eu garde de vous y mener ; votre présence eût découvert au Roi sa perfidie ; il auroit au contraire inventé chaque jour de nouveaux prétextes pour vous en tenir éloignée : vous auriez augmenté le nombre de ces

triftes héritières, délaiffées, reléguées dans leurs châteaux, tandis que Meffieurs leurs maris, à la fuite du Prince, au fein des plaifirs, fe livrent à tous les goûts, à tous les penchans, à tous les travers, à toutes les folles & ridicules dépenfes que les faux airs & la fatuité peuvent leur infpirer.

D. LÉONOR, *triftement.*

Eh ! ceffe de m'accabler de tes cruelles réflexions.

FLORINE.

Vous avez raifon, & j'ai tort : c'eft de la gloire qui vous attend, que je dois vous entretenir. L'amour va vous couronner ; vous allez être Reine : quel fort brillant ! que d'éclat ! que de charmes ! L'heureufe place, où l'on peut, à tous les inftans, répandre la joie dans le cœur de tout ce qui nous environne ! Car tel eft notre prévention, notre entêtement pour les Grands, qu'avec un regard, un fourire, un mot qui ne fignifie rien, ils nous rendent contens : il faudroit qu'ils vouluffent être bien haïffables, pour être haïs.



SCÈNE VIII.

D. LÉONOR, FLORINE, LE ROI, D. FRÉDERIC.

LE ROI.

MADAME, je suis perdu; vous allez être vengée : un de mes amis m'envoie dire que dans une heure au plus tard le Roi sera ici.

D. LÉONOR.

Le Roi!

LE ROI.

Oui, Madame, ce Prince, toujours plein de bonté pour moi, & qui ne sait pas encore que j'ai trahi sa confiance & son amitié, veut honorer mon mariage de sa présence : à la suite d'une chasse dans la forêt voisine, il se fait un plaisir de me surprendre par une petite fête; il viendra masqué avec cinq ou six personnes....

D. LÉONOR.

Quel enchaînement de hasards & de coups imprévus!

LE ROI.

Ils vous conduisent au Trône, & moi au comble des disgraces; je vous perds, je perds l'estime & la faveur de mon Maître: en vous voyant, qu'il va me trouver coupable, ou plutôt, que je devrois lui paroître innocent!

D. LÉONOR.

Dans le trouble où me jette toute cette aventure, que puis-je vous dire?.. D. Fréderic.... Je dépends d'un père....

LE ROI, *avec dépit.*

Je vous entends, Madame.

D. LÉONOR.

Je dois lui être soumise....

LE ROI.

Certainement; & comme vous ne doutez pas qu'il ne vous ordonne de ne plus penser à moi; vous y êtes déja toute préparée?

D. LÉONOR.

Comme je ne doute pas qu'il ne m'aime tendrement, je vais le trouver; je ne crois pas qu'il soit à propos que vous m'accompagniez; vous saurez bientôt ce qu'il m'aura dit.

Elle sort.

LE ROI.

Ah ! je ſais à quoi je dois m'attendre ! (*Bas à D. Frédéric.*) Tu vois comme elle rompt un entretien qui ne feroit que l'embarraſſer, & avec quel art elle prépare une excuſe à ſon infidélité. Funeſte épreuve ! Mais du moins j'aurai le plaiſir de jouir de ſa confuſion, lorſqu'elle me connoîtra ; reſte ici, tandis que je vais me déguiſer.

Il ſort.

SCÈNE IX.

D. FRÉDERIC, FLORINE.

FLORINE.

VOILA une fâcheuſe aventure pour votre Maître !

D. FRÉDÉRIC.

Selon : je puis vous aſſurer, que dût-il être à jamais exilé de la Cour, il ſe trouvera heureux, ſi votre maîtreſſe lui eſt fidelle.

FLORINE.

Qu'appelez-vous, fidelle ?

D. FRÉDERIC.

Si elle le préfère au Roi.

FLORINE.

La croyez-vous capable de cette folie ?

D. FRÉDERIC.

Comment ? N'a-t-elle pas avoué à Don Fréderic qu'elle l'aimoit ?

FLORINE.

Baſt.

D. FRÉDERIC.

Ne m'avez-vous pas dit vous-même, qu'il étoit aimé ?

FLORINE.

Aimé... aimé.... comme on l'eſt des jeunes filles. On nous met au Couvent; nous ne devons en ſortir que pour être mariées; on aſpire donc à ce bienheureux moment : d'ailleurs l'idée d'avoir un carroſſe, beaucoup de diamans, des habits magnifiques, de pouvoir dire mes Femmes, mes Gens, d'aller dans le monde, de mettre du rouge, tout cela joint à une certaine curioſité, nous fait donner d'abord une approbation, très-vive ſi vous voulez, au premier parti ſortable qui ſe préſente; mais cette approbation-là peut-elle être appelée de l'amour ? Parce qu'il s'offre un autre parti plus

avantageux, & que par conséquent on préfère, les hommes doivent-ils crier à la perfidie, à l'infidélité ?

D. FRÉDERIC.

Non, mais les hommes sont des sots de penser à se marier. Quoi ? n'être aimé d'abord que parce qu'on peut devenir un mari ; & ordinairement un mois après, n'être plus aimé parce qu'on l'est ? Parbleu, cela n'est pas flatteur pour l'amour-propre.

FLORINE, *souriant.*

Quand on est bien amoureux, les desirs l'endorment.

D. FRÉDERIC.

Et triomphent de la raison, je le sais. N'est-il pas cruel, qu'avec ce minois-là, il ne dépendra que de vous de faire tourner la tête à l'homme le plus sage ?

FLORINE.

Eh bon Dieu ! à ce ton lamentable, il sembleroit que la vôtre seroit en danger ; je vous prierois de me conter cela pour me faire rire ; mais j'apperçois D. Félix.

SCÈNE X.

D. FRÉDERIC, FLORINE, D. FÉLIX.

FLORINE, *courant à D. Félix.*

MONSIEUR, ma maîtresse vous a-t-elle trouvé, parlé ; vous a-t-elle dit ? . .

D. FÉLIX.

Oui.

FLORINE.

L'évènement n'est-il pas des plus singuliers ?

D. FÉLIX.

Fort singulier.

FLORINE.

Vous ne vouliez pas aller à la Cour ; la Cour vient vous chercher.

D. FÉLIX.

Je sais tout le train que je vais avoir chez moi. (*A Don Frédéric.*) Où est votre Maître ? Je le croyois ici.

D. FRÉDERIC.

Dans le trouble qui l'agite, on ne reste pas longtems dans la même place.

D. FÉLIX.

D. FÉLIX.

Il est sûr qu'il ne doit pas être tranquille.

D. FRÉDERIC.

Mais, Monsieur, est-il donc si coupable?

D. FÉLIX.

S'il est coupable? Dès que la colère du Roi aura éclaté, tu verras, mon ami, tu verras s'il ne sera pas généralement fui, méconnu, délaissé, méprisé, blâmé de ceux mêmes qui lui ont le plus d'obligation. Oh! dis-moi, peut-on présumer que des Courtisans, de si honnêtes-gens, accableroient, décriroient, abandonneroient leur ami, leur parent, leur bienfaiteur, s'il ne le méritoit pas?

FLORINE.

Vous raillez? Mais au fond du cœur, vous seriez cependant bien fâché qu'il eût épousé votre fille; il est bien flatteur de penser qu'elle va être Reine, qu'elle donnera des Princes à l'Arragon....

D. FÉLIX.

Eh morbleu! que mes petits-fils ne soient que de bons gentilshommes comme moi: pour en bien soutenir le titre, ils auront encore assez de devoirs à remplir!

FLORINE.

Oh! je ne tiens pas à cet air d'indifférence pour tout ce qu'il y a de plus brillant parmi les hommes ; d'ailleurs accordez-vous avec vous-même. Pourquoi restiez-vous dans vos châteaux ? Pour n'être pas obligé de faire la cour aux gens en crédit, en faveur ? Eh bien, à présent vous ne serez obligé de la faire à personne ; au contraire, chacun vous la fera.

D. FÉLIX.

Et chacun m'ennuiera. Je suis accoutumé à vivre uniment, librement, cordialement ; je veux des amis : en devenant le beau-père du Roi, je n'aurai plus que des flatteurs.

FLORINE.

Mais....

D. FÉLIX, *vivement.*

Mais, tu veux toujours parler ; tu te crois de l'esprit comme les Fées ; tu ne seras toute ta vie qu'une petite raisonneuse, qui a du feu, de la vivacité, des tons, des mots, du jargon, pas le sens commun ; très-propre à être une suivante de Cour, & à faire la petite importante à la Ville.

D. FRÉDERIC, *apperçevant des Masques.*

Monsieur, voici sans doute le Roi & sa suite.

D. FÉLIX.

Je lui cède la place. Quand il lui plaira de se faire connoître, je tâcherai de lui rendre ce qui lui est dû. (*A Florine.*) Vas dire à ma fille qu'elle vienne.

FLORINE.

J'y cours.

D. FÉLIX, *en s'en allant.*

Ce n'est pas à moi à faire les honneurs à des Masques.

SCÈNE XI.

LE ROI, D. FRÉDERIC, *Troupes de Masques.*

LE ROI, *se démasquant à D. Fréderic.*

VOICI le moment fatal! Tu ne saurois t'imaginer combien je souffre; je crains, j'espère; je voudrois quelquefois n'avoir jamais tenté cette

malheureuſe épreuve ; mais auſſi je ſens que ſi je ne la faiſois pas, il manqueroit toujours quelque choſe à mon bonheur ; il ne feroit jamais pur & tranquille. Le maſque aidera à déguiſer ma voix ; ne ſoupçonne-t-on rien ?

D. FRÉDERIC.

Non, je vous en réponds ; le père & la fille...

LE ROI, *remettant ſon maſque.*

La voici ; il ne faut pas qu'elle nous voie enſemble ; éloigne-toi vîte.

SCÈNE XII.

LE ROI *maſqué*, D. LÉONOR.

LE ROI.

QUE vois-je ! Quelle eſt ma ſurpriſe ! C'eſt vous, Madame, que Don Fréderic alloit épouſer ? Le perfide ! Il ſait que je vous adore ; je ſuis ſon Roi ; il avoit toute ma confiance : hier encore, ce fut à lui que je m'adreſſai pour tâcher de trouver cet objet charmant, dont le ſeul portrait avoit fait tant d'impreſſion ſur mon ame...

D. LÉONOR.

Puis-je croire, Sire...

LE ROI.

Ah! Madame, ne cherchez point à douter de la passion la plus tendre, la plus vive, la plus sincère dont un cœur ait jamais brûlé!

D. LÉONOR.

Quoi? Sire, je me persuaderois qu'un grand Roi, qu'on a même toujours peint uniquement occupé de la gloire, insensible à l'amour...

LE ROI, *vivement.*

C'étoit à vous qu'il étoit réservé de m'en faire reconnoître l'empire; & cette insensibilité qui ne s'est démentie qu'à la vue de votre portrait; ce portrait que le Ciel sans doute fit tomber entre mes mains; mon arrivée en ces lieux au moment que vous alliez être perdue pour moi; tout enfin doit vous persuader que ce cœur vous étoit destiné. Se pourroit-il qu'avec tant de charmes, vous n'eussiez jamais pensé que je n'avois point encore partagé mon trône? Lorsqu'on parloit de mon indifférence au milieu d'une Cour qui sembloit m'offrir tout ce que l'Arragon avoit de plus aimable, ne puis-je me flatter que vous ayez quelquefois souhaité que je vous visse?

D. LÉONOR.

Moi? Sire...

LE ROI.

Eh! Madame, les premiers desirs de la beauté ne devroient-ils pas être pour l'objet qui peut la couronner? Ce seroit un commencement d'intérêt que vous auriez pris en moi.

D. LÉONOR.

Il seroit difficile de ne pas s'intéresser à un Prince, dont la renommée ne se lasse point de publier les vertus.

LE ROI.

Achevez, comblez mon bonheur; dites-moi que Don Fréderic n'avoit point touché votre inclination; que vous l'épousiez sans amour comme sans répugnance; que choisi par votre père....

D. LÉONOR.

Choisi par mon cœur, Sire....

LE ROI.

Madame...

D. LÉONOR.

Et rien ne pourra l'en arracher.

LE ROI.

Un de mes Sujets me seroit préféré!

D. LÉONOR.

Je l'aime ; voilà ma réponse ; & c'est mon excuse, s'il est vrai que vous-même vous aimiez.

(*S'avançant au fond du Théâtre.*)

Permettez que je fasse avertir mon père que vous honorez ces lieux de votre présence.

LE ROI, *l'arrêtant.*

Un instant.

D. LÉONOR, *avec impatience.*

Eh ! de grâce, Sire... Je me suis expliquée.... Faut-il vous dire de plus que je savois que vous alliez arriver ; que je me suis jetée aux genoux de mon père, & que si je ne l'avois pas trouvé disposé à tenir à D. Fréderic la parole qu'il lui avoit donnée, mon parti étoit pris de chercher une retraite où, m'enfermant pour le reste de mes jours....

LE ROI.

Quoi ? plutôt que de renoncer à votre amant, lorsqu'un Roi...

D. LÉONOR.

Il l'est de mon cœur ; toutes les Couronnes de l'Univers ne sauroient m'éblouir.

LE ROI, *se jettant à ses genoux, & se démasquant.*

Et ne sauroient payer un si parfait amour.

D. LÉONOR.

Que vois-je !

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LE ROI, D. LÉONOR, D. FÉLIX. D. FRÉDERIC & FLORINE, *au fond du Théâtre.*

LE ROI, *aux genoux de D. Léonor.*

UN Prince qui se cachoit sous le nom de Don Fréderic, pour ne vous devoir qu'à lui-même : jugez dans cet instant de mes transports & de mon ravissement. Quel charme d'être aimé de ce qu'on adore, & de pouvoir l'élever au rang suprême !

D. LÉONOR.

De quelqu'éclat dont il brille, je n'aurai jamais plus de plaisir à le partager avec vous, que j'en avois à vous le sacrifier.

LE ROI, *à Don Félix.*

Monsieur, vous voyez un amant qui n'attend que votre aveu pour être au comble de ses vœux.

D. FÉLIX.

Sire, je venois vous représenter mes engagemens avec Don Fréderic ; je ne m'attendois pas

que ce fût à mon Prince que j'avois promis ma fille ; je ressens, comme je le dois, l'honneur que vous lui faites.

LE ROI.

J'espère qu'à présent vous voudrez bien l'accompagner ?

D. FÉLIX.

Eh ! Sire, la contrainte de la Cour est mortelle à un homme de mon humeur ; je me porte bien ; & à mon âge, c'est tout ce que l'on doit desirer.

LE ROI.

Quoi, vous nous refuserez ?

D. FÉLIX.

J'irai y passer quelques jours si vous le voulez absolument ; mais ensuite vous permettrez....

LE ROI.

Quand nous vous y posséderons une fois, nous ferons en sorte que vous n'ayez pas envie de nous quitter.

(*Tandis que le Roi donne la main à Dona Léonor, & sort du Théâtre avec elle ; quatre des Seigneurs masqués, qui l'avoient accompagné, s'approchent de Don Félix, & lui font de profondes révérences.*)

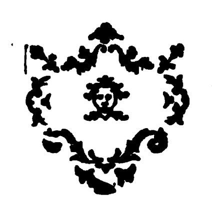
D. FÉLIX, *à part.*

Quelles basses révérences ! (*Haut.*) Messieurs, vous accompagniez le Roi ; & vous êtes apparemment des Seigneurs de la Cour ...

(*Ils veulent se démasquer.*)

Eh non, non ; n'ôtez point ce masque ; j'aime autant celui-là qu'un autre.

FIN.



LA COLONIE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

AVEC UN PROLOGUE.

Représentée par les Comédiens François, le 25 Octobre 1749.



EXTRAIT DU MERCURE DE FRANCE,

Premier & second Volume du mois de Décembre 1749.

LE 25 Octobre, les Comédiens François donnèrent la première représentation d'une Comédie en trois Actes, avec un Prologue, intitulée la Colonie, *& qui fut suivie de la première représentation du* Rival supposé, *autre Comédie en un Acte, du même Auteur. La Comédie du* Rival supposé *nous à paru à tous égards un de ses meilleurs Ouvrages; & nous avons trouvé celle de* la Colonie *très-ingénieusement imaginée, conduite avec beaucoup d'art, & remplie de bon comique. Quelque sévèrement que nous ayons examiné certains traits auxquels on a repro-*

ché d'être trop licencieux, nous n'y avons rien apperçu qui dût bleſſer les oreilles les plus délicates.

Le lendemain de la repréſentation, le Miniſtre de Paris & le Procureur-Général, informés du murmure qui s'étoit élevé dans le Parterre à pluſieurs endroits de ma Pièce, envoyèrent chercher le manuſcrit des Comédiens, & le double qu'on avoit dépoſé à la Police, ſuivant l'uſage. Ils furent très-étonnés de n'y pas trouver la moindre obſcénité, & firent dire aux Comédiens de continuer les repréſentations. Cet ordre ſuffiſoit pour ma juſtification. Je retirai ma Pièce ; j'avois été trop indignement accuſé pour vouloir qu'on la redonnât ; je retirai auſſi *le Rival ſuppoſé*, quoiqu'il eût eu beaucoup de ſuccès.

On a dit depuis que dans ma Comédie de *la Colonie*, le principal Acteur (feu Poisson) étoit ivre ; que sa mémoire s'étoit brouillée ; qu'il avoit bredouillé, & plus chargé son jeu qu'à l'ordinaire, & qu'il lui étoit échappé quelques gestes & quelques termes indécens. Mais pourquoi ne jeta-t-on le blâme sur cet Acteur, que lorsque la Pièce parut imprimée, & que l'on sut l'ordre que le Ministre, le Procureur-Général & le Lieutenant de Police avoient envoyé aux Comédiens ?



A Paris, ce 28 Octobre 1749.

Vous pouvez imprimer, Monsieur, la Comédie de la Colonie *; *à l'égard d'une Préface, je n'ai jamais pensé à en faire une. Si quelques gens ont dit que cet Ouvrage étoit rempli de traits licencieux, leur imposture a été bientôt confondue. Le Ministre & les deux Magistrats, qui le lendemain de la représentation voulurent voir le manuscrit des Comédiens, m'ont rendu justice, & même d'une façon marquée. Cette Pièce est absolument dans le genre comique, genre périlleux, & dans lequel on ne travaille plus. L'action se passe entre un Paysan & deux Valets, dans la bouche de qui un Auteur du siècle passé auroit peut-être cru, sans craindre de scandaliser personne, pouvoir risquer certaines plaisanteries. Je n'ai eu garde de penser qu'on pouvoit les hasarder aujourd'hui : jamais les*

* Elle parut imprimée, avec cette Lettre, le 2 Novembre, huit jours après la représentation.

oreilles

oreilles ne ſont ſi délicates, que lorſque la dépravation du cœur & la corruption des mœurs ſont parvenues à leur comble. Je ſais qu'il y aura des gens intéreſſés à ſoutenir que j'aurai fait des changemens dans cette Comédie; je n'ai rien à perſuader à ces gens-là; je dirai à ceux que j'eſtime, à ceux que je reſpecte, qu'elle eſt imprimée telle qu'elle a été repréſentée, ſans que j'y aie ajouté ou retranché un ſeul mot: ils me croiront. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble ſerviteur.

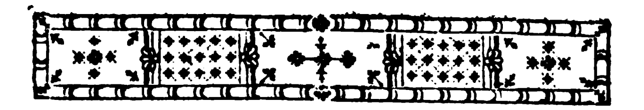
SAINTFOIX.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

L'AUTEUR.

LA CABALE.



PROLOGUE. *

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AUTEUR, *seul.*

J'AVOIS fait un Prologue qui, je crois, auroit plu ; hier on envoie me dire qu'un accident inopiné empêche qu'on puisse le donner ; cela est cruel ! J'ai cherché vainement dans ma tête quelqu'autre idée ; je n'ai rien imaginé que de commun & de rebattu... Ah, le maudit métier !

SCÈNE II.

L'AUTEUR, LA CABALE, *vêtue bizarrement.*

LA CABALE

QUE fais-tu ici ?

* Ce Prologue, dont j'ose dire que l'idée est neuve, fut très-applaudi.

L'AUTEUR.

J'y souffre.

LA CABALE.

Me connois-tu ?

L'AUTEUR.

Non, mais si vous êtes le diable qui se présente sous une figure agréable pour m'aider à sortir d'embarras, soyez le bien arrivé.

LA CABALE.

Qui es-tu ?

L'AUTEUR.

Un homme qui vivroit assez content, assez tranquille, s'il n'avoit pas la fureur de faire des Comédies.

LA CABALE.

Tu es Auteur ; & la Cabale ne t'est pas connue ?

L'AUTEUR, *lui faisant une profonde révérence.*

C'est une justice que vous voudrez bien me rendre ; d'ailleurs je suis votre très-humble serviteur.

LA CABALE.

Apparemment que tes Comédies n'ont jamais été représentées ?

L'AUTEUR.

Toutes l'ont été ; la plûpart même ont paru réussir : deux entr'autres ont eu les plus grands applaudissemens.

LA CABALE.

Et sans que je m'en sois mêlée?

L'AUTEUR.

Certainement.

LA CABALE.

Tu es bien vain !

L'AUTEUR.

Non, c'est sans vanité ; je crois que le succès de l'Oracle & des Grâces n'a été dû ni à vous ni à moi.

LA CABALE.

A qui donc ?

L'AUTEUR.

Aux deux Actrices qui y ont joué.

LA CABALE.

Tu me parois si singulier, que j'aurois presque envie d'être de tes amies.

L'AUTEUR, *avec embarras.*

Tenez.... Madame.... En vérité.... Cette ami-

tié-là me feroit inutile ; je ne l'emploierois pas pour moi, & certainement je n'ai pas l'ame assez basse pour l'employer contre les autres.

LA CABALE.

Es-tu donc indifférent sur la réussite de tes Ouvrages ?

L'AUTEUR.

Moi, indifférent sur la réussite de mes Ouvrages ! non, parbleu, je ne le suis pas ; pourquoi en ferois-je ?

LA CABALE.

Pourquoi donc refuser mon secours ?

L'AUTEUR.

Parce qu'il n'éblouiroit pas nombre de personnes que je vois ici, & qu'il y a de certains succès sans estime dont je ne serois pas flatté.

LA CABALE.

Écoute ; je ne te dissimulerai point que ce sont tes deux Comédies qui m'amènent....

L'AUTEUR.

Eh Madame !...

LA CABALE.

Et je vais commencer par te prouver qu'il faut que tu n'aies pas le sens commun. Réponds-moi ;

ta Pièce en trois Actes n'est-elle pas absolument dans le genre comique?

L'AUTEUR.

Oui.

LA CABALE.

Est-il possible que tu n'aies pas réfléchi que le goût du Public n'ayant jamais été si délicat qu'il l'est à présent, rien par conséquent ne peut être aujourd'hui plus difficile que de le faire rire?

L'AUTEUR.

Mais je vois qu'il rit tous les jours assez aisément....

LA CABALE.

Aux Pièces qui ont déja été jouées, parce qu'il y vient uniquement pour s'amuser: aux nouvelles, il vient pour juger; & cela fait une disposition d'esprit dont tu dois sentir toute la différence. Les gens mal intentionnés sont à l'affût de la moindre plaisanterie un peu hasardée; ils font souvent pis que d'empêcher d'entendre, en faisant entendre de travers; & comme aux spectacles nous nous prêtons machinalement aux mouvemens de ceux qui nous environnent, l'honnête homme qui d'abord aura tâché d'imposer silence, cède bien-tôt, n'écoute plus, le tumulte l'entraîne; & telle Pièce qui remise un

an après fait plaisir, n'est pas achevée dans sa nouveauté.

L' AUTEUR.

Ainsi vous concluez qu'il ne faut plus penser à risquer du comique ?

LA CABALE.

Mais.... Tu as dû remarquer qu'on n'en risque plus, & qu'on tâche de se frayer des routes nouvelles. Passons à ta petite Pièce (1); elle est dans un genre tout opposé; c'est un Roi qui veut être aimé pour lui-même : tu m'avoueras que cela ne peut fournir qu'une foible intrigue, languissamment filée par des Scènes de sentimens alambiqués, & qui, sans amuser le cœur, ne peuvent au plus que faire sourire de tems en tems l'esprit.

L'AUTEUR, *vivement.*

Voilà bien parler en cabale ! Je soutiens qu'il y a dans ma petite Comédie deux caractères neufs au théâtre (2), & assez bien contrastés pour jeter de la variété sur le fond le plus simple & le plus uniforme.

(1) Le Rival supposé.

(2) Ceux de Dom Félix & de Florine.

LA CABALE, *du même ton.*

Voilà bien répondre en Auteur. Mais suppofons (ce n'eft qu'une fuppofition du moins) que tes deux Comédies foient paffables, n'as-tu pas dû penfer que plus on riroit à la première, & plus la feconde paroîtroit froide ?

L'AUTEUR.

Madame, deux jeunes perfonnes entrent dans le monde; la gaieté de l'aînée fera-t-elle tort à l'air un peu férieux & retenu de la cadette? Non, & fi elles ont d'ailleurs de quoi plaire, l'une & l'autre aura fes partifans; je vous affure même que malgré leur caractère oppofé, on trouveroit nombre de gens qui s'accommoderoient volontiers de toutes les deux.

LA CABALE, *d'un ton ironique.*

Tu as raifon; on va commencer; je t'ai dit mon petit fentiment; adieu, je vais là-bas.

L'AUTEUR, *courant après elle.*

Vous n'irez, parbleu, pas. Je tâcherai de vous en empêcher. (*Au Parterre.*) Meffieurs, je vous crois trop bonne compagnie, pour la fouffrir parmi vous.

Fin du Prologue.

LE GOUVERNEUR.

Je dois l'être ; je n'oublierai jamais ce combat où, sans toi, j'aurois perdu la vie.

RUSTAUT.

Morgué, vous vous ressouvenez toujours de ce petit service-là, comme si vous n'étiez pas un gros Seigneur. Je le disons à qui veut l'entendre ; vous avez l'ame toute aussi bonne, toute aussi reconnoissante qu'un simple particulier.

LE GOUVERNEUR.

Commences-tu à être un peu content du terrein que je t'ai donné ?

RUSTAUT.

J'en sommes contens, très-contens ; je l'avons bien amélioré ; mais....

LE GOUVERNEUR.

Quoi ?

RUSTAUT.

On m'a chiffonné l'imagination ; ils disent que si vous veniez à mourir, on pourroit me chicaner sur la propriété, & qu'il faudroit donc que vous me bailliffiez une patente....

LE GOUVERNEUR.

Tu en auras une ; tu n'as qu'à en parler à mon Secrétaire.

RUSTAUT.

Morguenne, parlez-lui vous-même; il a tant d'affaires! Il me renverroit à ſes Commis qui ſont la plûpart des impartinens....

LE GOUVERNEUR.

Comment donc?

RUSTAUT.

Oui, M. le Gouverneux, des impartinens. Croiriez-vous qu'ils veulent avoir l'air de donner des audiences comme vous; qu'ils prennent une phyſionomie sèche & morguante, & qu'à peine ſaluent-ils les plus honnêtes gens d'une inclination de tête? On rit un tems de leur fatuité & de leur ſuffiſance; mais, à la longue, on s'ennuie d'être obligé de ramper devant de pareils viſages.

EL GOUVERNEUR.

Je ſuis charmé du portrait que tu m'en fais.

RUSTAUT.

Il eſt, morgué, d'après nature.

LE GOUVERNEUR.

J'y mettrai ordre, je t'en réponds.

RUSTAUT.

Et vous ferez bien; la haine qu'inſpirent les façons mal léchées de ces petits ours-là, ne laiſſe pas de rejaillir un tantinet ſur le Maître.

LE GOUVERNEUR.

Je me charge de faire expédier moi-même ton affaire.

RUSTAUT.

Que vous êtes un brave homme! Oserois-je raisonner encore un moment avec vous sur une autre matière? Vous allez faire bien des mariages?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

RUSTAUT.

Les divers argumens que chacun débite sur la façon dont vous vous y prenez, me causent dans la tête un embrouillamini.... Daignez m'expliquer un peu les choses.

LE GOUVERNEUR.

Volontiers.

RUSTAUT.

Je vous écoute.

LE GOUVERNEUR.

Sur la relation qui fut présentée à la Cour, il y a environ vingt ans, de la découverte d'une île, dans l'Amérique, dont le climat & le terroir étoient excellens, & la situation très-avantageuse, tu sais que le Ministre résolut d'y envoyer une

Colonie, & de ne la compoſer que d'hommes & de femmes nouvellement mariés.

RUSTAUT.

Je ſais cela, & que vous voulutes bien en être le conducteux.

LE GOUVERNEUR.

Après avoir eu, pendant près de deux mois, un vent favorable, nous fûmes tout-à-coup accueillis d'une furieuſe tempête.....

RUSTAUT.

Oh! la plus furieuſe qui fut jamais; je vivrions cent ans, que je nous en ſouviendrions, tant j'eumes de peur.

LE GOUVERNEUR.

Écartés de notre route, jetés dans des mers inconnues, nous n'échappâmes, pour ainſi dire, à la mort qu'en faiſant naufrage; notre vaiſſeau ſe briſa ſur cette côte; heureuſement elle eſt baſſe; tout le monde put s'y ſauver, & perſonne ne périt.

RUSTAUT.

Oh! perſonne, qu'une ſervante, un ſinge & un apprenti douanier.

LE GOUVERNEUR.

Lorſque nous fumes un peu remis de nos fatigues, nous avançâmes dans le pays; il nous parut bon....

RUSTAUT.

Morgué, peut-être n'aurions-nous pas été ſi bien au lieu de notre deſtination.

LE GOUVERNEUR.

Malgré les Sauvages, nous nous y fortifiâmes; & nous nous y ſommes toujours maintenus depuis. Les enfans de l'un & de l'autre ſexe qui y ſont nés, commencent à avoir ſeize à dix-ſept ans; il falloit ſonger à les marier: j'ai imaginé un projet par lequel, en contribuant à la ſatisfaction des riches & au ſoulagement de ceux qui n'ont pu encore le devenir, & en formant des alliances entre les uns & les autres, j'eſpère que je continuerai d'entretenir cette union & cette eſpèce d'égalité, ſi néceſſaires dans un nouvel établiſſement. J'ai fait publier une première Loi, par laquelle les filles ſont abſolument exclues de toutes ſucceſſions, & n'ont pas même un partage à prétendre dans les biens de leurs père & mère.

RUSTAUT.

Ainſi les voilà toutes auſſi pauvres les unes que les autres.

LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Ensuite j'ai ordonné que celles qui sont en âge d'être mariées, s'assembleroient aujourd'hui dans les jardins du Château ; je les apprécierai suivant leur degré de beauté.

RUSTAUT.

J'entends ; selon la gentillesse de la fille, celui qui voudra l'épouser, sera obligé de donner plus ou moins. Morgué, vous tirerez bien de l'argent de cette vente-là !

LE GOUVERNEUR.

Cet argent ne me restera pas ; il sera distribué aux laides pour les aider à trouver des maris.

RUSTAUT.

A merveilles ! Voilà à ma droite une rangée de filles ; d'abord des belles ; ensuite des jolies ; puis après, ce qu'on appelle simplement des agréables ; à ma gauche, autre rangée ; d'abord de bien vilaines ; ensuite de moins vilaines, & après, celles qui par leur taille ou la blancheur de leur corsage, rachettent un peu la difformité de leur physionomie. La somme qui aura été donnée pour avoir la plus belle, deviendra la dot de la plus laide, &

ainsi des unes & des autres en proportion de laideur & de biauté.... N'est-ce pas cela?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

RUSTAUT.

Cela me paroît bien imaginé; j'avons cependant une petite objection à vous faire.

LE GOUVERNEUR.

Voyons.

RUSTAUT.

J'avons souvent vu, en Europe, des gens riches être assez avaricieux, pour préférer de vraies guenuches qui avoient du bien, à de très-belles filles qui n'en avoient pas: croyez-vous qu'il n'en sera pas de même ici?

LE GOUVERNEUR.

J'y ai pourvu; dès qu'on sera en âge de se marier, personne de la Colonie ne pourra s'en dispenser; & les riches seront toujours obligés de choisir parmi les belles, ou du moins parmi les jolies: d'ailleurs puisque tu me cites les mœurs de l'Europe, n'est-ce pas uniquement par air, pour briller & pour paroître au-dessus du com-

mun, qu'on s'y pique d'avoir de magnifiques habits & de superbes équipages ? Eh bien, on se piquera de même ici d'avoir une belle femme, dès que sa possession y deviendra une marque d'opulence : on peut compter sur le succès d'une loi, quand la fatuité des hommes est intéressée à s'y conformer.... Mais j'apperçois le jeune Valère ; on m'a dit que la crainte de perdre sa maîtresse le met au désespoir : éloignons-nous, pour ne pas l'exposer à manquer au respect qu'il me doit.

RUSTAUT, *en s'en allant.*

Morgué, quand j'y pense, la plaisante foire ! & quels différens prix on va mettre à de la denrée, qui au fond ne sera cependant toujours que la même !

SCÈNE II.

VALERE, FRONTIN.

VALERE, *entrant sur le Théâtre avec toutes les démonstrations d'un homme au désespoir.*

EH laisse-moi, laisse-moi, te dis-je.

FRONTIN.

Mais, Monsieur....

VALERE.

Mais, fut-il jamais un ſort auſſi cruel que le mien ! J'aime, je ſuis aimé ; rien ne ſembloit s'oppoſer à mon bonheur, lorſqu'il plaît à ce tyran d'imaginer une loi barbare.... Ah ! Frontin, ſonge donc que ma chère Henriette eſt tout ce que la Nature a jamais formé de plus beau !

FRONTIN.

Elle eſt fort jolie.

VALERE.

Qu'elle ſera par conſéquent miſe au plus haut prix....

FRONTIN.

Je n'en doute pas....

VALERE.

Que ma fortune eſt médiocre....

FRONTIN.

Maheureuſement....

VALERE.

Et qu'ainſi voilà ma chère Maîtreſſe perdue pour moi !

FRONTIN.

Il y a toute apparence.

VALERE.

Non, Frontin, non, je ne la verrai point entre les bras d'un autre; je me donnerois plutôt mille fois la mort.

FRONTIN.

Il est sûr que le vrai moyen de ne point voir ce que l'on craint, c'est de se tuer. En vérité, Monsieur, seriez-vous capable de vous livrer à un pareil désespoir?

VALERE.

Ah! la vie ne peut plus être qu'à charge, quand on est privé de ce qu'on aime!... Crispin ne revient point?

FRONTIN.

Il n'a pas encore tardé.

VALERE.

Dans la cruelle agitation où je suis, que les momens sont longs!

FRONTIN.

Mais, Monsieur, je fais une réflexion: Mademoiselle Henriette n'a qu'à dire qu'elle a fait vœu de garder le célibat, & vous épouser ensuite secrètement....

VALERE.

Tu ne sais donc pas qu'un des articles de la Loi porte, que toute fille qui refusera de se marier, devant être regardée, non-seulement comme un objet inutile, mais même de mauvais exemple, sera chassée de la Colonie, & exposée dans les bois à la merci des sauvages?

FRONTIN.

Je ne savois pas cela. Que diable, par toutes les mesures qu'a prises le Gouverneur pour qu'ici tout le monde se marie, il paroît qu'il a furieusement à cœur la propagation de la Colonie!

VALERE, *avec impatience.*

Je vais au-devant de Crispin.

FRONTIN.

Vous n'irez pas loin; le voici qui accourt.



SCÈNE III.

VALERE, FRONTIN, CRISPIN.

VALERE.

EH bien, Criſpin?

CRISPIN.

Eh bien, Monſieur, j'ai trouvé Mademoiſelle Henriette chez élle.

VALERE.

Que faiſoit-elle?

CRISPIN.

Elle s'habilloit?

VALERE.

Elle s'habilloit.

CRISPIN.

Sans doute. N'eſt elle pas obligée d'aller chez le Gouverneur? Pour y aller, ne faut-il pas qu'elle ſorte; & pour ſortir, parbleu, il faut bien qu'elle s'habille?

VALERE.

Ah, je t'entends! Elle craint de ne pas aſſez bril-

ler dans ce funeſte jour, qui ſera le dernier de ma vie ! L'infidelle ſe paroit !

CRISPIN.

Je ne m'en ſuis pas apperçu ; mais comptez, Monſieur, qu'une fille, fût-elle capable de ne vouloir pas plaire, aura toujours dans les doigts un certain mouvement naturel & machinal, qui prendra ſoin de ſa parure ſans qu'elle y penſe : c'eſt preſque comme une fleur dont les feuilles s'arrangent toutes ſeules.

VALERE.

Étoit-elle triſte ?

CRISPIN.

Oh ! très-triſte. Je lui ai dit que vous ſouhaitiez de lui parler encore une fois, & que vous l'attendiez ici ; elle ne tardera pas à s'y rendre.

VALERE.

Hélas !

CRISPIN.

En revenant, j'ai paſſé au château ; j'y ai vu beaucoup de monde aſſemblé autour du Gouverneur ; je me ſuis approché ; il diſoit que s'il ſe préſentoit pluſieurs rivaux pour la même perſonne, ils ne pourroient point enchérir les uns ſur

les autres; mais qu'elle feroit la maîtreffe de choifir entr'eux celui qui lui plairoit le plus, pourvu qu'il payât la fomme à laquelle elle auroit été appréciée par le tarif; enfuite il a fait publier ce tarif. Oh, ma foi, il eft criant! les filles y font d'une cherté!... Pour en avoir une tant foit peu paffable, il ne faudra pas parler de moins que de mille piaftres; & devineriez-vous à combien eft la plus belle? (*Criant.*) A dix mille.

VALERE.

Comment? As-tu bien entendu? Ne te trompes-tu point?

CRISPIN.

Non; à dix mille piaftres, vous dis-je.

VALERE.

O Ciel, je réfpire!.. Quoi je pourrois me flatter.... Grands Dieux! me ferois-je jamais imaginé, que ma chère Henriette ne feroit mife qu'à ce prix? Ah! on voit bien que le Gouverneur eft âgé, & qu'il n'a ni mon cœur ni mes yeux!

CRISPIN.

Parbleu, il me femble cependant que c'eft avoir les yeux affez jeunes, que de mettre une feule fille à pareille fomme.

VALERE.

Mes amis, il ne me ſera pas difficile de trouver les dix mille piaſtres. Il eſt vrai qu'il faudra que je vende une partie de mon bien....

CRISPIN.

Ah Monſieur!...

VALERE.

Il me reſtera une petite terre; nous irons y vivre, ma chère Henriette & moi, contens, tranquilles, riches de la poſſeſſion de nos cœurs....

CRISPIN.

Belle richeſſe!

VALERE.

Eſt-ce donc une grande fortune qui rend un mariage heureux? Non, & lorſqu'on s'aime....

CRISPIN.

Mais on ne s'aime pas toujours.

VALERE.

L'amour qui nous unit eſt trop pur, trop tendre, trop ſincère, pour que le tems puiſſe jamais l'affoiblir; c'eſt un préſent du Ciel....

CRISPIN.

C'eſt une tentation du diable, que de vouloir ſe mettre mal à ſon aiſe.

VALERE.

Oh ! trève de remontrances, je t'en prie.

CRISPIN.

Trève donc de folies, je vous en conjure.

VALERE.

Ma résolution est prise.

CRISPIN.

Il faut en changer.

VALERE.

Je me donnerois la mort, plutôt que de renoncer à ce que j'aime.

CRISPIN.

La mort est bien vilaine, mais beaucoup moins qu'un mauvais mariage ; considérez....

VALERE, *appercevant Henriette.*

Considère toi-même que voici ma chère Henriette ; que je ne suis pas patient, & que tu me déplairois beaucoup, mais beaucoup, te dis-je, si tu continuois ces propos-là devant elle.



SCÈNE IV.

VALERE, HENRIETTE, CRISPIN, FRONTIN.

VALERE.

Avec quelle impatience je vous attendois! J'apprends dans l'inſtant, que pourvu que je donne dix mille piaſtres, quelques offres que faſſent mes rivaux, vous ſerez la maîtreſſe de couronner mon amour. En vendant une partie de mon bien, il me ſera aiſé de trouver cette ſomme. Parlez, prononcez; mon bonheur ne dépend plus que de vous.

HENRIETTE.

Vous ne devez pas douter que pour l'aſſurer, je ne ſacrifiaſſe ma vie avec plaiſir; mais....

VALERE.

Quoi?

HENRIETTE.

Mon cher Valère....

VALERE.

Eh bien?

HENRIETTE.

Irai-je vous expofer à vous repentir un jour...

VALERE.

Me repentir, moi !

HENRIETTE.

Votre paffion ne vous laiffe à préfent envifager que la douceur d'être uni à ce que vous aimez. L'objet le plus ardemment defiré, dès qu'on le poffède, commence à perdre de fes charmes; l'illufion de l'amour fe diffipe; les réflexions fuccèdent....

VALERE.

Qu'entends-je, ô Ciel! eft-ce donc Henriette qui me parle ?

HENRIETTE.

Oui, c'eft elle qui tâche de s'armer contre fes propres defirs, & qui trouve dans la tendreffe même qu'elle a pour vous, des raifons de réfifter au plus doux penchant de fon cœur; c'eft une amante qui devenue votre époufe, feroit fans celle inquiète. La moindre apparence de trifteffe, la moindre froideur, que dis-je? la moindre diftraction de votre part, m'alarmeroit; je m'imaginerois toujours que vous dévoreriez des regrets; & mon ame déchirée....

VALERE.

Ah ! cessez, cessez ces vains détours ! Je lis au fond de votre ame perfide : jamais le pur & sincère amour n'y a régné ; la vanité seule l'occupe ; elle languiroit dans les plaisirs innocens d'une vie douce & tranquille ; il lui faut le tumulte, le faste, & tous les vains amusemens du monde ; le peu de fortune qui me resteroit, ne pourroit vous les procurer ; voilà la véritable cause de vos refus.

HENRIETTE.

Vous ne le croyez pas ; non, vous ne le croyez pas ; vous me rendez plus de justice ; & vous êtes bien sûr que jamais amant ne fut plus tendrement aimé.

VALERE.

Je suis aimé ; & vous voulez ma mort ! Je jure qu'à l'instant qu'un autre recevra votre foi, vous me verrez percer ce cœur infortuné....

HENRIETTE.

Vous me faites frémir !... Cruel, à quoi voulez-vous me réduire ?

FRONTIN, *à part, la contrefaisant.*

Cruel, à quoi voulez-vous me réduire ? Voilà la chûte ordinaire des femmes. (*Se mettant en-*

tr'eux.) Écoutez-moi l'un & l'autre : il me ſemble que j'imagine un moyen de vous unir, ſans qu'il en coûte rien ; il ne s'agiroit que de trouver quelque phyſionomie baroque, bien ridicule, bien mauſſade, bien vilaine.... Eh juſtement, nous l'avons ſous la main ; celle de Criſpin fera notre affaire à merveilles.

CRISPIN.

La mienne !

FRONTIN.

Oui.

CRISPIN.

Haie, faquin !

FRONTIN, *à Valere.*

Monſieur, l'argent que donneront ceux qui voudront épouſer les belles, ne doit-il pas être remis aux laides pour les aider à ſe procurer des maris ?

VALERE.

Telle eſt la loi.

FRONTIN.

Eh bien, nous allons habiller ce maraut-là en femme ; il n'eſt que depuis hier au ſoir ici ; ſon plat viſage n'y eſt pas encore connu ; il a toujours demeuré, depuis cinq ou ſix ans, à cette petite

terre, où l'on sait que vous avez une cousine infirme, qui sort rarement, & qui n'a pas la réputation d'être jolie; nous le ferons passer pour elle: il n'est pas douteux qu'on le jugera la plus laide, & que par conséquent les dix mille piastres que vous vous serez engagé à donner pour Mademoiselle, lui reviendront; vous vous chargerez de les lui remettre....

VALERE.

J'entends; cette idée me plaît assez, & peut réussir. (*A Henriette.*) Qu'en dites-vous?

HENRIETTE.

Je dis que dès qu'il ne s'agira point de déranger votre fortune, j'approuverai tous les moyens que vous pourrez employer pour que je sois à vous, & que je suis prête d'aider à la toilette de Mademoiselle.

VALERE, *à Crispin.*

Allons, viens mon cher ami; viens vîte que nous t'habillons.

CRISPIN.

Comment? Comment?... Quoi? Monsieur, vous croyez.... En vérité, il me semble que sans se piquer d'être régulièrement beau, on a certain air, certains traits....

VALERE.

VALERE.

Oui, certains traits gracieux, mignons, & que je ferai charmé de voir briller ſous une coëfure de femme. (*Lui donnant une bourſe.*) Refuſeras-tu ces deux cents piaſtres que je te donne pour me procurer ce plaiſir ?

FRONTIN.

Et refuſeras-tu de profiter de la ſeule occaſion de ta vie, où tu puiſſes avoir une phyſionomie heureuſe ?

VALERE, *l'emmenant.*

Finiſſons, dépêchons ; nous n'avons pas un moment à perdre.

CRISPIN.

Mais, Monſieur....

VALERE.

Mais, le tems nous preſſe, te dis-je ; viens donc.

CRISPIN.

Parbleu, vous ſerez bien attrapé, ſi le Gouverneur me met au rang des jolies ?

FRONTIN.

Tiens, ſi cela arrive, je me condamne à t'épouſer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALERE, HENRIETTE.

VALERE.

JE ſuis au comble de mes vœux ; vous venez d'être déclarée la plus belle de la Colonie, & Criſpin la plus laide ; les dix mille piaſtres que je dois donner, lui ont été adjugées ; notre ſtratagême a réuſſi ; rien ne s'oppoſe plus à mon bonheur. Concevez-vous bien, ma chère Henriette, tout le raviſſement & tous les tranſports de mon ame ?

HENRIETTE.

Vous ne devez pas douter mon cher Valère ; que je ne les partage.

VALERE.

Je vais vous poſſéder ; je vais poſſéder ce que j'adore, & tout ce que la Nature a jamais formé de plus beau ! Vous avez entendu ce murmure qui

s'est élevé dès que vous avez paru au milieu de vos rivales; elles ont dans l'instant cessé de l'être; & c'est en lisant dans tous les yeux, que le Gouverneur vous a déféré le prix de la beauté.

HENRIETTE.

Quand on brûle d'une flamme sincère, on ne connoît d'autre prix de la beauté, que l'hommage du cœur de l'amant aimé; & cette préférence que l'on me donnoit, & dont vous avez peut-être cru que j'étois flattée, ne servoit qu'à redoubler mes alarmes. Que serois-je devenue, si notre straſtagème eût été découvert, & qu'il m'eût fallu renoncer à vous?

VALERE.

Ma chère Henriette, ne pensons plus à ces cruels instans; & ne nous occupons que des heureux momens que l'amour nous prépare.... Il me semble que j'apperçois notre bienfaiteur.... Oui, c'est lui-même.



SCÈNE II.

HENRIETTE, VALERE, FRONTIN, CRISPIN, *en femme.*

VALERE.

APPROCHE, viens, mon cher Crispin; viens que je t'embrasse; tu es un garçon charmant d'être une fille aussi laide.

CRISPIN.

Avouez, Monsieur, que ma physionomie a joué de bonheur.

VALERE.

Joué de bonheur? Ah! mon ami, elle jouoit à coup sûr.

CRISPIN.

Parbleu, il faut que vous n'ayez pas regardé les concurrentes que j'avois: demandez à Frontin.

FRONTIN.

Il est certain qu'il y avoit-là dix ou douze filles d'une figure bien étrange, bien bizarre, bien terrible; mais cependant je n'ai jamais douté que la

tienne ne l'emportât ; & même, s'il t'étoit permis de te présenter chaque année à pareille cérémonie, je parierois toujours pour toi.

VALERE.

Et moi aussi.

CRISPIN.

Cela est obligeant.

VALERE.

Tiens, je n'ai eu d'inquiétude, que tandis que tu dansois.

CRISPIN.

Comment ? N'ai-je pas commencé par faire mes révérences de bonne grâce ?

VALERE.

Il ne s'agit pas des révérences ; mais ne doit-il pas toujours régner dans la danse d'une fille, de la décence, de la retenue, de la modestie ? En vérité par tes bonds, tes saults & tes cabrioles, tu me faisois craindre à chaque instant, que le Gouverneur ne vînt à soupçonner ton déguisement.

CRISPIN.

Vous aviez tort d'avoir peur. Le Gouverneur a vécu long-tems à Paris ; & j'ai entendu dire vingt

fois à feu mon père qui avoit servi des Demoiselles à talens, qu'une danseuse, pour briller, devoit montrer sa jambe au moins jusqu'au genou; oui, Monsieur, & n'eût-elle pas d'ailleurs plus d'attraits que moi, pourvu qu'elle fasse des entrechats & des gargouillades, elle sera sûre de captiver le cœur de vingt amans des plus riches.

VALERE.

Fort bien; mais cependant je prie ma cousine de danser ce soir avec plus de bienséance.

CRISPIN.

Ce soir? Croyez-vous donc que je resterai toute la journée sous cet acoutrement? Je vous réponds que je vais le quitter; que dès qu'il sera nuit, je retourne à la campagne, & que de long-tems on ne me reverra ici.

VALERE.

Il ne faut pas que tu disparoisses si vîte.

CRISPIN.

Et pourquoi? Mon rôle doit être fini.

VALERE.

Il est vrai; cependant....

CRISPIN.

Cepandant ? Cependant ?... Monſieur, vous connoiſſez le Gouverneur ; c'eſt un homme dur, fier, ſévère, avec qui l'on ne badine point : ſi quelque accident alloit malheureuſement découvrir notre ſupercherie, il croiroit que nous aurions voulu le jouer, & ce ſeroit fait de moi ; ainſi donc .,. mais morbleu, tenez ; que diable ? juſtement le voici ; que cherche-t-il ?

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR, HENRIETTE, VALERE, CRISPIN, FRONTIN, RUSTAUT.

LE GOUVERNEUR, *à Valère & à Henriette.*

JE viens vous faire mon compliment, & vous aſſurer du vrai plaiſir que j'aurai à vous unir. Je ne puis pas faire valoir à la charmante Henriette le jugement que j'ai rendu & qui l'a déclarée la plus belle ; mon diſcernement y étoit intéreſſé ; (*à Criſpin*) mais la couſine m'a quelqu'obligation : j'ai fait pencher la balance en ſa faveur ; il

y en avoit deux ou trois, qui pouvoient peut-être lui disputer la préférence.

CRISPIN, *d'un ton de prude.*

Sans être trop vaine, j'ai bien senti, M. le Gouverneur, que votre intégrité avoit quelques petits reproches à se faire.

RUSTAUT, *à part.*

Morgué, si tous les Juges n'avoient pas la conscience plus chargée, ce seroit une belle chose que la Justice !

LE GOUVERNEUR, *à Valère.*

J'ai été bien aise de dédommager en quelque sorte votre généreux amour, en faisant tomber à une de vos parentes les dix mille piastres que vous êtes obligé de payer.

VALERE.

Je ne sais, Monsieur, comment répondre à tant de bonté ; & je ne doute pas que ma cousine ne ressente, comme moi, tout ce que nous vous devons.

LE GOUVERNEUR.

Elle peut me marquer à l'instant sa reconnoissance, en recevant un époux de ma main : c'est Rustaut....

FRONTIN, *à part.*

Miféricorde !

VALERE, *à part.*

Nous fommes perdus !

HENRIETTE, *à part.*

Tout va fe découvrir !

CRISPIN.

Frontin, foutiens-moi !

LE GOUVERNEUR, *à Crifpin.*

Comment ? Qu'eft-ce donc, Mademoifelle ? Et d'où naît, s'il vous plaît, cette frayeur ?

CRISPIN, *toujours d'un ton de précieufe.*

Ah ! Monfieur le Gouverneur !.. tenez... c'eft qu'en vérité... je fuis d'une fanté fi délicate... le mariage me fait trembler.

LE GOUVERNEUR.

Vous ! eh fi, fi donc ! avec cette phyfionomie large & maffive, vous fied-il d'affecter ces airs de mignardife ?

CRISPIN.

L'idée de devenir femme, me paroît fi extraordinaire...

RUSTAUT.

Ce ſera notre affaire, de vous y accoutumer.

CRISPIN.

Cela vous ſeroit impoſſible; & vous verriez que vous ſeriez obligé de me répudier.

VALERE.

Monſieur, daignez ne la point contraindre à ce mariage; j'aime mieux m'accommoder avec M. Ruſtaut, & lui donner une ſomme avec laquelle il trouvera aiſément...

LE GOUVERNEUR.

Non, non; quand j'ai dit une choſe, je veux qu'elle s'exécute. Ruſtaut m'a ſauvé la vie; je trouve l'occaſion de lui faire une petite fortune; votre couſine l'épouſera, ou nous verrons.

VALERE.

Mais...

LE GOUVERNEUR.

Mais, finiſſons. (*A Criſpin.*) Mademoiſelle; je vous laiſſe avec votre futur; ſongez que je n'aime pas qu'on me réſiſte. (*A Valère, à Henriette, & à Frontin.*) Vous autres, ſuivez-moi.

(*Ils ſuivent le Gouverneur; leur air, leurs geſtes, & les mines que leur fait Criſpin, expriment l'inquiétude & l'embarras où ils ſont tous les quatre.*)

SCÈNE IV.

CRISPIN, RUSTAUT.

RUSTAUT.

SANS être un galant de profession, j'avons toujours, par-ci, par-là, un peu vécu avec le beau sexe ; je connoissons l'humeur des filles ; je savons que devant le monde elles font des simagrées, & qu'elles feignent de refuser ce qu'au fond du cœur elles voudroient déja tenir. Ça, la petite, nous voici seuls ; arrangeons-nous.

CRISPIN, *d'un ton précieux.*

Arrangeons-nous ? Arrangeons-nous ? Voyez cet insolent ; ai-je donc l'air de ces filles avec qui l'on s'arrange ?

RUSTAUT.

Pargué, vous n'avez pas aussi de l'air de celles avec qui l'on se dérange : que diantre voulez-vous dire ?

CRISPIN.

Je veux dire... Je veux dire que vous êtes aussi

groſſier dans vos expreſſions que dans votre procédé.

RUSTAUT.

Quant à nos expreſſions, je les avons comme elles nous viennent ; & pour ce qui eſt de notre procédé, dès que c'eſt pour le mariage que je vous parlons, il nous ſemble qu'il n'a rien que de très-honnête.

CRISPIN.

En effet, il eſt fort honnête, de vouloir ſe ſervir de l'autorité du Gouverneur pour m'épouſer malgré moi ?

RUSTAUT.

Et pourquoi eſt-ce malgré vous ? & quelles raiſons avez-vous de nous refuſer ?

CRISPIN.

Quelles raiſons ?... C'eſt qu'en un mot, il eſt décidé que je n'aurai jamais de mari.

RUSTAUT.

Mais ſongez donc que la loi n'entend pas que l'on meure fille dans la Colonie.

CRISPIN.

Je ne compte pas auſſi mourir fille.

RUSTAUT.

Ah! parguenne, l'aveu eſt drôle ! Vous n'aurez jamais de mari ; & cependant vous ne comptez pas mourir fille ! n'avez-vous point de honte ?..

CRISPIN, *vivement.*

N'avez-vous point de honte vous-même, de me pouſſer, de me preſſer, de me perſécuter, & de me mettre, comme vous le faites, à ne ſavoir ce que je dis ? Fi, cela eſt criant !

RUSTAUT.

Tenez, je devinons à peu-près l'enclouure. Vous vous êtes amourachée de quelque jeune étourniau, à qui vous ſeriez bien aiſe de faire la fortune : grande ſottiſe! Vous verriez, que bientôt après les nôces, il ſe moqueroit de vous, auroit des maîtreſſes, mangeroit votre dot, vous planteroit-là enſuite ; & ma foi, écoutez donc, vous n'êtes pas d'une figure à avoir des reſſources. Je ſommes, nous, un homme meur, ſage, rangé, & qui ne nous ſoucions plus des femmes, qu'autant que pour n'être pas toujours le ſeul de notre race, je voudrions bien avoir un héritier; vous nous le baillerez. Le Gouverneux ſera ſon parrain, nous continuera ſa protection ; & avec cette protection & vos dix mille piaſtres, je nous mettrons dans les

affaires, je ferons fracas ; vous aurez les plus biaux habits, des bijoux, des piarreries...

CRISPIN, *d'un ton ironique.*

Des pierreries à Madame Rustaut ?

RUSTAUT.

Oui : oh ! tatigué, sans être glorieux, je serons bien aise qu'on ne confonde pas notre femme avec la bourgeoisie ; dépêchez, vous dis-je, de nous bailler cette main là.

CRISPIN, *toujours d'un ton de précieuse.*

Ah ! cessez donc de me tourmenter !

RUSTAUT.

Mais...

CRISPIN.

Mais, en un mot, renoncez à vos prétentions sur ma personne ; & comptez qu'elle n'est pas faite pour perpétuer la race des Rustauts.

RUSTAUT.

Cela suffit : j'allons retrouver M. le Gouverneux ; il est diablement tenace dans ce qu'il a résolu : préparez-vous à sa visite ; elle vous rendra peut-être plus traitable.

CRISPIN, *à part.*

Ah ! cette maudite visite me fait trembler ; tâ-

chons.... (*D'une petite voix douce.*) Rustaut? Rustaut?

RUSTAUT, *s'arrêtant.*

Eh bien?

CRISPIN.

En vérité, vous êtes d'une vivacité....

RUSTAUT.

C'est vous qui n'êtes qu'une barguigneuse.

CRISPIN.

Je ne sais pas avec quelles femmes vous avez vécu; mais il faut que vous en ayez trouvé d'une facilité qui vous a gâté.

RUSTAUT, *se rengorgeant.*

Pourquoi n'en n'aurions-nous pas trouvé comme un autre?

CRISPIN.

Croyez-vous donc qu'une jeune personne qui a de la pudeur, puisse se déterminer ainsi, tout d'un coup, à se jeter entre les bras d'un homme?..

RUSTAUT.

Je croyons que plus une fille a toujours été sage, plus elle a d'impatience d'être épousée.

CRISPIN.

Je ne vous défends pas d'espérer.

RUSTAUT.

Je n'espérons jamais, de peur de nous tromper.

CRISPIN.

Je vous dirai plus; votre figure ne me paroît point aussi ridicule qu'une autre pourroit la trouver...

RUSTAUT.

Vous êtes bien honnête!

CRISPIN.

Et je sens même qu'avec le tems, je pourrai me résoudre à couronner vos vœux.

RUSTAUT.

Eh, morguenne! il ne s'agit ni de vœux ni de couronne; & je n'avons pas de tems à perdre. Je ne sommes pas grue; on ne nous mène pas par le nez: tenez en un mot comme en mille; je voulons bien vous accorder deux heures pour vous déterminer à faire les chosés de bonne grâce; après lequel tems, si vous ne vous êtes pas mise à la raison, ceci deviendra l'affaire du Gouverneux: c'est un diable d'homme quand on lui résiste; je vous laissons y penser; jusqu'au revoir, la petite.

CRISPIN,

CRISPIN, *seul.*

Si tu me revois, je ferai bien trompé. Je n'en puis plus; non, non, une furie sortie de l'enfer ne feroit pas si acharnée...

SCÈNE V.

CRISPIN, FRONTIN.

FRONTIN.

EH bien, mon ami, où en es-tu avec ton futur?

CRISPIN.

Où j'en suis, morbleu? où j'en suis? C'est le manant le plus vif, le plus pressant, qui va le plus vîte en besogne... Il veut que dans deux heures au plus tard je sois sa femme; il parle déja d'un héritier que nous aurons, dont le Gouverneur sera le parrein... Que diable, voilà le maudit embarras où tu m'as jeté!

FRONTIN.

Oh! ne m'accuse point mal-à-propos.

CRISPIN.

Mal-à-propos? Comment n'est-ce pas toi qui as conseillé de me mettre en femme?

FRONTIN.

Il eſt vrai ; mais pouvois-je prévoir qu'il y auroit un mortel aſſez déterminé, aſſez hardi pour penſer à t'épouſer ?

CRISPIN, *ſe rengorgeant.*

Tu vois, cependant.

FRONTIN.

Oui, je vois à préſent, & plus je te regarde, qu'il y a des hommes qui épouſeroient le diable pour avoir de l'argent.

CRISPIN.

Eh ! finis tes mauvaiſes plaiſanteries ; viens vîte m'aider à me débarraſſer de tout ce maudit attirail ; le jour commence à baiſſer ; je ſerai bien aiſe de décamper dès qu'il ſera nuit.

FRONTIN.

Quoi ? tu ſerois capable d'abandonner notre Maître, lorſqu'il eſt plus que jamais dans l'embarras ?

CRISPIN.

Que lui eſt-il donc arrivé de nouveau ?

FRONTIN.

Le Gouverneur vient de lui déclarer, qu'il n'é-

poufera point Mademoifelle Henriette, que ton mariage ne foit fait avec Ruftaut.

CRISPIN.

Quelle tyrannie!

FRONTIN.

Cela eft horrible; & tu vois bien qu'il feroit d'un mauvais cœur de penfer à la fuite, & de ne pas refter ici pour m'aider à tâcher de tirer de peine deux pauvres amans perfécutés, & qui nous récompenferont généreufement. Allons, mon ami; plus les difficultés augmentent, plus il faut renouveller de courage, de zèle & d'induftrie; roidiffons-nous contre les obftacles; oppofons la rufe à la force: voyons, cherchons, inventons...

CRISPIN.

Écoute, je ne fais fi c'eft une influence de l'habit que je porte, car ordinairement je n'imagine pas fi vîte; mais il me femble qu'il me vient tout-à-coup à l'efprit une fourberie qui pourroit... Où as-tu laiffé M. Valère?

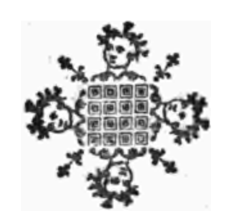
FRONTIN.

Il fe promenoit, il n'y a qu'un moment, ici près avec Mademoifelle Henriette.

CRISPIN.

Cherchons-les : chemin faisant, je t'expliquerai mon idée.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRISPIN, *seul & toujours en femme.*

J'AI affecté d'aller au château ; je m'y suis promené assez long-tems ; ensuite j'ai passé chez Mademoiselle Henriette, d'où me voilà revenu ici. J'ai eu le plaisir de voir que Rustaut avoit l'œil sur toutes mes démarches ; qu'il m'a toujours suivi de loin, & que je puis, je crois, compter que dans l'idée que je tâcherai de profiter de la nuit pour m'enfuir, il va faire sentinelle autour de la maison ; c'est ce que je souhaite ; c'est sur la crainte qu'il a que je ne lui échappe, que j'ai imaginé le tour que nous allons lui jouer. Entrons : Monsieur Valère & Frontin viendront faire ici la conversation dont nous sommes convenus ; il ne manquera pas de s'approcher dans l'obscurité pour écouter ; & je serois bien étonné s'il ne donnoit pas dans le piége.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

RUSTAUT, *seul.*

LA voilà rentrée, & sans se douter que j'étions à sa suite ; tant je nous sommes finement conduit pour observer toutes ses allées & ses venues. Elle a beau tournaïer, elle ne nous échappera pas ; j'avons trop d'envie d'être riche. Il est cependant plaisant, quand j'y pense, qu'ici l'on fasse fortune par la laideur de sa femme!... J'entends du bruit.... On sort.... Mettons-nous un peu à l'écart.

SCÈNE III.

VALERE, FRONTIN, RUSTAUT, *au fond du Théâtre, & qui s'approche de tems en tems pour écouter.*

VALERE.

MA vilaine cousine t'envoie, dis-tu, chez Cléon?

FRONTIN, *à voix basse, lui montrant Rustaut.*

Le voyez-vous ?

VALERE, *bas.*

Je le vois.

FRONTIN, *haut.*

Oui, elle m'envoie chez M. Cléon, pour lui dire qu'elle voudroit bien lui parler.

VALERE.

Frontin, cela me confirme dans mes soupçons.

FRONTIN.

Eh que soupçonnez-vous ?

VALERE.

Tu sauras que je l'ai rencontrée au château, & que je lui ai déclaré nettement, que puisque le Gouverneur persistoit à vouloir qu'elle épousât Rustaut, il étoit inutile de prétendre résister plus long-tems ; elle ne m'a répondu qu'en biaisant. Mon ami, son dessein est de nous échapper ; & je parierois qu'elle ne veut parler à Cléon, que pour le prier de lui en faciliter les moyens.

FRONTIN.

Cela se pourroit bien.

VALERE.

Cléon eſt de nos parens ; mais c'eſt moins par cette raiſon qu'elle s'adreſſe à lui, que parce qu'elle ſait qu'il ne m'aime pas, & qu'elle eſpère qu'il ſe prêtera à tout ce qu'elle lui demandera, ne fût-ce que dans l'idée de me cauſer de la peine & de l'embarras.

FRONTIN.

Écoutez donc ; ma foi, il vous en cauſeroit ; vous auriez beau proteſter de votre innocence ; le Gouverneur croiroit toujours que vous auriez contribué à cette fuite, & ne manqueroit pas, par conſéquent, de retarder plus que jamais votre mariage avec Mademoiſelle Henriette.

VALERE.

La maudite couſine ! & que je la donne de bon cœur à tous les Diables !

FRONTIN.

Vous ne leur faites pas un beau préſent.

VALERE.

Lui convient-il de faire la délicate ſur le choix d'un mari, & de mépriſer Ruſtaut ?

FRONTIN.

Non en vérité ; car enfin il a l'air groſſier, je

l'avoue ; mais d'ailleurs il eſt homme d'honneur : chacun l'aime & l'eſtime dans la Colonie ; & il s'eſt toujours diſtingué dans les différens combats que nous avons eu à ſoutenir contre les Sauvages : à l'égard de ſa naiſſance, je ne ſais pas s'il eſt de la même famille ; mais j'ai connu en France des Ruſtauts qui occupoient des places aſſez conſidérables.

VALERE.

Il me vient une idée ; comme elle n'eſt que depuis quelques jours ici, & qu'elle a toujours demeuré à la campagne, elle ne connoît point Cléon.

FRONTIN.

Non.

VALERE.

Si nous lui ſuppoſions quelqu'un ; que tu lui amenerois comme étant lui ?

FRONTIN.

J'entends.

VALERE.

Que nous aurions inſtruit ?

FRONTIN.

Fort bien.

VALERE.

Et qui, en cas qu'elle ait véritablement pris la résolution de s'échapper, refuseroit non-seulement de favoriser son dessein, mais qui la menaceroit même d'en avertir le Gouverneur ? N'y a-t-il pas toute apparence que se voyant alors sans ressource & pressée de tous côtés, elle se détermineroit enfin à épouser Rustaut ? Qu'en dis-tu ?

FRONTIN.

Je dis que cela me paroît bien imaginé.

VALERE.

Mais où trouver ce quelqu'un pour jouer le personnage de Cléon ?

FRONTIN.

Attendez.... Je connois un de mes amis.... Moyennant de l'argent, j'espère.... Il ne loge qu'à deux pas d'ici ; je vais lui parler.

VALERE.

Vas vîte.

FRONTIN.

J'y cours ; rentrez, vous aurez bientôt réponse.

VALERE.

Je rentre.

FRONTIN, *à part, en s'en allant.*

Faiſons ſemblant d'aller chercher l'ami en queſtion; Mons Ruſtaut, ſi vous ne gobez pas l'hameçon, je ſerai bien trompé.

SCÈNE IV.

RUSTAUT, *ſeul.*

JE ne nous attendions pas à ce que je venons d'entendre. Oh! ma foi, pour le coup, je crois que je pouvons nous tenir joyeux, & que voilà que notre mariage ſe terminera, même ſans que je nous en mêlions, plus vîte encore que je ne l'eſpérions. Quel plaiſir quand je nous verrons avec dix mille piaſtres! Il eſt vrai que d'un autre côté, je ſerons obligé de vivre avec une vilaine femme; mais morgué combien connoiſſons-nous de gens qui pour s'enrichir, vivent avec leur conſcience qui eſt encore bien plus vilaine! Je n'aurons, nous, rien à nous reprocher ſur l'acquiſition de notre opulence.... Il me ſemble que j'entends venir quelqu'un.... Seroit-ce déja Frontin & ſon ami? La nuit eſt ſi noire ...

SCÈNE V.

RUSTAUT, FRONTIN.

FRONTIN, *affecte de venir le heurter en courant, & tombe.*

Qui va-là ? Qui va-là ?

RUSTAUT.

Paix, paix, c'est nous.

FRONTIN.

Qui, nous ?

RUSTAUT.

Quoi, ne nous reconnoissez-vous pas M. Frontin ?

FRONTIN.

Ah ! je crois que c'est la voix de M. Rustaut ?

RUSTAUT.

Et sa personne aussi.

FRONTIN.

Parbleu, votre personne est bien dure ! j'aimerois autant avoir heurté contre une borne.

RUSTAUT.

Il eſt vrai que je ſommes aſſez ferme ſur nos jambes ; mais, vous voilà bientôt revenu ? Avez-vous trouvé votre homme ?

FRONTIN.

Quel homme, & que voulez-vous dire ?

RUSTAUT.

Ce que je voulons dire ? Je voulons dire, que je n'avons pas perdu un mot de la converſation que vous avez eue ici, il n'y a qu'un moment, avec votre Maître ; j'étions-là.

FRONTIN.

Vous étiez-là ?

RUSTAUT.

Oui, & une preuve de cela, c'eſt que je ſommes très-content de vous ; vous êtes un brave homme, M. Frontin, un homme véridique, qui ſait rendre juſtice au mérite, & à qui je ferons, ma foi, un bon préſent de noces.

FRONTIN.

Oh ! M. Ruſtaut, vous avez trop de bonté ; & je voudrois trouver les occaſions....

RUSTAUT.

Laiſſons-là les remercîmens ; revenons à la pe-

tite manigance que M. Valère a imaginée, & ſur laquelle vous voyez bien qu'il ſeroit inutile de faire le diſcret avec nous.

FRONTIN.

Très-inutile, puiſque vous avez tout entendu, & que d'ailleurs vos intérêts & ceux de mon Maître ſont liés.

RUSTAUT.

Votre homme étoit-il chez lui ?

FRONTIN.

Je l'ai trouvé à ſa porte.

RUSTAUT.

Fera-t-il notre affaire ?

FRONTIN.

Non.

RUSTAUT.

Eh pourquoi ?

FRONTIN.

Parce qu'il eſt ſi ivre, qu'il n'eſt pas poſſible de s'en ſervir.

RUSTAUT.

Que diantre?... Eh bien, il faut vîte courir chez quelqu'autre de vos amis.

FRONTIN.

Vîte courir? Vîte courir? M. Rustaut, ce jour-ci est un jour de réjouissance ; on a prodigué au Château le vin & la bonne chère ; peut-être qu'à présent vous seriez vous-même ivre, si vous n'aviez pas eu votre mariage en tête.

RUSTAUT.

Cela se pourroit bien.

FRONTIN.

Il y a toute apparence que tous mes amis le sont ; j'ai toujours connu celui de chez qui je viens, pour un des plus sobres.

RUSTAUT.

Comment ferons-nous donc?

FRONTIN.

Je ne sais.

RUSTAUT.

Ce petit stratagême de votre Maître étoit si bien imaginé!

FRONTIN.

Très-bien imaginé.... Si vous pouviez nous trouver quelqu'un?

RUSTAUT.

Je venons si rarement à la ville, que je n'y connoissons persônne.

FRONTIN, *feignant de rêver.*

Que diable.... j'ai beau chercher ?.. Écoutez, je pense....

RUSTAUT.

Quoi ?

FRONTIN.

Sauriez-vous déguiser votre voix ?

RUSTAUT.

Pourquoi nous demandez-vous cela ?

FRONTIN.

Parce que notre Demoiselle, n'ayant jamais vu M. Cléon, on pourroit vous faire passer pour *lui*, auprès d'elle, tout comme un autre.

RUSTAUT.

Moi ! Et comment lui déguiser mon visage ?

FRONTIN.

Cela ne seroit pas difficile ; j'irois lui dire que je lui amène M. Cléon ; mais qu'il l'attend ici, parce qu'étant brouillé avec M. Valère, il ne veut pas entrer dans sa maison ; or dans l'obscurité, avec

avec un autre habit, un chapeau enfoncé, une perruque qui vous couvriroit la moitié de la physionomie, je crois que vous seriez absolument méconnoissable.

RUSTAUT.

Je le crois aussi.

FRONTIN.

Il n'y a donc que votre voix.

RUSTAUT.

Que cela ne vous inquiète pas. Je vous dirons que j'avions quelquefois martel en tête sur la conduite de notre défunte femme; j'allâmes un jour à un bal où elle étoit, & où certainement elle ne nous attendoit pas; je nous étions masqué en vrai freluquet; je nous approchâmes d'elle, en déguisant notre voix; je vantîmes ses charmes; je lui fîmes entendre que je jouissions d'un gros bien, & que tout ce que j'avions, seroit à son service. Elle nous répondit qu'il falloit que je fussions un impudent pour oser lui parler sur ce ton-là; qu'elle avoit de la vertu, de l'honneur, & un mari qu'elle aimoit; & même, à certaine privauté que je voulûmes prendre, elle nous bailla un soufflet....

FRONTIN.

En vérité?

RUSTAUT.

En vérité : or craignez-vous à présent que je ne puissions pas déguiser notre voix, lorsque notre femme, notre propre femme....

FRONTIN.

Non, non, & dès que vous avez pardevers vous une preuve aussi peu équivoque....

RUSTAUT.

Trouvez seulement les habits ; & ne vous embarrassez pas du reste.

FRONTIN.

Ils seront bien-tôt trouvés ; je vais les chercher.

SCÈNE VI.

RUSTAUT, *seul.*

JARNI, je serions à présent bien fâché que son ami n'eût pas été ivre. Outre qu'on manie toujours mieux soi-même ses affaires, que ceux que l'on en charge, je pourrons, comme étant un vieux parent, & déclarant à notre Prétendue que si elle veut que je l'aidions, il faut qu'elle ait en nous toute confiance ; je pourrons, dis-je, lui faire finement de

petits interrogats & la presser sur les raisons qu'elle a d'être si répugnante à nous épouser. Je ne sommes naturellement ni soupçonneux, ni jaloux ; & elle a d'ailleurs toute la physionomie d'une fille qui doit avoir toujours été bien respectée ; mais cependant, lorsque M. le Gouverneux lui a proposé notre mariage, elle a paru si diantrement ahurie.....

SCÈNE VII.

RUSTAUT, FRONTIN, *apportant des habits.*

FRONTIN.

VOILA tout ce qu'il vous faut.

RUSTAUT.

Bon : aidez-nous à présent. (*Après que Frontin lui a aidé à se déguiser.*) Eh bien, qu'en direz-vous ?

FRONTIN.

Je dis qu'il n'y a que le diable qui pourroit vous reconnoître : je vais vous annoncer.

(*Il sort.*)

RUSTAUT.

Ramenons les deux bouts de la perruque en devant, pour avoir l'apparence plus grave : j'affecterons de touſſer de tems en tems ; & j'appuyerons lentement ſur nos paroles.

FRONTIN, *à Criſpin qu'il amène.*

Mademoiſelle, voilà M. Cléon.

CRISPIN, *à Frontin.*

Allez ; laiſſez-nous.

SCÈNE VIII.

RUSTAUT, CRISPIN.

CRISPIN, *affectant un ton d'embarras, de pudeur & d'innocence pendant toute cette Scène.*

C'EST moins, Monſieur, l'honneur que j'ai d'être de vos parentes, que votre réputation qui m'a déterminée à avoir recours à vous ; vous paſſez pour un ſi honnête homme, ſi charitable, ſi compatiſſant, que je me ſuis flattée que je ne vous implorerois pas en vain dans mon affliction,

RUSTAUT.

Je ferons charmé de vous être utile ; & vous pouvez nous parler en toute confiance.

CRISPIN, *soupirant.*

Par où commencer ?

RUSTAUT.

Ordinairement l'on commence.... par le commencement.

CRISPIN.

Vous savez, Monsieur, que j'ai toujours vécu à la campagne.

RUSTAUT.

Oui.

CRISPIN.

Si je n'étois pas à portée d'avoir cette éducation brillante, qui sert à cultiver les grâces du corps & de l'esprit, en revanche, je puis dire que du côté de la sagesse, j'étois élevée sous l'aîle d'une mère.. (*Sanglotant.*) Ah, Monsieur !

RUSTAUT.

Ne pleurez donc pas.

CRISPIN.

La pauvre femme ! Il sembloit qu'elle prévoyoit le malheur qui devoit un jour m'arriver ? Je com-

mençois à peine à parler, qu'elle me répétoit sans cesse, qu'il falloit chasser d'auprès de moi les petits garçons, ne point badiner & ne point jouer avec eux. Plus je grandissois, plus elle me peignoit tous les hommes comme des monstres. Vaines précautions ! & qui me feroient presque croire qu'à la vertu il y a de la destinée comme à toute autre chose !

RUSTAUT.

Il ne faut pas croire cela, ma parente.

CRISPIN.

Ah ! mon parent, quand je vois tous les jours tant de jeunes filles, qui dès l'âge de douze à treize ans, se mirent, se regardent, qui cherchent les hommes, leur sourient, les agacent, enfin qui s'exposent sans cesse à tomber dans leurs piéges, & qui cependant n'y tombent pas ; & que moi qui avois toujours vécu dans la retenue & la modestie....

RUSTAUT.

Eh bien vous, vous y avez été prise ?

CRISPIN.

Hélas !... Ce soupir vous en dit assez ; épargnez à ma pudeur un détail....

RUSTAUT.

Ah ! je n'avons pas besoin du détail ; je le devinons de reste.

CRISPIN.

Si vous aviez vu l'ingrat à mes genoux ; si vous aviez entendu tous les sermens qu'il me fit de n'être jamais qu'à moi ; & si vous vouliez un peu réfléchir que les meilleurs cœurs sont ordinairement les plus crédules, peut-être, Monsieur, votre infortunée parente exciteroit-elle moins votre indignation que votre pitié.

RUSTAUT, *à part.*

Il faut avouer qu'il y a des hommes qui ont bien le diable au corps ; & quelle chienne de découverte je venons de faire ! Mais, morgué, n'éclatons pas ; je pouvons doucement en tirer parti. (*A Crispin.*) Vous êtes à plaindre ; voyons quel est le service que vous voulez que je vous rendions.

CRISPIN.

Le voici : entre nous, notre cousin Valère n'est qu'un freluquet, impatient de posséder sa peronnelle, & à la discrétion de qui je n'ai eu garde de me confier : je pense même que Rustaut n'auroit pas une grande considération pour lui ; au lieu

que lorſqu'une perſonne d'âge & de poids comme vous, voudra bien parler à ce manant, je ne doute pas qu'il ne faſſe attention à ce qu'elle lui dira. Je vous prie donc d'aller le trouver, & de lui faire entendre que je ne l'épouſerai jamais d'autorité; mais que s'il veut ne point trop preſſer les choſes, vous eſpérez manier mon eſprit de façon, que dans un mois, ou un mois & demi au plus tard, je ſerai ſa femme.

RUSTAUT.

Seroit-ce en effet votre deſſein de l'épouſer dans ce tems-là?

CRISPIN.

Oui.

RUSTAUT.

Cela eſt obligeant pour lui, après votre aventure.

CRISPIN.

Après mon aventure? Quand j'en aurois eu dix; il me ſemble qu'il ſeroit encore trop heureux de m'avoir.

RUSTAUT.

Certainement; il n'y a qu'une choſe qui eſt embarraſſante. Je connoiſſons Ruſtaut; ſi malheureuſement, après les noces, il alloit découvrir le petit accident qui vous eſt arrivé, il eſt brutal, &

seroit homme à vous tordre le cou; ainsi je crois qu'il vaut mieux que je lui propose de votre part cinq mille piastres, à condition qu'il renoncera entièrement à vous.

CRISPIN.

Je ne lui donnerai rien du tout : n'ai-je pas besoin plus que jamais d'un mari? & je pense que ce drôle-là me conviendra assez.

RUSTAUT, *ôtant la perruque & l'habit qui le déguisent.*

Non, morguenne, ce drôle-là ne vous conviendroit pas. Me reconnoissez-vous? Vous vous êtes confessée au Renard, ma poulette.

CRISPIN.

Voilà une bien indigne supercherie qu'on m'a faite!

RUSTAUT.

Ma foi, vous nous en prépariez une qui n'étoit pas trop honnête. Eh bien, voulez-vous encore nous épouser?

CRISPIN.

Mais, après tout, seriez-vous donc le premier...

RUSTAUT.

Taisez-vous, effrontée; & promettez-nous vîte

les cinq mille piastres ; sans quoi j'allons vous timpaniser d'importance.

CRISPIN.

Que veut donc dire cet insolent ? & parle-t-on ainsi à une fille d'honneur ! Apprenez, faquin ; je ne crains point vos discours ; ma réputation est trop bien établie. D'ailleurs personne n'ignore que j'ai refusé de vous épouser ; & l'on sait assez qu'un amant piqué, quand il est malhonnête homme, est capable de tout. Il convient bien à un manant de vouloir se venger comme un Petit-maître ! Allez, & renoncez à jamais à l'espoir de me posséder.

RUSTAUT.

Quelle impudence ! Je ne sais qui me tient.... Morguenne, il ne sera pas dit que je serons entièrement la dupe de ceci. Tenez, je voulons bien rabattre à deux mille piastres ; mais si vous barguinez encore, j'allons tout conter à M. le Gouverneur : il nous aime ; & j'obtiendrons qu'il fasse examiner vos allures, d'ici à quelque tems, afin de voir si j'aurons été un calomniateur.

CRISPIN, *à part.*

Perdons quelque chose, plutôt que de nous jeter dans un nouvel embarras.

RUSTAUT, *voyant venir le Gouverneur.*

Justement, le voici.

CRISPIN.

Je vous promets les deux mille piastres; mais du moins je compte sur votre discrétion.

RUSTAUT.

Oh! je vous verrions épouser notre meilleur ami, que je ne ferions qu'en rire.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LE GOUVERNEUR, HENRIETTE, VALERE, FRONTIN, RUSTAUT, CRISPIN.

LE GOUVERNEUR.

EH bien, êtes-vous d'accord?

RUSTAUT.

A peu-près, M. le Gouverneur. Elle demande du tems; je lui en accordons. Peut-être l'épouserons-nous; peut-être ne l'épouserons-nous pas: bref, je sommes content; & je vous prions de ne plus retarder le bonheur de M. Valère, de qui je n'avons que sujet de nous louer.

LE GOUVERNEUR.

Si tu es content, cela suffit. Je ne considérois dans tout ceci que ton avantage, & n'attendois qu'après toi, pour faire célébrer les différens mariages arrêtés dans ce jour. (*A Valère & à Henriette.*) Venez, suivez-moi; on va vous unir.

FRONTIN.

Monsieur Rustaut, vous m'avez promis un présent de noces?

RUSTAUT.

Il est vrai, mon ami; marie-toi; & je t'assure celui que Mademoiselle me destinoit.

CRISPIN, *aux Spectateurs.*

Je parois hors d'affaires; mais je suis plus embarrassé que jamais, Messieurs, si vous n'applaudissez. *

* Les Comédiens redonnèrent plusieurs représentations de cette Comédie, il y a quelques années; j'eus sujet d'être très-content de l'accueil que lui fit le Public.

FIN.

LA CABALE,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens, le 11 Janvier 1749.

PRÉFACE.

J'AVOIS fait cette Pièce en trois Actes; elle avoit pour titre : *la Cabale à la Ville, la Cabale au Parnasse, la Cabale à la Cour.* Je la lus dans une maison où j'allois souvent; je vis qu'on applaudissoit beaucoup à certaines Scènes; qu'on les appliquoit à telles & telles personnes, & que malheureusement ces applications, auxquelles je n'avois pas pensé, n'étoient que trop naturelles. La Comédie, dans les peintures & les détails qu'elle présente pour corriger les travers, les ridicules & les vices, ne doit employer que des traits généraux; un trait, au Théâtre, qui désigne particulièrement quelqu'un, est très-punissable par lui-même, & d'un exemple dangereux. Je déchirai ces Scènes, & je n'en ai aujourd'hui qu'une idée très-confuse. Je tâchai de les remplacer par d'autres; mais bientôt le dégoût & la paresse me gagnèrent; je pris le parti de réduire cette Pièce à un Acte; le Public la reçut très-favorablement. Si je l'avois donnée telle qu'elle étoit d'abord, elle eût sans doute fait une bien plus grande sensation; on en auroit parlé, au moins pendant quinze jours, à tous les petits soupers; j'aurois passé pour un méchant fort agréable, & qui méritoit d'être encouragé.

ACTEURS.

LA CABALE.
LA VICOMTESSE DE QUINOLA.
BRILLANT.
LE COLPORTEUR.
LA MÉDISANTE.
LE JEUNE MAGISTRAT.
L'HOMME *qui enseigne l'art de représenter.*
L'HOMME DE COUR.
LE PHILOSOPHE.
L'HOMME DE LETTRES.
LE FINANCIER.
CIDALISE.
CLOÉ.
LE MARQUIS.
LE COMÉDIEN.
L'ACTRICE.
FRONTIN.
PASQUIN.

Quelques autres Personnages.

LA CABALE



LA CABALE, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, PASQUIN,

PASQUIN.

ÆH ! mon cher Frontin, c'eſt toi ! Quelle heureuſe rencontre ! D'où viens-tu ? Qu'as-tu fait depuis un an que je ne t'ai vu ?

FRONTIN, *gravement.*

Qui êtes-vous ?

PASQUIN.

Qui je ſuis ? Parbleu je ſuis Paſquin.

FRONTIN.

Ah ! ... Paſquin ... oui ... je me rappelle ... j'ai quelque idée confuſe ...

PASQUIN.

Que veux-tu dire ? Quelque idée confuse de moi, de ton ancien ami, avec qui tu as vécu toute la vie ?

FRONTIN.

Allons, je veux bien te reconnoître, quoique tu me paroisses tout aussi gueux, tout aussi pauvre que lorsque nous étions camarades.

PASQUIN.

Est-ce que nous ne le sommes plus ? As-tu fait fortune ?

FRONTIN.

Mais...

PASQUIN.

Mais, à ton accueil impertinent, on te croiroit déja dans la Finance.

FRONTIN.

Je suis content ; cela suffit.

PASQUIN.

Où demeures-tu à présent ?

FRONTIN.

Ici.

PASQUIN.

Chez la Cabale ?

FRONTIN.

Je garde sa porte.

PASQUIN.

Oh! je ne m'étonne plus...

FRONTIN.

Tu sais que je servois un Petit-Maître, qui tranchoit du bel esprit...

PASQUIN.

Et qui menaçoit même, je crois, le Public d'une Tragédie de sa façon. A-t-elle été représentée?

FRONTIN.

Oui.

PASQUIN.

Et sifflée, apparemment?

FRONTIN.

Non; car il la fit jouer chez lui. Or il me menoit tous les soirs au spectacle, me donnoit le mot, & suivant qu'il aimoit ou haïssoit les Auteurs, j'y faisois tout le tapage que je pouvois. J'en fis tant à la représentation d'une Comédie que nous voulions faire réussir, que j'impatientai quelques honnêtes gens, auprès de qui j'étois dans le parterre. Ils me dirent qu'il falloit écouter pour juger, & me prièrent de leur permettre d'entendre.

Je répondis insolemment; on me rossa. Cette Pièce étoit spécialement sous la protection de la Cabale; elle me regarda comme son martyr, souhaita de me voir, & fut si contente de tout le dévouement que je lui marquai, malgré mon aventure, qu'elle me proposa d'entrer immédiatement à son service. J'y suis depuis six mois; & je t'assure que je ne troquerois pas ma condition contre bien d'autres.

PASQUIN.

Je te dirai naturellement...

FRONTIN.

Quoi?

PASQUIN.

Que je ne me plairois pas auprès d'une Maîtresse, qui n'use de son crédit que pour nuire.

FRONTIN.

Sache, mon ami, qu'elle fait tout au moins autant de bien que de mal.

PASQUIN.

Pourquoi donc ne voit-on personne qui s'en loue?

FRONTIN.

Pourquoi? Parce que la plupart des hommes sont des fats. Ils s'intriguent, ils manœuvrent, ils se tourmentent. Echouent-ils? la Cabale en est cause. Réussissent-ils? ils veulent qu'on croie que

leur mérite ſeul a parlé pour eux. Tel qui eſt tous les jours ici, & qui, ſans la Cabale, n'auroit jamais rien été, répond au compliment qu'on lui fait ſur un poſte qu'il vient d'obtenir : *en vérité ce qui me flatte le plus dans ceci, c'eſt qu'on ne pourra pas dire que j'aie ſollicité.* D'ailleurs, qu'on mépriſe tant qu'on voudra ma Maîtreſſe, que m'importe? Si l'on ne devoit ſervir que les gens eſtimables, il y auroit bien peu de Domeſtiques.

PASQUIN.

Tu as raiſon.

FRONTIN.

Tandis que je me trouverai bien auprès d'elle, j'y reſterai. Outre les profits, qui ſont aſſez conſidérables, il y a certains petits agrémens... tu ſais que j'ai toujours été idolâtre du beau ſexe....

PASQUIN.

Oui.

FRONTIN.

Eh bien, il ne ſe paſſe guère de jour, qu'il ne vienne ici quelque Actrice, quelque Chanteuſe, quelque Danſeuſe. L'une veut engager la Cabale à s'intéreſſer pour elle; l'autre veut faire ſiffler une Camarade. Y a-t-il bien du monde là haut, M. Frontin? Oui, Mademoiſelle. Cela eſt déſeſpé-

rant ; je voulois n'être pas vue. On pourroit, Mademoiselle, vous introduire par un petit escalier dérobé. Que je vous serois obligée ! Alors je donne la main. Où m'avez-vous donc amenée ? Je crois que je suis dans votre chambre ? Vous n'y pensez pas ; une fille comme moi dans la chambre d'un garçon ! C'est pour que vous vous reposiez un moment, Mademoiselle. Oh ! mais, M. Frontin, promettez-moi donc d'être sage. Peut-on l'être avec vous, Mademoiselle ! Quelle taille ! Le joli pied ! La jolie jambe ! Eh bien, ne voilà-t-il pas déja, petit badin ? Finissez-donc, en vérité, vous êtes d'une folie....

PASQUIN, *apperçevant la Cabale.*

Voici peut-être quelqu'une de ces Demoiselles ?

FRONTIN.

Non, parbleu, c'est ma Maîtresse.

PASQUIN.

La Cabale ?

FRONTIN.

Elle-même.

PASQUIN.

Mon ami, tu devrois bien me présenter, & la prier de s'intéresser pour moi.

FRONTIN.

Nous verrons. Tandis qu'elle achevera de donner ſes audiences, allons boire un coup. As-tu déjeuné ?

PASQUIN.

Je ne m'en ſouviens pas.

FRONTIN.

C'eſt-à-dire, que tu n'as pas la mémoire auſſi bonne que l'eſtomac ? Viens, ſuis-moi.

SCÈNE II.

LA CABALE, LA VICOMTESSE DE QUINOLA.

LA VICOMTESSE.

MADAME, ne voulez-vous pas m'écouter ?

LA CABALE.

Je n'écoute jamais, Madame, quand on commence par me gronder.

LA VICOMTESSE.

Mais, Madame...

LA CABALE.

Mais, Madame, vous m'avez abordée d'un air & d'un ton....

LA VICOMTESSE.

C'eſt que j'ai bien à me plaindre de vous.

LA CABALE.

De moi ?

LA VICOMTESSE.

Oui. Ne vins-je pas vous trouver, il y a un an ? Ne vous dis-je pas que m'étant remariée en ſixièmes noces avec un Seigneur Italien, le Vicomte de Quinola, j'avois pris une aſſez belle maiſon dans le quartier du Palais-Royal, & que mon deſſein étoit de donner à jouer ? Ne vous offris-je pas d'envoyer ici, tous les matins, prendre langue ſur les bruits ſourds, les médiſances qu'il faudroit débiter le ſoir à mon aſſemblée, & ſur la bonne ou la mauvaiſe tournure qu'il y auroit à donner à la nouvelle du jour ? Combien de Fats n'ai-je pas exaltés, parce que vous les protégiez ? Combien d'honnêtes gens n'ai-je pas décriés, parce qu'ils avoient le malheur de vous déplaire ? Combien de fois ne me ſuis-je pas abaiſſée juſqu'à débiter moi-même, & forcer les perſonnes qui venoient chez

moi, d'acheter les ouvrages de trois ou quatre plats Auteurs, à qui vous pourrez faire obtenir des grâces, mais que ces grâces ne rendront que plus ridicules aux yeux du Public ? De votre côté, Madame, ne me promîtes-vous pas de me vanter aux Provinciaux & aux étrangers, comme une femme chez qui l'on étoit sûr de trouver toujours une compagnie choisie ?

LA CABALE.

Je vous ai tenu parole.

LA VICOMTESSE.

J'avoue que dans les commencemens j'ai eu lieu d'être contente ; mais il faut que depuis quelque tems vous vous soyez bien refroidie. De jour en jour, ma maison est moins fréquentée ; à peine ai-je à présent, dans toute une soirée, cinq ou six parties de jeu.

LA CABALE.

Eh ! Madame, tandis que chez vous le prix des cartes est exorbitant, suis-je cause que vous avez un mauvais cuisinier, du vin détestable & un mari qui fatigue tout le monde par des récits de siéges & de batailles où il ne s'est jamais trouvé ? Suis-je cause que vous grondez les jeunes femmes, lorsqu'elles restent à s'entretenir avec leurs Amans

& qu'elles ne veulent pas faire une quatrième partie ? Est-ce ma faute, si les jeunes gens se plaignent que vous les mettez à jouer avec des vieilles qui veulent être aussi friponnes, que si elles n'avoient encore que vingt ans ? Vous ai-je conseillé de chasser ces deux jolies femmes de chambre....

LA VICOMTESSE.

Je ne pouvois plus avec honneur les garder.

LA CABALE.

Madame, dans votre métier, il ne faut pas avoir tant de délicatesse.

LA VICOMTESSE.

Dans mon métier, Madame...

LA CABALE.

En un mot, Madame, pour vous prouver que je suis toujours de vos amies, envoyez-moi demain votre fils l'Abbé ; je le mettrai auprès de Belisse, cette riche veuve....

LA VICOMTESSE.

On dit qu'elle est d'une humeur si changeante...

LA CABALE.

Mais non ; depuis dix ans je lui vois les mêmes chiens, les mêmes chats, les mêmes perruches ; il

eſt vrai qu'elle change d'Abbé preſque tous les ſix mois ; mais elle n'en renvoie aucun ſans lui faire obtenir quelque place, ou quelque penſion. Je l'engagerai à prendre votre fils. A l'égard de votre fille, retirez-là du couvent ; je la garderai chez moi juſqu'à ce que je lui aie trouvé un mari, quelque ſot, quelque Provincial, quelqu'Étranger.

LA VICOMTESSE.

Je vous ſuis obligée, Madame ; mais, mon jeu ?

LA CABALE.

Oh ! je vous déclare que je ne veux plus m'en mêler. Approchez, Monſieur Brillant, approchez. (*Faiſant la révérence à la Vicomteſſe, & la congédiant.*) Adieu, Madame, je ſuis votre très-humble ſervante.

SCÈNE III.

LA CABALE, BRILLANT.

LA CABALE.

IL y a long-tems que je ne vous ai vu, mon cher Brillant ?

BRILLANT.

Depuis un mois, divine Cabale, je travaille sans cesse.

LA CABALE.

Allez-vous nous donner quelque chose de nouveau?

BRILLANT.

Une Tragédie.

LA CABALE.

Une Tragédie, mon cher Brillant! une Tragédie! Quelle joie parmi tous nos amis! Il me semble déja voir le bon Dorilas pleurer au seul titre d'une Tragédie de vous. Sera-t-elle bientôt finie?

BRILLANT.

Incessamment.

LA CABALE.

Dites-m'en le sujet?

BRILLANT.

Cela me seroit impossible; je n'y ai pas encore songé.

LA CABALE.

Vous n'avez pas encore songé au sujet; & cependant elle sera bientôt finie?

BRILLANT.

Oui. J'ai commencé par travailler différens morceaux sur la gloire, l'ambition, l'amour, la vengéance & la haine. Ils sont en tirades; & j'ai tâché qu'ils finissent tous par deux vers bien sonores. Il ne s'agit plus à présent, que d'imaginer une action, & d'arranger des actes & des scènes où je ferai entrer le tout à la faveur des vers de liaison. Je prévois seulement que, comme mon recueil abonde en petits madrigaux assez tendres, en maximes contre les Rois, & en réflexions sur la mort & sur la destinée, il faudra qu'il y ait dans ma Pièce un jeune Prince & une jeune Princesse fort amoureux l'un de l'autre, une espèce de Tyran, & un Ministre des Dieux qui en parlera très-cavalièrement.

LA CABALE.

A merveilles, mon cher Brillant, à merveilles! Un jeune Auteur, pour faire promptement du bruit, doit se permettre les traits les plus hardis. D'ailleurs aurons-nous un oracle, un songe, des reconnoissances?

BRILLANT.

Je tâcherai qu'il y ait de tout cela.

LA CABALE.

Et vous ferez bien : c'eſt ce qui doit faire le fond d'une Tragédie, & non pas tous ces détails, ces grands tableaux d'hiſtoire par leſquels on prétend élever l'ame & fortifier, dans le cœur de ſa Nation, les ſentimens de vertu, de grandeur & de fermeté. J'ai promis d'y bailler ; & je tiens parole. Je le dis publiquement ; votre Corneille m'ennuie.

BRILLANT.

Ma foi, Madame, je ne vois guère à préſent que les Étrangers qui l'eſtiment.

LA CABALE.

Dépêchez-vous, mon cher Brillant, dépêchez-vous de nous donner ce chef-d'œuvre que vous avez entrepris.

BRILLANT.

Hélas ! Madame, il ſeroit déja fini, ſi je ne balançois pas à me ſervir d'une Tragédie qui fut jouée il y a cinquante ou ſoixante ans.

LA CABALE.

Et pourquoi balancez-vous ?

BRILLANT.

Je crains qu'on ne me reprochât d'être un plagiaire, un copiste.

LA CABALE.

Le reproche seroit mal-fondé. N'aurez-vous pas reversifié à neuf cette Tragédie ? Ne l'aurez-vous pas semée de sentences & de maximes qui n'y étoient point ? N'y aurez-vous pas encadré ces morceaux que vous dites avoir faits sur l'amour, la vengeance, & les autres passions qui agitent ordinairement les héros & les héroïnes de théâtre ?

BRILLANT.

Malgré tout cela, Madame, vous verriez qu'on diroit que je ne sais ni imaginer un sujet, ni l'arranger, ni le conduire, & qu'avec toutes mes couleurs & mon vernis, je ne suis qu'un simple bel esprit sans génie, dès que je ne puis pas créer. Peut-être même ajouteroit-on que, lorsqu'on s'est accoutumé de jeunesse à faire des vers, ils viennent d'eux-mêmes, & qu'il ne faut donc ni beaucoup d'esprit ni beaucoup de talent pour paraphraser l'ouvrage d'un autre ; qu'à l'égard des sentences & des maximes, ce sont choses usées, qui n'éblouissent que les sots ; & que chaque Poète,

avec un peu de travail, rajeunit & rimaille d'une façon plus ou moins sonore.

LA CABALE.

Comptez-vous sur moi, Monsieur, ou n'y comptez-vous pas ?

BRILLANT.

Je compterai toute ma vie sur vos bontés.

LA CABALE.

Eh bien ! prenez, appropriez-vous telle Tragédie, ou tel autre ouvrage qu'il vous plaira ; & ne vous inquiétez pas : si la Critique crie contre vous, je crierai contre elle. On la regardera comme une jalouse, une envieuse, & moi comme la protectrice des jeunes talens.

BRILLANT.

Me voilà décidé. Je cours me renfermer chez moi ; & je n'en sortirai que pour venir mettre à vos pieds les nouveaux fruits de vos encouragemens & de votre divine protection.

(*Il sort.*)

LA CABALE.

Je les attends avec impatience.

SCÈNE IV.

LA CABALE, UN COLPORTEUR.

LA CABALE.

QUE voulez-vous ?

LE COLPORTEUR.

Vous présenter mes très-humbles respects.

LA CABALE.

Qui êtes-vous ?

LE COLPORTEUR.

Un homme toujours prêt à vous servir & le public. J'ai été clerc, soldat, garçon de café, oncle pendant trois mois auprès d'une fille galante, baron Suisse tout un hiver, médecin étranger, souffleur dans une troupe de Comédiens de province, commis, breteur, recors; à présent j'ai l'honneur d'être Colporteur.

LA CABALE.

J'ai toujours fait grand cas de Messieurs les Colporteurs; ils me sont quelquefois très-utiles.

LE COLPORTEUR.

Ah ! Madame, si vous avez véritablement de la bonté pour eux ; vous pouvez leur rendre un grand service.

LA CABALE.

En quoi ?

LE COLPORTEUR.

En obtenant que l'Imprimerie soit défendue en France, comme elle l'est en Turquie.

LA CABALE.

Les Colporteurs voudroient qu'on défendît l'Imprimerie ?

LE COLPORTEUR.

Oui, Madame. Quelles délicieuses brochures vous verriez alors sortir sans cesse de dessous la presse ! Car vous croyez bien que furtivement on imprimeroit toujours.

LA CABALE.

Mais, si furtivement on continuoit toujours d'imprimer, à quoi vous serviroit donc la défense?

LE COLPORTEUR.

A quoi ? Comptez, Madame, que l'espoir & la facilité qu'ont aujourd'hui les Auteurs de pu-

blier des ouvrages où il n'y a rien contre les mœurs, leur inspirent l'amour de la belle réputation, les rend sages, circonspects, & détourne leur esprit de tout ce qui pourroit choquer les bienséances; au lieu que si l'Imprimerie étoit absolument défendue, ou du moins, Madame, si vous faisiez en sorte, par votre crédit, que l'on ne nommât pour Censeurs, que des hommes ineptes, minutieux, bizarres, envieux, paresseux, impolis, brutaux, vous verriez que ces mêmes Auteurs gênés, tracassés, tourmentés, éprouvant à chaque instant de nouvelles difficultés....

LA CABALE.

Se guériroient de la fureur d'écrire.

LE COLPORTEUR.

On n'en guérit point, Madame. Ils prendroient le parti de composer secrètement; & alors, comme rien ne retiendroit plus les écrivains qui se verroient réduits à devenir furtifs & anonymes; ils se livreroient aux écarts de leur imagination; au plaisir de flatter & d'exciter les passions; & s'étudiant dans l'art de mêler le sel de la satyre avec les tableaux de l'amour les plus séduisans, ils rempliroient leurs nouvelles productions de traits malins, d'aventures de personnes connues, & de

çes descriptions voluptueuses qui font, dit-on, tant de tort à l'innocence, & tant de bien aux pauvres Colporteurs.

LA CABALE.

Je réfléchirai à tout ce que vous me dites ; revenez demain.

LE COLPORTEUR.

Permettez, Madame, que ce soit le matin ; car je commence à être fort occupé les après-midi avec mes Etrangers.

LA CABALE.

Avec vos Etrangers ? Que voulez-vous dire ?

LE COLPORTEUR.

Voyant la paix faite, & que Paris alloit redevenir plus que jamais la Capitale des Nations, j'ai fait courir des billets dans les hôtels garnis ; & ils m'ont déja procuré quelques Ecoliers.

LA CABALE.

Eh ! qu'apprenez-vous à ces Ecoliers ?

LE COLPORTEUR.

Moyennant vingt sous par heure (on me loue même, si l'on veut, pour la journée) tout Etranger, nouvellement arrivé, peut m'envoyer cher-

cher. Je prends un habit propre, un chapeau, une épée; je l'accompagne aux Tuileries, au Cours & autres promenades publiques; & dès que nous rencontrons quelque personne, de l'un ou de l'autre sexe, un peu distinguée par son rang, sa naissance ou ses talens, je la lui fais remarquer; je lui dis son nom, son surnom, sa qualité; & j'y joins le sobriquet, les plaisanteries, les aventures tristes ou ridicules, en un mot toutes les petites anecdotes qui ont couru ou qui courent encore sur elle: c'est une petite idée qui m'est venue....

LA CABALE, *ironiquement.*

Et dont le public doit vous être fort obligé.

LE COLPORTEUR.

Si mes Ecoliers veulent que je les suive à l'Opéra, à la Comédie, je leur nomme de même les Acteurs, les Actrices.....

LA CABALE.

Et toujours avec les petites anecdotes?

LE COLPORTEUR.

Toujours. Je me suis même aussi chargé, par mes billets, de leur fournir toutes les chansons & épigrammes de ce fameux Poëte....

LA CABALE.

Je sais qui vous voulez dire.

LE COLPORTEUR.

Il m'aime beaucoup, & ne fait pas un couplet malin, qu'aussi-tôt il ne me l'envoie : c'est un bien galant homme.

LA CABALE.

Et vous aussi à ce qui me paroît ; mais pour vous ériger en historien de la Cour & de la ville, avez-vous donc d'assez bons mémoires ?

LE COLPORTEUR.

Si j'ai de bons mémoires, si j'ai de bons mémoires, Madame ! J'ai une sœur revendeuse à la toilette à Versailles ; une cousine sage-femme près de la Comédie ; ma femme est coëffeuse ; mon beau-père, maître à danser, & mon oncle tailleur de corps à l'Opéra.

LA CABALE.

Oh ! vous devez être bien fourni. Allez, & revenez donc demain matin. (*Seule.*) La jolie façon de gagner sa vie ! Après tout, n'est-il pas plus excusable que cent autres, qui font journellement le même métier uniquement pour leur plaisir ?

SCÈNE V.

LA CABALE, LA MÉDISANTE.

LA MÉDISANTE.

Vous m'avez écrit que vous vouliez me parler?

LA CABALE.

Oui.

LA MÉDISANTE.

De quoi s'agit-il?

LA CABALE.

Je veux vous gronder.

LA MÉDISANTE.

Qu'ai-je fait? Voyons.

LA CABALE.

Belle Orphise, vous avez beaucoup d'esprit; mais le plaisir d'en avoir vous emporte quelquefois; & votre imagination vive, brillante, pleine de feu, pleine de saillies, dès qu'un ridicule la frappe....

LA MÉDISANTE.

J'entends ; j'en ai donné à quelques gens que vous aimez ?

LA CABALE.

Il eſt vrai.

LA MÉDISANTE.

Et croyez-vous que j'épargne davantage ceux que vous n'aimez pas ?

LA CABALE.

Non ; je ſais que vous ne ménagez perſonne.

LA MÉDISANTE.

Eh bien, que l'un aille pour l'autre ; embraſſez-moi ; & ne ſoyez plus fâchée.

LA CABALE.

Oh ! je le ſerai toujours, tandis que je verrai que vous vous piquerez de n'avoir point d'amis.

LA MÉDISANTE.

Et moi je ſerai toujours étonnée que vous vous imaginiez qu'on peut en avoir.

LA CABALE.

Vous croyez donc qu'on ne vit enſemble que pour ſe haïr ?

LA MÉDISANTE.

Il ne me paroît pas du moins que ce ſoit pour s'aimer.

LA CABALE.

Les jolis principes !

LA MÉDISANTE.

Ils ne ſont que trop vrais. Jetez un coup-d'œil ſur notre ſexe. La laide hait la jolie ; la jolie jalouſe la belle ; la belle n'aime qu'elle ſeule ; la coquette & la prude haïſſent & déchirent tout l'Univers. Parmi les hommes, les Courtiſans cherchent à ſe ſupplanter ; les Beaux Eſprits à ſe rabaiſſer ; les voiſins à ſe ruiner ; les parens à ſe dépouiller, & deux maris galans, dont les femmes ſont jolies, à ſe déshonorer. L'épée & la robe, toujours prêtes à ſe déprimer réciproquement, ne s'accordent que dans leur mépris pour l'homme de finance, qui, de ſon côté, hait tant le public, qu'en le pillant, il ſe plaît encore à le narguer par ſon faſte & ſon impertinent orgueil.

LA CABALE.

Tenez, belle Orphiſe, malgré tout ce que vous dites, je ſuis perſuadée que vous n'êtes point naturellement méchante, & qu'il n'y a que l'envie de briller par un badinage vif & plaiſant, qui

vous fait prendre un ton de malignité. J'ai toujours souhaité d'être de vos amiés; allons, promettez-moi de ménager un peu plus à l'avenir ceux à qui je m'intéresse, & entr'autres Alcimon....

LA MÉDISANTE.

Ah! fi! fi! ne m'en parlez pas! vous devriez à jamais rougir de l'avoir mis dans une place si considérable. Quel homme! A force de brailler dans un barreau & d'y discuter le pour & le contre, il a acquis, je l'avoue, une espèce de facilité à s'énoncer; mais qu'énonce-t-il? Des lieux communs, de vieux axiomes, & de vaines idées de réforme. Impérieux & foible, il brave, & bientôt après s'humilie bassement. D'ailleurs, trop borné pour sentir qu'il ne peut pas tout examiner par lui-même, il veut entrer dans les plus petits détails, est incapable des grands, toujours indécis & ne finissant rien. Vous ne sauriez croire à quel point de pareils protégés vous décrient; ils font dire que vous n'agissez que par haine, caprice & sollicitation, & que loin d'être fille, comme vous voulez le persuader, du Goût & de la Raison, l'amour-propre & l'envie sont vos vrais parens.

LA CABALE.

Une autre se fâcheroit; je ne me fâcherai pas;

je veux absolument que vous soyez de mes amies ; je l'ai résolu. Vous connoissez le petit Cléon ; qu'en pensez-vous ?

LA MÉDISANTE.

Je l'ai vu souvent cet automne à la campagne ; nous représentions des Comédies ; c'étoit notre souffleur. Il sait un peu de musique, joue passablement du violon, ne tarit point sur les anecdotes, applique assez plaisamment les portraits d'une brochure nouvelle. Sa figure n'est pas mal ; & il commence à être fat avec assez d'aisance : de tous nos jeunes gens de robe, c'est celui qui m'a paru se façonner le plus vîte.

LA CABALE.

Il sera très-riche un jour. Éliante l'aime & compte l'épouser ; je sais que vous la haïssez....

LA MÉDISANTE.

Oh ! très-cordialement.

LA CABALE.

Je romps ce mariage.

LA MÉDISANTE.

Vous me ferez plaisir.

LA CABALE.

Il épouſera dès ce ſoir votre petite couſine Julie, pour qui vous paroiſſez avoir de l'amitié.

LA MÉDISANTE.

Julie eſt une bonne enfant, mais qui n'a pas aſſez de fortune....

LA CABALE.

Elle lui apportera en dot un poſte très-brillant en province, & qu'il croira avoir obtenu par votre crédit & en conſidération de cette alliance.

LA MÉDISANTE.

Si vous exécutez ce que vous me dites, me voilà dévouée à vous pour toute ma vie.

LA CABALE.

Embraſſez-moi donc; je n'ai voulu vous parler de cette affaire qu'après l'avoir terminée; j'obtins hier au ſoir le poſte en queſtion; ce matin, j'ai envoyé chercher Cléon; il eſt enchanté; Éliante ſera furieuſe, déſeſpérée....

LA MÉDISANTE.

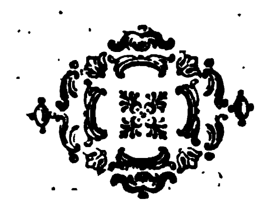
Il faut que leur rupture ſe faſſe avec bien de l'éclat, bien du ſcandale.....

LA CABALE.

Vous ferez contente. Je vais vous le présenter pour qu'il vous remercie, & que vous le meniez ensuite chez les parens de Julie.

LA MÉDISANTE, *seule, tandis que la Cabale va chercher Cléon.*

Je ne pouvois souffrir cette Cabale; & je n'entretenois commerce avec elle, que pour me donner le plaisir de la contrarier & de lui dire souvent des duretés; je commence à la trouver une assez bonne femme.



SCÈNE VI.

LA CABALE, LA MÉDISANTE, CLÉON, L'HOMME *qui enseigne l'art de représenter.*

CLÉON, *d'un ton fade, à la Médisante.*

AH! Madame, qu'il est agréable & doux, séduisant & flatteur de penser que la personne que l'on considère & qu'on estime le plus, veut bien s'intéresser à nous!

LA MÉDISANTE.

Connoissant tout votre mérite, Monsieur, je ne pouvois pas faire moins pour vous que je n'ai fait;

CLÉON.

Ah! Madame....

LA MÉDISANTE, *à la Cabale, en lui montrant l'homme qui enseigne l'art de représenter.*

Qu'est-ce que cet homme?

LA CABALE.

Comme je sais que l'on ne juge souvent que sur

l'extérieur, s'il m'arrive de faire obtenir un poste à quelqu'un qui n'y soit pas propre, j'ai Monsieur qui est un homme merveilleux pour enseigner en peu de jours l'art de la représentation, c'est-à-dire, les attitudes, les tons, les airs, le maintien, les dehors, en un mot toutes les manières convenables à la place qu'on va occuper. (*A Cléon.*) N'a-t-il pas commencé à vous donner une leçon ?

CLÉON.

Oui, Madame.

LA MÉDISANTE.

Oh ! je serois charmée d'être présente à quelques-unes de ces leçons-là ; cela doit être plaisant !

LA CABALE.

Il est aisé de vous satisfaire. (*A Cléon.*) Cela ne vous fera-t-il pas de peine ?

CLÉON.

Tout ce qui peut faire plaisir à Madame, ne sauroit que m'être très-agréable. (*A l'Homme qui enseigne l'art de représenter.*) Allons, Monsieur, recommençons.

L'HOMME, *qui enseigne l'art de représenter.*

Recommençons, Monsieur. Je vous suppose

donc arrivé dans cette province, où votre place met tout le monde dans le cas d'avoir affaire à vous. Tous les matins, vers les dix heures, votre ſalle d'audience commence à ſe remplir. Vous êtes dans votre cabinet, myſtérieuſement renfermé, careſſant vos chiens, fredonnant un vaudeville, tandis que votre Secrétaire vous lit ſuccintement les lettres qui vous ſont adreſſées de tous côtés; il en fait enſuite le partage avec un renvoi aux différens Commis, qui doivent y répondre. Quatre ou cinq hommes furtifs, mal famés, qui ont chez vous les petites entrées, viennent vous conter les aventures ſcandaleuſes & plaiſantes qui ſont arrivées pendant la nuit; vous riez, vous plaiſantez, vous êtes familier avec ces gens-là....

CLÉON, *d'un ton dédaigneux.*

Familier?

L'HOMME, *qui enſeigne l'art de repréſenter.*

Oui, Monſieur, & très-familier : c'eſt la ſeule eſpèce d'hommes qui ſoit véritablement chérie des perſonnes en place & des Grands. Enfin l'heure approche où vous devez ſortir de votre cabinet & vous montrer en public. Voyons quel maintien vous vous compoſerez?

CLÉON.

CLÉON.

Eh ! mais, celui-là.

L'HOMME, *qui enseigne l'art de représenter.*

Eh ! fi ! fi donc, Monsieur ! vous prenez la morgue, & l'air refrogné d'un vieux Conseiller. Dans la place que vous occupez, il faut que votre physionomie soit moitié ouverte, & moitié fatiguée des travaux de votre emploi. Vous répondrez à l'un, *nous verrons* ; à l'autre, *j'examinerai* ; vous ferez une légère inclination de tête, avec un petit souris, à ceux qui viennent uniquement pour vous faire leur cour. Si vous voyez arriver quelque personne d'une naissance distinguée, vous irez deux ou trois pas au-devant d'elle ; vous la séparerez de la foule ; mais vous aurez toujours attention de glisser, dans vos politesses mêmes, un air de supériorité....

LA MÉDISANTE, *à l'Homme qui enseigne l'art de représenter.*

C'en est assez ; & Madame avoit raison de dire que vous êtes un homme merveilleux.

L'HOMME, *qui enseigne l'art de représenter.*

Cependant je n'ai été que pendant trois mois valet-de-chambre d'un Intendant.

LA MÉDISANTE, *à Cléon.*

S'il y avoit des loges dans votre salle d'audience, j'en retiendrois une pour la première représentation. Allons, venez; je vais vous présenter aux parens de Julie. (*Embrassant la Cabale.*) Adieu, ma bonne amie; comptez que je vous suis désormais aussi attachée, que si j'étois déja dans l'âge de quitter le rouge & de me faire dévote.

SCÈNE VII.

LA CABALE, L'HOMME *qui enseigne l'art de représenter.*

LA CABALE, *lisant un billet qu'un laquais lui apporte.*

C'EST une épigramme contre un homme de mérite qui m'a toujours négligée. L'Auteur est un mal-adroit; il falloit la mettre en chanson; cela court plus vîte, se retient mieux & dure à jamais... Ne pourroit-on pas arranger les vers sur un air bien connu?... oui.... il me semble qu'en raccourcissant les deux premiers... à merveilles! c'est ainsi qu'il faut la faire courir. Rentrons; je vais vous dicter cette chanson; vous aurez soin qu'elle soit répandue ce soir dans tout Paris.

SCÈNE VIII.

L'HOMME DE COUR, LE PHILOSOPHE.

L'HOMME DE COUR.

QUOI vous? un Philosophe, Chez la cabale?

LE PHILOSOPHE.

Quand des affaires indispensables m'appellent à la ville, avant que de retourner dans ma retraite, je ne manque guère de venir ici. J'y vois les chagrins & les maux que se font mutuellement les hommes; les jalousies, les haines, les craintes, les espérances & toutes les vaines illusions qui sans cesse les agitent. J'y vois le vice, avec des talens superficiels, l'emporter presque toujours sur le vrai mérite, parce que le vice est impudent, parce qu'il est insensible aux rebuffades, & qu'il sait d'ailleurs employer adroitement la flatterie, l'imposture, les manœuvres sourdes & les petits souterrains; au lieu que l'homme de mérite se présente avec modestie, demande avec noblesse, & se rebute aisément, ne pouvant vaincre l'honnête fierté qu'il a dans l'ame.

L'HOMME DE COUR, *d'un ton moqueur.*

Voilà, mon très-cher, les plaintes ordinaires de tous ceux qui n'ont pu réussir dans le monde.

LE PHILOSOPHE, *fièrement.*

Sachez que je ne me plains point, & que d'ailleurs je crois que jusqu'à présent j'ai mieux réussi dans le monde, que beaucoup de gens qui sont dans des postes très-élevés.

L'HOMME DE COUR.

Oh! parbleu, votre philosophie me feroit plaisir de me prouver cela.

LE PHILOSOPHE.

Ma philosophie vous dira que je suis un simple Gentilhomme, avec une fortune médiocre; que j'entrai fort jeune dans un Régiment; que je m'y attachai à mes devoirs avec toute l'application possible; que je fus même assez heureux pour avoir une occasion de me distinguer à la bataille de Guastalle; que je ne m'attendois pas que bientôt après on me feroit un passe-droit; qu'on m'en fit un; que je quittai le service & me retirai dans une petite terre de trois à quatre mille livres de rente en quoi consiste tout mon bien; que sachant borner mes besoins, quelque médiocre que soit

mon revenu, il m'en reste toujours assez pour être en état de soulager le malheureux paysan, à qui il arrive des pertes ou quelque maladie ; que m'étant acquis l'estime & la confiance de mes voisins, s'il survient quelques contestations entr'eux, je les accommode ; & qu'ainsi ma vie étant honnête, & même utile dans la petite place que la Providence m'a assignée, je crois mieux réussir dans le monde, que certains prétendus Seigneurs, qui sans avoir jamais été connus à l'armée que par la fastueuse incommodité de leurs équipages, devenus Lieutenans-Généraux à trente ans, parce qu'ils ont été faits Colonels à seize, ne s'occupent que de tracasseries, d'intrigues, & qu'à paroître des importans dans la galerie & les antichambres ; plus jaloux de respects que d'estime ; n'aimant à vivre qu'avec des hommes vils ; carressant le baladin, protégeant le chansonnier ; haïssant l'homme de Lettres, & recevant froidement le vieux Militaire ; enfin prouvant chaque jour, qu'avec de grandes richesses, un beau nom, & une belle Charge à la Cour, on peut être très-petit dans l'État.

L'HOMME DE COUR.

J'apperçois quelqu'un à qui j'ai à parler. Adieu, Monsieur.

LE PHILOSOPHE.

Adieu, Monsieur.

Il sort.

L'HOMME DE COUR, *à part.*

S'il convenoit à un homme de ma sorte de se compromettre avec un simple Gentilhomme, j'aurois répondu vivement à cet orignal.

SCÈNE IX.

L'HOMME DE COUR, LE CHEVALIER.

L'HOMME DE COUR.

Bon jour, Chevalier. On joue ce soir une Pièce nouvelle; tu y seras, sans doute?

LE CHEVALIER.

Je ne manque guère une première représentation.

L'HOMME DE COUR.

Il faut absolument la faire tomber.

LE CHEVALIER.

Eh! pourquoi? L'Auteur vous a-t-il donné quelque sujet de vous plaindre de lui?

L'HOMME DE COUR.

Non; mais un vieil Auteur qui avoit une pension du Roi vient de mourir; celui-ci qui a déjà eu des succès, s'il réussissoit encore dans ce moment-ci, auroit un grand avantage pour demander cette pension, que je veux faire obtenir au petit Abbé qui a élevé mon fils.

LE CHEVALIER.

Vous n'y pensez pas! Votre petit Abbé n'est qu'un sot, un faux savant.

L'HOMME DE COUR.

Je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Les Lettres & les Dissertations qu'il vient de faire imprimer, ont paru le comble de la platitude & du mauvais goût.

L'HOMME DE COUR.

Il est vrai; mais je ne puis pas le renvoyer sans une récompense; & tu vois bien que pour écarter un concurrent dans l'Auteur de la pièce nouvelle, il faut prudemment faire en sorte qu'elle soit sifflée.

LE CHEVALIER.

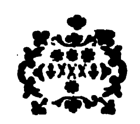
Je vois que s'il vaquoit demain une autre pension, l'intendant de vos plaisirs nocturnes, qui a fait je ne sais quel roman, pourroit se flatter que vous l'aideriez de même de votre crédit, & de toute votre prudence contre l'homme qui auroit le plus de mérite.

L'HOMME DE COUR.

Ma foi oui. Je vais parler à la Cabale. Adieu; à ce soir, je compte sur toi & tes amis.

LE CHEVALIER *seul.*

Faire tomber la pièce d'un Auteur, parce qu'il pourroit prétendre à une pension qu'on veut faire obtenir à un sot, pour se dispenser de lui payer des gages; cela m'indigne!



SCÈNE X.

LE CHEVALIER, UN COMÉDIEN.

LE CHEVALIER.

JE ſuis bien aiſe de vous rencontrer ; je viens d'apprendre à l'inſtant qu'il y a une furieuſe conſpiration contre la pièce nouvelle ; pour moi, je ferai tout mon poſſible pour la ſoutenir.

LE COMÉDIEN.

Nous vous ſommes bien obligés ; mais ; M. le Chevalier, permettez-moi de vous rappeller qu'à la dernière que nous avons jouée, vous me dites la même choſe ; cependant je remarquai que vous ne l'écoutiez pas, & que vous ne fites que rire & cauſer avec trois ou quatre de vos amis.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai ; mais je n'applaudiſſois pas moins de tems en tems ; & vous ſavez que lorſqu'elle fut finie, j'allai dans le foyer & que je dis hautement que je la trouvois admirable.

LE COMÉDIEN.

En vérité, je ſuis toujours étonné que vous autres Meſſieurs ne ſembliez venir au ſpectacle que pour étaler vos perſonnes, vos grâces, vos habits, parler de vos chevaux, de vos équipages, faire des trocs....

LE CHEVALIER.

Eh qu'y a-t-il donc-là de ſi étonnant ?

LE COMÉDIEN.

C'eſt qu'il feroit aiſé de vous prouver que plus on eſt jeune, brillant, aimable, plus on doit être attentif & ſilentieux aux ſpectacles.

LE CHEVALIER.

Ah; parbleu, mon cher, tâchez de me prouver cela.

LE COMÉDIEN.

Daignez m'écouter. N'eſt-il pas certain qu'en amour le prompt ſuccès dépend beaucoup de la façon dont on s'y prend pour attaquer un cœur ?

LE CHEVALIER.

Aſſurément.

LE COMÉDIEN.

Pour bien attaquer un cœur, n'eſt-il pas à pre-

pos de tâcher d'en démêler & d'en connoître le caractère ?

LE CHEVALIER.

Cela n'eſt pas douteux.

LE COMÉDIEN.

Or, Monſieur, je ſoutiens que c'eſt ſur-tout aux ſpectacles, dans les yeux, à l'attitude, au maintien, à l'attention plus ou moins marquée des femmes, lorſqu'on joue certaines Scènes, & à l'impreſſion que certains endroits font ſur celles-ci & ne font pas ſur celles-là, que l'on peut acquérir cette connoiſſance, & diſtinguer les différens caractères des unes & des autres.

LE CHEVALIER.

Eh bien ?

LE COMÉDIEN.

Eh bien ! Pour réuſſir auprès des femmes, s'il faut connoître leurs caractères différens ; ſi l'on connoît leurs différens caractères aux ſpectacles, les jeunes gens qui entrent dans le monde, & dont l'ordinaire ambition eſt de parvenir à l'état brillant d'hommes à bonnes fortunes, doivent donc regarder les ſpectacles comme des endroits de recueillement & de méditation pour eux. C'eſt-là

qu'écoutant attentivement, & regardant à propos de loge en loge, ils pourront ſe préparer de loin des conquêtes par la connoiſſance qu'ils acquerront du cœur de telle & telle femme, & par conſéquent de la façon de s'y prendre pour ſe la procurer. Par exemple, à l'Opèra, dès que l'on commence à jouer certains airs paſſionnés, l'ame de la jeune *Cephiſe* paroît ſaiſie, au lieu que celle de *Julie* ne s'émeut & ne s'attendrit que peu à peu : il y a toute apparence que dans le tête-à-tête on pourra riſquer aſſez vîte avec *Cephiſe* ce qu'on ne doit tenter avec *Julie* que par gradation. *Doriſe*, plutôt couchée qu'aſſiſe dans ſa loge, fait des nœuds & ne marque quelque attention qu'aux ariettes : avec *Doriſe*, tout l'étalage du ſentiment ſeroit inutile ; ce n'eſt pas ſon cœur qu'il faut d'abord entreprendre de toucher ; c'eſt ſon eſprit qu'il faut tâcher d'éblouir par un jargon léger, le badinage & l'enjouement.

LE CHEVALIER.

Votre raiſonnement me frappe beaucoup, mais beaucoup.

LE COMÉDIEN.

Je voudrois bien qu'il pût frapper de même tous vos amis.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, LE COMÉDIEN, LA CABALE, UNE JEUNE FILLE.

LA CABALE, *au Comédien.*

AH! vous voilà; je vous attendois avec impatience; je vous ai envoyé chercher, pour que vous m'aidiez à rendre service à cette aimable enfant. Elle voudroit débuter à la Comédie.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Je lui promets de bien l'applaudir. Sa figure est charmante.

LE COMÉDIEN.

Certainement, mais....

LE CHEVALIER.

Mais, quoi? quoi?

LE COMÉDIEN.

Elle est encore bien jeune.

LE CHEVALIER.

Bien jeune? Bien jeune? Comme si au théâtre on tardoit à devenir nubile.

LE COMÉDIEN, *à la jeune Fille.*

Mademoiselle, venez-vous souvent à notre spectacle ?

LA JEUNE FILLE, *du ton le plus ingénu.*

Je n'y ai jamais été.

LE COMÉDIEN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

Tant mieux. Ses tons & ses gestes ne seront point copiés ; elle jouera d'elle-même. (*A la jeune Fille.*) Je parierois que c'est aux rôles d'amoureuses que vous vous destinez ?

LA JEUNE FILLE.

Oh ! oui, Monsieur ; hier encore j'en jouai un.

LE CHEVALIER.

Dans quelle pièce ?

LA JEUNE FILLE.

Dans nos pièces ; nous les faisons sur le champ. Presque tous les soirs nous nous rassemblons cinq ou six amies du voisinage, & dont la plus âgée n'a pas plus de douze ans ; on se dit ce qu'on a remarqué pendant la journée ; & l'on s'amuse à contrefaire les différentes personnes qu'on a vues.

LE CHEVALIER, *au Comédien vivement.*

Ah! mon ami, l'heureuſe vocation pour le théâtre !

LA CABALE, *à la jeune Fille.*

N'admettez-vous pas de petits garçons dans votre troupe ?

LA JEUNE FILLE.

D'abord nous n'en voulions point; peu à peu il s'en gliſſa un; & bien-tôt, comme nous vimes qu'il ſe faiſoit valoir parce qu'il étoit ſeul....

LA CABALE.

Vous le chaſsâtes ?

LA JEUNE FILLE.

Non; nous délibérâmes qu'il y auroit autant d'Acteurs que d'Actrices.

LE CHEVALIER.

Bien délibéré!

LA JEUNE FILLE.

Celui qui joue ordinairement avec moi, eſt fort bon, fort bon; mais....

LA CABALE.

Eh bien ?

LA JEUNE FILLE.

Il veut quelquefois nous faire jouer des choſes...

LA CABALE.

Quoi donc ?

LA JEUNE FILLE.

Il a une grande ſœur, en âge d'être mariée, & qui a une femme-de-chambre ; il vint nous dire hier, qu'il avoit vu le domeſtique d'un Monſieur qui avoit donné à cette femme-de-chambre une lettre qu'elle avoit auſſi-tôt portée à ſa Maîtreſſe ; qu'enſuite le Monſieur étoit venu ; qu'il s'étoit jeté aux genoux de ſa ſœur, & qu'ils ne s'étoient ſéparés qu'après s'être marqué bien de l'amitié. Toute la ſociété dit qu'il falloit jouer cela ; l'un fit le valet ; une de mes petites couſines, qui eſt fort gaie, fit la femme-de-chambre ; j'étois la la grande ſœur, & lui le Monſieur. Il s'étoit mis à mes genoux ; il me baiſoit les mains ; & en vérité je ne ſais où il prenoit tout ce qu'il me diſoit, & où je prenois moi-même tout ce que je lui répondois ; mais cela me paroiſſoit bien, lorſque tout-à-coup il voulut m'embraſſer ; je le repouſſai ; il prétendit qu'à travers le trou de la ſerrure, il avoit vu le Monſieur embraſſer ſa ſœur ; que cela étoit de la pièce, & que par conſéquent....

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Il avoit raiſon.

LA JEUNE FILLE.

Il avoit raiſon! Comment donc, il n'y aura qu'à venir dire comme cela qu'on a vu.... Oh non!

LA CABALE.

Elle s'exprime avec une grâce, un naturel, une naïveté qui enchantent! Mon aimable enfant, vous n'avez du tout pas beſoin de moi pour réuſſir. (*Au Comédien.*) Je compte, Monſieur, que vous lui faciliterez les moyens de débuter.

LE COMÉDIEN.

Je lui rendrai tous les ſervices que je pourrai; pourvu que ce ne ſoit pas ouvertement; elle eſt trop jolie; je me brouillerois à jamais avec toutes celles de nos Demoiſelles qui ſe piquent encore de l'être.



SCÈNE XII.

LA CABALE, LE CHEVALIER, LA JEUNE FILLE, LE COMÉDIEN, FRONTIN, PASQUIN.

FRONTIN.

MADAME, ce Monſieur qui eſt venu ce matin, demande ſi vous voulez qu'on commence la répétition du Ballet dont il vous a parlé.

LA CABALE.

Oui; j'ai du tems; l'élection où je dois me trouver à l'Académie, ne commencera qu'à trois heures.

LE CHEVALIER.

J'eſpère que vous vous ſouviendrez de mon protégé.

LA CABALE.

Mais, Chevalier, ſongez donc que votre protégé n'a jamais rien fait.

LE CHEVALIER.

Parbleu, c'eſt ce qui doit lui donner un grand

avantage sur ses deux Concurrens, & sur tant d'autres que vous y avez fait recevoir. D'ailleurs vous m'avez promis.

LA CABALE.

Eh bien, nous verrons.

Ils sortent.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

FRONTIN, PASQUIN.

FRONTIN.

QUAND le ballet sera fini, je trouverai le moment de faire ton affaire.

PASQUIN, *l'embrassant.*

Mon cher Frontin, tu es le plus aimable garçon, le meilleur cœur, le plus véritable ami que je connoisse.

FRONTIN.

Finis donc; tu as le vin trop tendre.

PASQUIN.

Tu ne te contentes pas de me bien régaler; tu te donnes encore la peine de dresser un placet pour

moi, & tu veux bien le présenter toi-même à ta Maîtresse. Fais-moi le plaisir de me le lire.

FRONTIN.

Volontiers. Je crois n'avoir rien oublié.

Lisant.

MADAME,

Frontin a l'honneur de vous recommander très particulièrement...

PASQUIN, *l'embrassant.*

Très particulièrement.

FRONTIN.

Pasquin, son intime ami...

PASQUIN, *l'embrassant encore.*

Son intime ami !

FRONTIN.

Et de vous supplier de lui faire obtenir quelque emploi. C'est un garçon qui n'est propre à rien....

PASQUIN.

Comment ?...

FRONTIN.

Une bête, un animal...

PASQUIN.

Animal toi-même ; est-ce ainsi que tu me recommandes ?

FRONTIN.

Patience, Patience.

Continuant de lire.

Un ivrogne, un fainéant; rien ne prouvera plus votre crédit, illuſtre Cabale, que d'avoir pu faire employer un pareil vaurien.

Cela n'eſt-il pas bien tourné? Tu vois comme je la pique d'honneur pour l'engager à s'intéreſſer à toi. Achevons.

Je vous aſſure, Madame, que tous ceux qui connoiſſent ledit Paſquin, vous en rendront un pareil témoignage.

PASQUIN.

Si tu oſes préſenter ce placet...

FRONTIN.

Il eſt bien, mon ami; il eſt bien; dans le vrai, dans le ſimple, dans le naturel. Je ne donne point, moi, dans le galimathias, dans l'emphaſe; j'expoſe tout uniment les choſes.

Tirant un cornet, une plume, & la lui préſentant.

Allons, ſigne-le.

PASQUIN.

Que je le ſigne?

FRONTIN.

Sans doute. Tout placet ne doit-il pas être ſigné de celui qui ſollicite.

PASQUIN.

M. Frontin, vous êtes un coquin.

FRONTIN.

Quoi! tu me dis des injures quand je cherche à te rendre ſervice? Vas, tu es un ingrat; tu ne mérites pas que je t'accorde ma protection; j'avois en vue pour toi une des meilleures conditions....

PASQUIN.

Mais...

FRONTIN.

J'eſpérois te faire placer Cuiſinier chez un des hommes de Paris qui fait la plus grande chère.

PASQUIN.

Autre impertinence! moi cuiſinier, qui n'ai fait de ma vie aucuns ragoûts!

FRONTIN.

Eh qu'importe? Crois-tu donc qu'aujourd'hui, pour poſſéder un emploi, il ſoit néceſſaire de ſavoir l'exercer? Tu auras ſous toi de bons aides de cuiſine, de bons marmitons: ſi les ragoûts ſont

bien faits, tout l'honneur t'en appartiendra, comme au Chef; s'ils sont mauvais, ce sera la faute de tes Commis qui auront mal exécuté tes ordres. Allons, décide-toi.

PASQUIN.

Songe donc que dans ce placet tu me traites...

FRONTIN.

Je t'y traite? Je t'y traite? Oh! si tu es un glorieux.... Ecoute, mon ami; il est rare que les glorieux fassent fortune.

PASQUIN.

Faudra-t-il que je sois présent quand tu le présenteras?

FRONTIN.

Sans doute. Ta physionomie aidera beaucoup à confirmer tout ce que j'y dis de favorable pour toi... Mais, j'entends les violons; pendant le ballet, tu as le tems de te déterminer.



LE TRIOMPHE DE LA CABALE, BALLET.

ENTRÉE de la Cabale, précédée & ſuivie de Journaliſtes, diverſement habillés ; ils ſe rangent en haie le long d'une avenue qui conduit au Mont Parnaſſe. Marche d'Académiciens qui s'arrêtent de diſtance en diſtance, s'inclinent profondément les uns devant les autres, & ſe donnent réciproquement les témoignages de la plus grande admiration. La Cabale, d'un coup de baguette, les métamorphoſe en....

. . . .

Fin du Tome premier.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, 1778.



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.